



LES

MÉNAGES MILITAIRES

PARIS. TYPOGRAPHIE E. PLON ET Cie, RUE GARANCIÈRE, 8.

LES MÉNAGES MILITAIRES

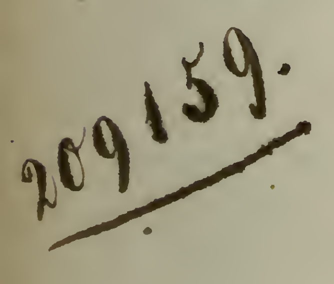
(Quatrième Série)

LES

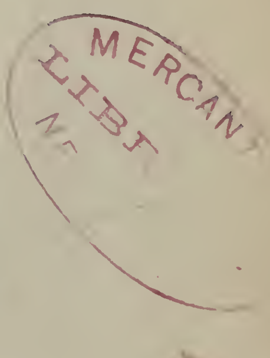
DEUX FEMMES DU MAJOR

PAR

CLAIRE DE CHANDENEUX





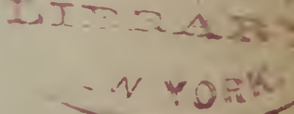


PARIS

E. PLON ET Cie, IMPRIMEURS-ÉDITEURS

RUE GARANCIÈRE, 10

1876



LES

MÉNAGES MILITAIRES

LES

DEUX FEMMES DU MAJOR

I

Quand le 206ᵉ de ligne reçut l'ordre de venir tenir garnison à Douai, en 1862, il n'y eut qu'un cri dans le régiment pour déclarer vexatoire au premier chef la mesure ministérielle qui l'envoyait brusquement de la Provence en Flandre, du soleil dans le brouillard.

Il est vrai que si cette même mesure ministérielle avait dirigé le 206ᵉ sur Rennes, par exemple, il se fût plaint de ce séjour pluvieux, ou sur Tarascon, il eût protesté contre le pays du mistral.

Ce qui revient à dire que, règle générale, le militaire déplore sa nouvelle garnison, quitte à la regretter chaudement quand vient l'heure d'en partir.

Cette fois, au moins, les récriminations d'usage s'apaisèrent vite, Douai, avec ses facultés, sa cour, son théâtre, offrant, après tout, d'importantes supériorités sur Grasse, la petite ville embaumée, où l'on venait de passer un an.

Les officiers garçons bouclèrent leurs valises et partirent allégrement. Traverser la France d'un bout à l'autre une fois de plus, la belle affaire ! Les jarrets de sous-lieutenant ont une merveilleuse souplesse, et les jarrets de capitaine regagnent en habitude ce qu'ils ont perdu en élasticité.

Les officiers mariés acceptent d'ordinaire avec de secrètes révoltes ces formidables déplacements écrasants pour la bourse et compliqués de séparations pénibles pour le cœur.

A la surface, une résignation souriante ; il ne faut pas laisser voir aux bons camarades que la femme, les enfants, la nourrice, les colis, sont parfois des charges bien lourdes.

Au fond, le ministre de la guerre, les bureaux et leurs suites sont envoyés « à tous les diables » et même plus loin.

Au 206e, un seul ménage fit exception à cette règle commune ; ce fut celui du major Jouanny.

Le major Jouanny était un officier supérieur, jeune encore, qui, par raisons d'aptitudes administratives, avait choisi cette voie honorable, quoique moins brillante au point de vue de l'avancement, pour y attendre, dans une tranquillité relative, un grade plus élevé.

Ses trente-huit ans sonnés mettaient de la gravité sur son front et de l'indulgence dans son sourire, sans mêler encore un seul fil d'argent à sa chevelure châtaine, rebelle et frisée.

Il avait l'intelligence ouverte, un esprit méthodique sans minutie, beaucoup de droiture, un caractère sympathique, dont la douceur n'impliquait pas le manque de fermeté.

Ses camarades l'aimaient cordialement, et son colonel l'estimait fort. Au régiment, c'est le critérium indéniable.

Marié depuis deux ans à une jeune et fort jolie personne, mademoiselle Jane de Nangeot, dont

il avait difficilement obtenu la main, le major passait pour un homme très-heureux, et l'était certainement.

Quoique la jeune femme n'eût manifesté aucune satisfaction de quitter Grasse, où les ressources de société sont assez restreintes, le major entreprit avec entrain ses préparatifs de départ.

Il fallait le voir, entouré de caisses déjà faites, les bras en avant, enfoui jusqu'à mi-corps dans une malle immense, spécialement destinée à transporter, dans le meilleur état de conservation possible, les fraîches toilettes de madame Jouanny.

Lui éviter une fatigue, lui causer un plaisir, mériter un des beaux sourires reconnaissants de sa jeune femme étaient, à n'en pas douter, le but et la joie de son existence conjugale.

Elle le regardait faire, conseillant ceci, blâmant cela, sans quitter la chaise basse en tapisserie où elle se pelotonnait comme une chatte paresseuse.

Il était difficile d'être plus jolie que Jane Jouanny dans cette indolente attitude. Son corps frêle avait un abandon charmant ; sa tête fine,

couronnée de cheveux bruns, se penchait pour mieux voir, comme une fleur curieuse. Ses petites mains reposaient inactives sur la robe noire qui en doublait la blancheur laiteuse. Mon Dieu ! il eût fallu être bien barbare pour demander quelque travail à ces petites mains-là.

Le major s'en gardait bien.

— Est-ce ainsi ?... Êtes-vous contente ?... Dites-moi, chérie, où voulez-vous placer ces dentelles ?

Elle regarda le petit paquet soyeux avec un demi-sourire.

— Oh ! dit-elle, où vous voudrez, mon ami ; elles ne se froisseront pas : il y en a si peu !

Oui, il y en avait si peu. C'était une désolation pour le major. Mais qu'y faire ? Aux caprices coquets d'une jolie femme la solde ne suffirait pas.

Un brin de rougeur colora son front penché vers les dentelles ; pourtant il ne parut point avoir entendu, et le petit paquet, religieusement déposé dans un nid capitonné, se casa entre deux robes légères.

Sa tâche était finie. Jane le remercia gracieusement ; elle avait une voix bien pénétrante, cette

jolie Jane, et l'on comprenait, en l'entendant parler, ce qu'on avait bien soupçonné rien qu'à la voir : la tendresse chaude, indulgente et sans bornes de son mari.

Elle allait et venait dans sa maison comme une petite reine heureuse, gâtée, n'ayant qu'à se laisser vivre, ignorant les moindres inquiétudes de l'existence nomade qu'elle avait acceptée, ne se doutant même pas des prodiges d'ordre qu'il fallait accomplir autour d'elle, en dehors d'elle, pour suffire à ses exigences.

Mademoiselle de Nangeot avait été élevée dans des habitudes de grandeur tout à fait en désaccord avec l'étroitesse réelle de sa position. Sa famille escomptait un héritage. Quand l'héritage fut mûr, il tomba dans la main des Nangeot sous forme de papiers timbrés et d'actes hypothécaires. Plus rien de disponible n'en restait pour doter Jane.

Un peu romanesque, mais d'un caractère excellent, la jeune fille ne fut point effrayée de cette perspective. Son nom et sa beauté lui semblaient, avec quelque raison, un enviable douaire.

Elle ignorait, sans doute, qu'il est une autre

sorte de positivisme dont M. Littré, le philosophe, n'est pas le vulgarisateur, et qui a gagné la jeunesse masculine sans professeurs et sans cours publics.

Les mille francs de rente que madame de Nangeot espérait, en se saignant à blanc, pouvoir constituer à sa fille, ne tentèrent aucun prétendant.

Elle fut beaucoup admirée, aimée peut-être, jamais demandée, jusqu'au jour où le capitaine Jouanny, la rencontrant pour la première fois sur le boulevard des Capucines, sentit bien qu'il venait instantanément d'attacher sa vie à cette jeune fille pâle, dont les grands yeux profonds effleurèrent les siens.

On pouvait supposer, d'après l'état de la fortune maternelle, que mademoiselle de Nangeot accepterait volontiers l'offre timide que le capitaine Jouanny n'osa faire qu'en tremblant.

Il n'en fut rien. La mère jeta des cris d'aigle. Pas de noblesse!... La fille demanda froidement à réfléchir.

Elle avait peut-être rêvé l'amour d'un prince, d'un ange ou d'un Adonis. Le prince n'était plus

qu'un modeste officier; l'ange portait des moustaches assez cavalières; l'Adonis était à peine joli garçon.

Il y avait donc beaucoup de chances contre l'amour du capitaine Jouanny, lorsqu'un ami, quelque peu versé dans les choses militaires, fit entendre à madame de Nangeot que son grand dédain était au moins inutile, puisque la faible rente future de sa fille ne constituait même pas la dot réglementaire.

En apprenant qu'on pouvait marchander sa fille la loi à la main, madame de Nangeot fit une volte-face habile. Elle consentit... avec tant de réticences, de soupirs, de larmes, que le capitaine se crut mille fois favorisé de n'avoir plus qu'à vaincre les résistances ministérielles.

Ce ne fut point facile. Sa loyauté inflexible lui interdisait de reconnaître une dot qui n'existait point dans sa totalité. Sa vieille mère lui vint en aide. Elle vendit la moitié de son verger — sacrifice énorme ! — et le futur put glisser dans la corbeille un appoint assez rond pour satisfaire la loi militaire.

Certes, Jane eût été reconnaissante si elle

avait compris; mais elle n'essaya même pas de comprendre. Sa nature indolente et rêveuse acceptait facilement le fait accompli sans en rechercher la source. Elle estima même, dans le plus arrière repli de son cœur, qu'en sacrifiant à la fois au capitaine Jouanny son prince, son ange et son Adonis, c'était elle surtout qui devait être remerciée.

Et de fait, après deux ans de mariage, elle l'était encore, chaque jour, avec autant de ferveur et de conviction.

Ces détails rapides suffisent à expliquer les sentiments de ce ménage; affection sincère, quoique vaguement attristée, chez la femme; amour protecteur, illusionné, profond, chez le mari.

Le 206e quittait Grasse le lendemain. Depuis huit jours, il n'était bruit que de ce départ; un régiment ne s'éloigne jamais d'une ville sans y remuer mille passions. Affaires de cœur, affaires d'intérêt, c'est un événement capital.

Jane, appuyée à sa fenêtre ouverte, regardait d'un œil soucieux les groupes variés qui se pres-

saient à la porte de la caserne : femmes en pleurs, restaurateurs inquiets, bons amis secrètement soulagés par le départ de rivaux redoutables.

Elle n'avait point encore beaucoup voyagé, et trouvait un attrait piquant à ces petits tableaux de mœurs, lorsque son regard rencontra à l'extrémité de la place le regard ardent et fixe d'un promeneur.

Involontairement, elle fit un mouvement en arrière, mais une sorte de fierté la retint. C'eût été paraître fuir un danger.

Le promeneur était jeune — vingt-six ans peut-être — extrêmement brun, avec des traits caractérisés, dont les grandes lignes annonçaient la distinction.

Dans son visage, d'une pâleur chaude, ses yeux brûlaient sous des cils embroussaillés. Il n'avait aucune beauté positive et ne pouvait cependant passer inaperçu.

Son costume sombre était celui d'un fonctionnaire, d'un employé ou d'un professeur, avec une pointe de recherche, toutefois.

Jane se sentit rougir et en éprouva une con-

trariété assez vive pour contracter son front et accentuer sa rougeur.

Le promeneur avançait lentement, les yeux rivés à elle, comme s'il suspendait toutes ses facultés à la fenêtre où s'encadrait la jolie tête admirée.

Fallait-il l'appeler « un promeneur »? Dans une petite ville où l'on sort peu, et à des heures réglées en quelque sorte, il y a des routes, des allées, des lieux désignés par l'usage, et toujours hors des murs, pour se livrer à cet exercice.

Les jardins publics, si ombreux qu'ils soient, les places publiques, si belles que les ait faites l'édilité locale, sont ordinairement déserts.

Quelques vieillards, quelques bébés, des bonnes et des soldats y font parfois une halte, et c'est tout.

Pour qu'un jeune homme fît le tour de la place à petits pas et que, parvenu à sa limite extrême, il se permît de renouveler cette manœuvre, il fallait qu'un motif positif l'y retînt.

Jane n'avait aucun besoin de se demander quel pouvait être ce motif. A la petite moue, moitié dépitée, moitié satisfaite, de ses lèvres fines, on

devinait que les évolutions du jeune homme brun lui paraissaient parfaitement claires, sinon parfaitement légitimes.

La stratégie du promeneur le ramenait, pour la troisième fois, en face de la fenêtre, quand le major, ayant terminé le plus rude de sa besogne d'emballeur, vint s'y accouder près de la jeune femme.

— Ah! fit-il paisiblement, M. Just Evenin. N'est-ce donc point l'heure de sa classe au lycée?

— Au lycée? répéta Jane.

— Ne savez-vous pas qu'il est professeur de rhétorique?

— Comment le saurais-je?... je ne le connais pas, répondit-elle vivement.

— Sans doute; mais on prononce parfois son nom dans la bonne ville de Grasse, car il donne de temps à autre, m'a-t-on dit, des articles, voire même des vers, au journal de la localité.

— Un poëte! dit doucement Jane en glissant un regard curieux sur la place.

Le major eut un bon sourire indulgent.

— Je ne sais trop. Le nom et le fait sont souvent choses différentes. Du reste, n'ayant jamais

eu l'occasion de rien lire de ce monsieur, je serais mal venu à le juger.

Jane se retira de la fenêtre : elle le pouvait maintenant, à son avis, puisqu'elle avait fait bonne contenance jusque-là.

Cette logique féminine lui semblait d'une incontestable sagesse : les gens que l'on paraît redouter n'en devenant que plus audacieux.

Le major n'imita pas ce mouvement de retraite. Son œil calme suivait, avec une sorte d'intérêt narquois, les mouvements de celui qu'il venait d'appeler « Just Evenin ».

— Je fais une remarque, reprit-il, c'est que ce jeune homme a deux physionomies : l'une féroce, l'autre triomphante. La physionomie féroce domine quand les sourcils se rapprochent : un vrai taillis, ces sourcils-là !... La physionomie triomphante s'accentue lorsque les yeux rient et que le front s'éclaircit.

— Bon Dieu ! où voyez-vous tout cela ? dit Jane en haussant gentiment les épaules.

Mais, par-dessus celles de son mari, elle étudia d'un regard alerte le genre de physionomie qui dominait en ce moment.

— Bien sûr, M. Evenin vient de trouver un bon sujet d'article, ou, mieux encore, un hémistiche heureux. Son front est au triomphe, continua M. Jouanny.

La jeune femme recula tout à fait, avec un imperceptible mouvement d'humeur. Le persiflage du major, tout innocent qu'il fût, avait d'autant mieux le don de l'irriter qu'elle ne pouvait s'illusionner : il n'y avait aucune tristesse, mais aucune, dans les yeux ardents du *poëte*.

Alors, que venait-il faire sur la place, sous ses fenêtres, la veille de son départ?

Le major ayant été rappelé à son bureau, madame Jouanny ferma la croisée d'un mouvement sec, et se livra à ses menus préparatifs de départ avec une activité tout à fait en dehors de ses habitudes indolentes.

En enveloppant un petit coffret, elle remarqua que le journal dont elle se servait pour cet usage était l'*Écho de Grasse,* la feuille du cru, sur laquelle, quand le hasard la lui avait fait rencontrer, elle n'avait jamais jeté les yeux.

Quoique ce ne fût qu'un vieux numéro, fort endommagé par de laborieux services, Jane y

prit subitement intérêt. Elle abandonna net ses derniers apprêts et se mit à chercher dans la feuille froissée... quoi donc? Elle ne savait au juste... quelques lignes... un nom... un pseudonyme qu'elle devinerait bien.

Rien n'apparut. L'*Écho de Grasse* renfermait un *premier-Grasse* indigeste, ouvertement signé par le propriétaire-imprimeur-gérant.

Une *Chronique parisienne* tirée du *Constitutionnel.*

Les faits divers. — Deux assassinats, un incendie.

La chronique locale. — Le départ du 206e de ligne.

Le tarif de la fleur d'oranger.

Le cours de la Bourse.

Le feuilleton, par Ponson du Terrail.

Arrivée aux annonces, Jane broya le malheureux papier dans ses petites mains et le jeta au travers des caisses avec un dédain rageur.

Le major, qui venait de rentrer, surprit ce geste inusité et s'en inquiéta comme d'un indice de malaise.

— Qu'avez-vous? souffrez-vous, Jane? demanda-t-il tendrement.

Elle le regarda, tout étonnée et mécontente de cette sollicitude importune.

— Souffrir? Et pourquoi souffrirais-je, je vous prie? répondit-elle ; serait-ce de quitter une ville où je ne regrette rien?

Et ramassant sur la table le petit coffret, un livre, quelques rubans, elle sortit sans remarquer la surprise de son mari.

Seul, celui-ci jeta un regard circulaire sur la place : elle était vide ; puis sur le papier lamentablement échoué au milieu des ballots.

Il le releva, après une courte hésitation, et le consulta d'un œil anxieux comme un témoin qui pouvait peut-être lui révéler le dépit soudain de sa chère Jane.

Quand les grandes lettres noires du titre se déplièrent sous sa main, qui les défroissait, un sourire attristé effleura ses lèvres.

Il venait de se faire en lui comme une lueur. Ces petits riens, une question, un vieux journal, un geste brusque, avaient un langage pour sa clairvoyance tendre et sereine.

Peu à peu le nuage de son front s'envola.

— Pauvre enfant !... soupira-t-il ; grâce à Dieu, je l'emporte demain.

Le dépôt du 206ᵉ voyageant avec les bataillons de guerre, cette fois-ci du moins le major ne fut point astreint à en diriger la marche, ce dont un capitaine des compagnies hors rang eut la responsabilité.

Pour la première fois depuis leur mariage, M. et madame Jouanny partaient ensemble, seuls et satisfaits, non pour un voyage d'agrément, sans doute — la vie militaire ne peut guère s'accorder ces douceurs — mais pour rejoindre une garnison qui ne leur déplaisait en rien.

La jeune femme avait repris sa gracieuse humeur ; sur son doux visage pâle, il ne restait nulle trace de la soudaine irritabilité qui avait si fort surpris son mari.

Il était lui-même radieux. A le voir entourer Jane des attentions les plus tendres, avec un touchant mélange de gravité paternelle et d'empressement passionné, on sentait toute la valeur du mot qu'il avait murmuré la veille : « Je l'emporte demain. »

Oui, il l'emportait loin du danger, loin de la tentation peut-être, non comme une proie, mais comme un trésor.

Pourtant, lorsque, après quelques heures de cette course vertigineuse à travers les campagnes que l'on appelle un voyage en chemin de fer, il vit Jane endormie et le crépuscule envahir l'horizon mouvant, son esprit reconstruisit avec une extrême netteté le petit roman qu'il venait de surprendre.

Un roman?... Eh non, une ébauche tout au plus.

Un jeune homme, à physionomie étrange, avait surgi tout à coup sur les pas de Jane comme son ombre ou plutôt comme un vivant point d'admiration.

Sur quelque partie de la campagne provençale que Jane dirigeât sa promenade quotidienne, l'ombre se profilait derrière, le point d'admiration se dressait sur son passage.

Cet enthousiasme muet eût été ridicule, s'il n'eût paru si convaincu. Cette discrète persévérance eût été compromettante à la longue, si la présence continuelle du mari n'eût préservé la

jeune femme de toute maligne interprétation.

Toutefois, il n'est point sage de braver les propos oisifs d'une petite ville, et le major, pour y soustraire Jane, avait inventé divers prétextes successifs qui avaient modifié les buts de promenade et les promenades elles-mêmes.

L'ombre avait alors adopté la place qu'habitait madame Jouanny; le point d'admiration s'était incrusté entre les arbres brûlés et grêles.

Si Jane en avait ri, tout était sauvé. L'admirateur dont une femme ne fait que rire n'offre pas grand danger. Mais Jane n'en riait pas.

Indifférente d'abord à ces rencontres incessantes, elle avait fini par les trouver fort naturelles et peut-être très-flatteuses ; le major ne savait au juste, car elle n'avait jamais fait allusion à ce personnage fatidique.

Il eût désiré un peu de curiosité ; il s'était préparé à des questions. Point. L'indolente nature de Jane n'était point ennemie d'un peu de mystère, et cette adoration à distance caressait sa vanité féminine sans enflammer autrement son imagination.

La veille, en trouvant une fois encore les yeux

bruns du promeneur rivés à la fenêtre de Jane, le major n'avait pu résister à la tentation de connaître enfin l'impression que la jeune femme en éprouvait.

Il dit, ce qu'il n'avait jamais été provoqué à dire encore, que M. Just Evenin était un professeur de rhétorique, plus assidu à la littérature et à la flânerie qu'aux heures d'études de son lycée.

Jane n'avait pas semblé s'intéresser beaucoup à ces détails, qu'elle ignorait pourtant; mais une fois seule, elle avait trahi, par une recherche inutile, le désir de lire quelque chose, ne fût-ce que quelques lignes, de celui dont elle disait ne rien savoir.

C'était tout. Au delà de ces riens, si menus, qu'ils ne constituaient pas un roman bien dangereux, le major ne trouvait autre chose à ajouter à son enquête rétrospective.

N'était-ce même pas leur faire infiniment trop d'honneur que d'y chercher les éléments d'une étude physiologique?

André Jouanny joignait à une grande rectitude de jugement une indulgence infinie. Sévère à lui-

même, il ne savait pas l'être aux autres. Quand il s'agissait de Jane, le jugement se troublait un peu et l'indulgence devenait sans limites.

Il n'eut donc d'autres conclusions à tirer des réflexions inquisitoriales auxquelles il venait de se livrer, que celles-ci : Jane était jolie, jeune et souriante ; l'admiration venait à elle comme la fleur se tourne vers la lumière ; Jane était pure, naïve, sans détour ; Jane quittait Grasse sans regrets ; en vérité, c'eût été folie que d'emporter la moindre inquiétude au sujet d'un pauvre garçon enchaîné à son labeur quotidien.

Madame Jouanny devait s'arrêter quelques jours à Paris, chez madame de Nangeot, pour laisser le major lui découvrir et lui installer, à Douai, un nid point trop indigne de sa charmante personne.

Madame de Nangeot se répandit en tendresses bruyantes quand « son cher ange chéri » lui fut doucement poussé dans les bras par ce terrible gendre qui avait le « cœur de la séparer de son trésor ».

Le terrible gendre n'affronta point inutilement une édition nouvelle des scènes à sentiments de ce modèle des mères ; il promit à Jane de revenir

la chercher à la fin de la semaine, et continua son voyage vers Douai.

La jeune femme éprouva pour la première fois, en se retrouvant dans la maison paternelle, une sensation de profonde tristesse. Les explosions d'amour de madame de Nangeot avaient une exagération dont sa délicatesse souffrait. N'avait-elle pas appris ce que cette exagération dissimulait d'égoïsme, depuis qu'elle avait senti autour d'elle l'influence vivifiante d'une tendresse vraie... et peut-être rêvé la douceur romanesque d'une tendresse forcément silencieuse?

Ces huit jours lui semblèrent longs. Le vieil hôtel délabré ne parlait plus à son imagination; ses amies de Paris lui parurent plus heureuses qu'elles ne l'étaient autrefois, tandis qu'elle-même se sentait mal à l'aise et comme hors de sa voie.

La conversation frivole de madame de Nangeot ne combla pas ce vide intime. Elle n'attirait point les confidences et révélait une ignorance persistante des choses militaires.

— Quoi! pas un bijou?... pas un pauvre brin de dentelle de plus que l'an dernier?... Ah! mon

cher ange chéri, comme ton mari est égoïste! s'écriait madame de Nangeot.

— Non, ma mère, répondait Jane, il me donnerait tout au monde, s'il le pouvait; mais il paraît qu'il ne le peut pas.

— Allons donc!... À qui feras-tu croire qu'un mari de deux ans de date ne sache pas organiser ses revenus, de façon à offrir à sa jeune femme les parures de son âge?

— Je vous assure, maman...

— Que ton mari préfère thésauriser... quand il a à te faire oublier les seize années dont il est possesseur en plus de tes beaux vingt-deux ans!

— Ce sont les voyages...

— La belle affaire! Est-ce que nous ne voyageons pas tous, tant que nous sommes? Seulement, au lieu d'aller à Spa ou à Biarritz, vous allez en province, dans quelque coin perdu : c'est plus triste et moins coûteux.

— Enfin, moi, je ne sais pas... André affirme que sa solde, jointe à ma dot, suffit à peine à défrayer notre vie nomade.

— C'est qu'il a les habitudes déplorables de ses camarades, sans doute, le cigare, le café, le

jeu... Ah! cher trésor, à quel homme t'ai-je donnée!...

— Il ne joue pas, il ne fume pas, il ne me quitte jamais.

— Alors, — et c'est bien plus grave, — ton mari te prive des douceurs les plus naturelles pour gorger de ses revenus et des tiens sa propre famille.

— Oh! maman! que dites-vous là?

— Dieu veuille que ce soit l'explication de son avarice à ton égard. Je ne dois pas m'arrêter, du reste, devant toi, à des suppositions plus désolantes encore.

Jane, fatiguée, brisait d'ordinaire ces entretiens dont il lui restait une sensation vaguement dissolvante.

Il lui arriva d'écrire à son mari : « Revenez avant la fin de la semaine », puis de déchirer la lettre sans savoir pourquoi et de ne rien jeter à la poste ce soir-là.

Il lui arriva encore de repousser de la main une étoffe coquette et nouvelle dont sa mère voulait l'entraîner à se parer, en disant froidement : « A quoi bon? »

— Ma chère adorée, disait madame de Nangeot, par les privations auxquelles ton mari t'a accoutumée, il a détruit chez toi jusqu'au désir de te voir belle et éblouissante, comme il t'est si facile de l'être !

— Non, non, répéta Jane avec vivacité, ce n'est point lui.

— Qui donc alors ? interrogea anxieusement sa mère.

La jeune femme se leva sans répondre, étonnée elle-même de sentir que des accusations aussi fausses, aussi ridicules, ne la révoltaient pas davantage. Il y avait à peine quelques jours, elle n'aurait pu les supporter. Que lui avait fait André ?

Le major ne fit que toucher barre à Paris. Il arrivait porteur d'une bonne nouvelle. Après des recherches difficiles, il avait organisé pour Jane, dans la rue la plus fréquentée de Douai, un appartement aussi confortable, aussi frais qu'il était possible de le désirer.

— Douai n'est pas une ville très-animée, lui dit-il, elle est un peu vaste pour le nombre de ses habitants ; mais la société est choisie, la cam-

pagne riante, et j'espère vous y voir heureuse.

— Ma fille verra le monde, monsieur, et je vous prie de la conduire dans tous les salons dont son nom de famille ouvrira les portes, déclara madame de Nangeot.

Le major ne protesta pas; il comptait sur la raison de Jane. Il abrégea les adieux et reprit possession de sa femme, en opinant que le bel admirateur de Grasse était peut-être moins dangereux pour son bonheur que cette mère aux tendresses si développées.

En descendant à la gare de Douai, M. Jouanny crut voir trouble : Just Evenin venait de sauter de wagon à trois pas de lui.

Quelque désagréable que fût cette apparition, il fallait en admettre la réalité. Le jeune homme, plus brun, plus embroussaillé que jamais, indifférent en apparence, regardait empiler ses bagages sur le camion, et quels bagages!

Ce n'était pas la simple valise du touriste, ou la malle du voyageur qui doit séjourner une quinzaine chez un ami.

C'était la réunion des colis, petits et grands, qui constituent un déménagement de garçon.

Le major en resta stupéfait, comme d'une révélation mille fois plus foudroyante que la présence même du personnage.

Toutes les caisses portaient « Douai » en grosses lettres, avec une sorte de fanfaronnade systématique. Jamais on n'écrivit un nom de ville en lettres si apparentes que cela.

Ce « Douai » agressif avait quelque chose de triomphal.

Le major, un instant absorbé par cette découverte, chercha Jane du regard.

Elle était debout, immobile, appuyée d'une main à la poignée de cuivre du wagon, et si pâle, sous sa voilette, que le major en eut pitié.

— Venez, ma chère enfant, lui dit-il avec douceur.

Elle se laissa prendre le bras et marcha lentement vers la sortie, les yeux dans le vide.

Un officier du 206e venait à sa rencontre.

Le capitaine Odret, qu'une blessure reçue à Magenta rendait impropre à la marche, avait devancé son régiment et occupait ses loisirs, à Douai, en cherchant des appartements pour tous ses camarades.

C'était aussi une heureuse manière de se faire pardonner un privilége, qu'il n'eût point ambitionné s'il eût été valide.

Sa jambe roidie ne l'empêchait pas d'être un excellent officier et un garçon d'esprit.

Le salut qu'il adressa, sur le seuil de la gare, à la femme du major pouvait donner la mesure de son tact. Ce salut condensait, dans l'attitude et le geste, tout le respect de l'inférieur pour la femme de son chef, et toute l'admiration de l'homme jeune pour la beauté d'une jolie personne.

Toutefois, le respect l'emportait.

Le capitaine Odret venait de serrer la main du major, quand il aperçut un visage de connaissance tout à fait inattendu.

— M. Evenin!... Ah! par exemple!... Bonjour, cher; que faites-vous donc ici?

Le major pressa le pas pour échapper à une conversation qui menaçait de s'établir dans son voisinage. Il avait compté sans le préposé aux billets, qui l'arrêta net.

— Je viens à Douai au même titre que vous,

monsieur Odret, répondit la voix joyeuse de Just Evenin.

C'était une voix qui ne manquait pas d'élégance et que ne déparait pas une légère sonorité méridionale.

— Tiens ! tiens ! Vous changez donc de garnison, dans l'Université ? demanda le capitaine Odret en riant.

— Et nous avons parfois la chance d'obtenir un choix excellent.

— Je me félicite de ce hasard...

— Auquel j'ai bien quelque peu aidé, conclut Just Evenin avec un brin de fatuité dans l'accent.

Les billets étaient reçus, le passage était libre. Le major put entraîner Jane au dehors. Elle regardait toujours dans le vide, mais un peu de couleur remontait à ses joues.

C'est qu'elle avait surtout compris le sens de cette dernière phrase du jeune professeur : « Le hasard... auquel j'ai bien quelque peu aidé. »

Non, ce n'était pas le hasard qui l'amenait à Douai ; il avait sollicité cette résidence, il avait fait agir ses protections, il avait ardemment désiré réussir ; il triomphait enfin.

2.

Jane vit tout cela dans un mot, et tout cela était parfaitement vrai.

Just Evenin, intelligence vive, nature rêveuse, ambition nulle, professait par devoir et par nécessité. Sa vocation eût été la vie, libre d'entraves sociales, des poëtes et des rêveurs riches.

Ceux-là pouvaient gravir, à leur heure, les sommets du Parnasse, sans que les brutales exigences de la réalité vinssent les contraindre à en redescendre brusquement.

Ceux-là, s'ils n'avaient pas de génie, trouvaient du moins le temps d'avoir du talent. Lui, ses heures de classe terminées, rimait avec entrain ou se lamentait avec des larmes plein la plume, suivant l'inspiration du jour.

Depuis quelques mois, l'inspiration avait pris l'agréable forme d'une jeune femme frêle, toute pâle et d'exquise beauté.

Je vous laisse à penser s'il lui fit fête!... Ce rêve très-éthéré s'empara de sa tête, de son cœur, de tout son être, avec tant d'âpreté qu'il en fut transformé.

Son existence insouciante, qu'il lui importait

peu de porter ici ou là, ne lui parut plus supportable que dans le voisinage de son ange frêle. L'ange frêle avait inspiré déjà douze sonnets, trois idylles et deux élégies.

Quant à dépasser, même en imagination, ce bonheur pur, Just Evenin, tout poëte qu'il était, ne l'aurait même point osé.

La douce figure de Jane lui inspirait, comme à tous, un respect profond qu'une pointe d'attendrissement rendait moins austère.

Voir Jane de loin, s'occuper de ses élèves et rimer chaque soir, en vers émus, la joie de la journée, suffirent au jeune homme jusqu'au jour où se répandit dans la ville la nouvelle officielle du départ du 206ᵉ de Grasse pour Douai.

Rester à Grasse ? Impossible. Aller à Douai?... Oui, certes, mais comment?

Just n'avait jamais rien demandé aux amis de sa famille, lesquels avaient pris la facile habitude de ne rien lui offrir.

Il se souvint d'eux tout à coup. Certain oncle, qu'il négligeait fort, était camarade de collége du recteur de l'Académie de Toulouse. Si l'on pouvait l'intéresser à sa cause?

De recteur à recteur, on se passe un professeur comme une muscade.

L'oncle reçut quatre pages de tendresses de son « ingrat de neveu » et faillit en avoir une attaque de saisissement. Pourtant il lut le *post-scriptum* et se souvint que les coups d'épaules avaient poussé sa jeunesse plus que son propre mérite.

Il recommanda son neveu au recteur de Toulouse, qui en écrivit au recteur de Douai. Une place était vacante à peu près, on la rendit vacante tout à fait, et la chose fut faite.

Le ciel et les recteurs d'académie étaient d'accord, cette fois, pour causer à Just Evenin la plus grande joie de sa vie.

Peu lui importa, dorénavant, que Douai soit un climat froid et que la poussière de charbon y tapisse les rues désertes. Il ne prit même pas la peine de regarder cette ville tant désirée.

Il savait seulement que son rêve habitait la rue de la Madeleine et qu'il était visible à l'église Saint-Pierre, chaque dimanche, à la messe de midi.

La saison froide aidant, la messe de midi de-

vint à Douai le pendant de la grande place à Grasse. Le point d'admiration s'y incrusta plus que jamais, avec cette circonstance aggravante que, le succès l'épanouissant, il tournait visiblement au point d'interrogation.

Voir Jane à distance n'était plus un bonheur suffisant. Au moins fallait-il entendre quelques mots de ses jolies lèvres, et recevoir un rayon plus direct, plus intime de ses beaux yeux rêveurs. Par des voies tortueuses, il essaya d'atteindre ce but.

La recommandation de madame de Nangeot devait porter ses fruits immédiats. Jane manifesta le désir de voir le monde.

La société douaisienne, opulente et titrée, n'est pas accessible à tout venant. Parchemins ou portefeuilles sont exigés sans merci comme passeports pour pénétrer dans ses salons aristocratiques.

Jane était née ; ses premières visites lui démontrèrent que la société le savait bien. Mais Jane n'était point riche, et ce fut le major qui, tout doucement, avec des ménagements infinis, fut contraint de le lui rappeler.

L'insouciante jeune femme, trop heureuse et

trop aimée, ne savait guère ce que signifiait ce grand mot de « médiocrité » dont son mari essayait de colorer son absence de fortune.

Ses goûts simples ne l'avaient point encore entraînée à des dépenses exagérées ; il lui semblait tout naturel, aujourd'hui qu'elle demandait à les étendre pour aller dans le monde, que son désir ne rencontrât pas d'obstacles.

— Ma chère, lui dit le major en recevant une invitation de bal, ne souffrirez-vous pas dans votre amour-propre en voyant autour de vous des toilettes plus éclatantes que votre simple robe blanche ?

— Bah ! fit-elle en souriant, vous me dites parfois que cette robe blanche dessinait, le jour de mon mariage, une taille supportable et des épaules point trop laides à voir.

— Une taille qu'on vous enviera, ma belle Jane. Je voudrais avoir des diamants pour mettre dans vos cheveux, mais votre écrin est tout entier dans vos yeux ; comment faire ?

— J'arrangerai ces boucles-là de façon à vous contenter, dit Jane, en secouant par un geste coquet sa soyeuse chevelure brune.

Le major savait bien que robe blanche et boucles naturelles ne dureraient pas toujours, si gracieuses qu'elles fussent. Il savait encore que le monde est un engrenage où se laisse prendre la femme avec sa jeunesse et sa beauté, et qui la rejette, fanée, le lendemain du plaisir.

Il en avait peur pour Jane. Elle eut un mot naïf qui emporta tous ses scrupules. C'était au retour de son premier bal :

— Ah ! c'est bon, le bal ! On n'a pas le temps de penser, dit-elle.

Ainsi, *penser* devenait une terreur pour la jeune femme. Elle venait de l'avouer inconsciemment. Le major, lui, l'avait bien entendu, bien retenu, ce mot qu'il s'expliquait mal.

Elle n'était donc pas heureuse? Et pourquoi? Ne l'aimait-il point assez? N'inclinait-il pas, sur ses pas, les moindres ronces de la route?

Le roman ébauché à Grasse ne s'était enrichi d'aucun chapitre mystérieux. Il semblait même que la jeune femme ne remarquât plus son persistant admirateur.

Aujourd'hui, le plaisir lui souriait; les calculs de la raison devenaient bien peu de chose devant

un désir si clairement manifesté, devant une dérivation positive d'une menaçante préoccupation.

La saison des fêtes s'ouvrait ; il ne tenait qu'à Jane Jouanny d'en devenir la reine, tant son apparition, le premier soir, lui avait attiré de sympathies.

Son extrême distinction, sa beauté délicate la désignaient aux regards de tous, tandis que l'affabilité de ses manières et la simplicité de son abord apaisaient les jalousies instinctives.

Sa toilette de pensionnaire désarmait aussi les rivales. On ne pouvait décemment se coaliser contre une jolie personne qui consentait à paraître, dans deux ou trois bals successifs, avec des nœuds de rubans bleus ou roses sur la même robe blanche.

Qu'importait à Jane? Elle s'amusait de l'ébahissement causé par son puritanisme, et se disait avec un brin de vanité que la robe n'est pas la femme.

Madame de Nangeot ne l'entendit pas ainsi.

« Miséricorde, monsieur! écrivit-elle à son gendre, êtes-vous donc si absorbé dans vos paperasses administratives qu'il ne vous reste pas une

minute à consacrer à votre femme? Je me plais à imaginer que si vous preniez le temps d'examiner cette chère petite, vous seriez frappé — si peu versé que vous soyez dans les choses mondaines — du dénûment où vous la laissez.

» Je lui demande la description de ses toilettes. Le cher ange chéri me répond : premier bal, robe blanche ; deuxième bal, robe blanche avec rubans roses ; troisième bal, robe blanche avec rubans bleus. Elle prépare sans doute les rubans mauves de la prochaine soirée. Un magasin de rubans liquide dans ce moment, rue d'Antin ; voulez-vous que je vous envoie le fonds, au rabais? »

Le résultat de cette lettre fut que Jane, après en avoir ri, remarqua doucement, tout haut, qu'elle s'était entendu appeler par les deux femmes les plus en vue de la ville : « la Dame blanche. »

Et naturellement, dès le lendemain, le major Jouanny commandait à Paris deux admirables toilettes, dont le déballage arrachait à Jane des cris d'admiration.

Le major admira beaucoup, lui aussi ; seule-

ment, lorsque, de retour dans son bureau, et bien seul, il osa ouvrir la facture jointe à cet envoi, un peu de sueur vint à son front.

Où donc allait-il prendre les seize cents francs qui s'étalaient au bas de la facture avec une implacable sérénité?

Seize cents francs de tulle, de moire, de biais, de satin et de flots de gaze! Était-ce possible? Ces choses-là arrivaient donc? On écrivait à une couturière : « Envoyez-moi deux robes de bal », et l'on recevait avec le fouillis chatoyant une note très-brève et très-carrée : Seize cents francs.

Tout simplement le tiers de ses appointements d'officier supérieur.

Et il avait ri parfois des maris qui se ruinaient pour leur femme!... Oh! le naïf! ne venait-il pas d'entrer en étourdi dans la route où avaient passé ces maris-là?

Madame de Nangeot avait bien raison de le juger « peu versé dans les choses mondaines ».

Il est vrai qu'un peu chèrement l'expérience allait lui venir.

Le voyage de Grasse à Douai avait fort entamé le prévoyant petit capital toujours tenu

en réserve par le major. Il dut l'épuiser jusqu'à la dernière miette, y ajouter une fraction de sa solde du mois pour s'acquitter de sa première dette parisienne.

Le jour où la facture lui revint acquittée, il la regarda en souriant tristement, comme on regarde le témoin d'une folie ou d'une imprudence.

— Il faut pourtant qu'elle le sache, la chère enfant, pensa-t-il.

En le voyant entrer dans le petit salon où elle faisait de la tapisserie, Jane vint à lui d'un air caressant.

— Vous allez me donner votre avis, dit-elle.

— Sur quoi, s'il vous plaît?

— Sur la couleur de ma coiffure.

— Quelle coiffure?

— Me préférez-vous une branche de roses thé ou une guirlande de camélias rouges?

— Mais, le sais-je?... Vous êtes toujours si jolie! Les belles boucles brunes ne suffisent donc plus?

— Ah!... vous ne le voudriez pas. Avec la gracieuse surprise que vient de me faire mon

mari, je dois inaugurer quelque chose de son présent.

— Et alors?

— Alors, j'ai écrit à Perrot-Petit de m'envoyer les deux coiffures les plus nouvelles. Des merveilles! Je les ai... J'attendais à ce soir pour vous les montrer; mais puisque votre bonne étoile vous amène...

Elle courut à un meuble, en tira deux cartons moirés et dorés en bordure, défit impatiemment les rubans et en fit émerger les deux plus récentes créations de la célèbre maison de fleurs.

Avec une grâce coquette, elle présenta tour à tour sur ses cheveux noirs la branche de roses thé, si distinguées dans leur pâleur, et la guirlande de camélias rouges éclatants de coloris.

André Jouanny ne voyait pas les fleurs, il voyait la femme, et son cœur saignait. Allait-il donc, comme un tuteur morose, reprocher à cette douce et charmante créature la joie enfantine qu'elle éprouvait à se parer?

Et pourtant, en quelques jours, que de pas glissants sur la pente!

— Voyons, voyons, que dois-je mettre ce soir? répétait Jane.

Elle avait glissé à genoux sur le tapis, par un mouvement d'une souplesse féline, et apportait à ses lèvres sérieuses un front couronné de fleurs.

Je ne sais pas ce que d'autres maris auraient fait. André Jouanny attira dans ses bras sa chère Jane, froissa quelque peu les camélias gênants, et murmura dans un baiser : « Reste ainsi, tu es belle comme un rêve ! »

Il ne fut naturellement pas plus question de la facture de la couturière que de celle du fleuriste. Le soir, en s'habillant, le major la trouva négligemment jetée sur le coin d'une table.

Les roses thé et les camélias rouges ne coûtaient ensemble que cent quinze francs.

Il aurait eu bien mauvaise grâce à s'en plaindre quand Jane, rayonnante, s'avançait vers lui comme une jeune reine, les yeux brillants de plaisir et les lèvres plus fraîches que les fraîches fleurs mêlées dans ses cheveux.

Que pouvait-il demander encore? Elle semblait heureuse; elle paraissait avoir dominé une vague

préoccupation, vaincu un trouble dangereux. Pourrait-il jamais trop payer sa sécurité renaissante?

Le salon qui s'ouvrait ce soir-là était, sans conteste, le plus aristocratique, le plus recherché du faubourg Saint-Germain douaisien.

La comtesse de Sobrière, fort riche, assez hautaine et très-persuadée de l'importance énorme qu'elle avait prise dans la société, ne recevait que par boutades, qui elle voulait et quand elle voulait.

L'annonce d'une fête chez la comtesse était toujours un événement, et la certitude d'y être invité n'appartenait de droit à personne.

Un peu fantasque, il lui plaisait parfois de ne réunir que de graves personnages, et, parfois aussi, de faire danser la jeunesse seulement.

Elle triait capricieusement ses invités parmi les habitants de la ville, les fonctionnaires et les *nomades*. C'était ainsi qu'elle désignait les officiers de la garnison.

Leur jeunesse et leur entrain étaient près d'elle une recommandation excellente. Les ménages militaires lui plaisaient infiniment moins.

— Je n'ai point le temps de les connaître qu'ils s'envolent déjà, disait-elle ; au moins, les officiers garçons ne nous donnent-ils pas la peine de les étudier avant de les recevoir. Nous leur demandons des jambes infatigables, et rien de plus.

Parmi ses préférés, le 206e comptait le capitaine Odret, qui avait fait, on ne sait trop comment, car il ne dansait plus depuis Magenta, la conquête de la grande dame.

Il avait le privilége d'aller la voir le matin, de deux à quatre heures, et d'y retourner encore le soir, quand l'heure des visites sonnait à l'hôtel de Sobrière.

Mais la malignité douaisienne n'avait point à s'en émouvoir, la comtesse de Sobrière ayant bien près de soixante-huit ans.

Une autre exception, bien autrement remarquable, était celle dont la comtesse favorisait le ménage du major. Elle trouvait la femme ravissante, le mari aimable, et le disait tout haut.

Il en résulta dans la société un redoublement d'engouement pour Jane, et chez celle-ci une sorte d'enivrement factice dont la jeune femme aspirait avidement l'encens.

Au fond, quelque chose manquait à ce bonheur. Parfois, au milieu de la danse la plus animée, Jane s'arrêtait et cherchait autour d'elle, quoi?... elle le savait trop bien, sans doute; car, secouant ses boucles brunes comme pour éloigner un souvenir opportun, elle se rejetait avec une ardeur nouvelle dans le tourbillon de la valse.

Ce soir-là, chez madame de Sobrière, elle apportait un front joyeux et toutes les apparences de ce bonheur de vingt ans fait d'hommages et d'insouciance.

Vraiment belle dans sa parure traînante de tulle lamé de satin pourpre, des camélias au front, au corsage, à la main, elle lisait dans tous les regards son triomphe incontesté.

Après le premier quadrille, elle vint se rasseoir près de la comtesse, en face d'une glace immense, qui lui répéta ce qu'elle avait lu déjà dans des glaces vivantes, où luisait un peu de dépit.

Qui peut dire pourquoi, à cette heure brillante, la pensée de la jeune femme s'enfuit brusquement loin de ce salon en fête pour évoquer, dans l'ombre d'un pilier de cathédrale, une figure brune, ardente, attristée?

La figure étrange de Just Evenin qu'elle entrevoyait là chaque dimanche.

Plus la persistante admiration du jeune homme s'était faite respectueuse, plus l'attention que Jane ne pouvait se défendre de lui accorder s'était transformée en intérêt positif.

Assez ignorante du mécanisme universitaire, elle s'était tout naturellement attribué le mérite d'un changement de résidence, dont l'opportunité eût été, en dehors d'elle, tout à fait inexplicable.

Que le jeune professeur eût renversé des obstacles sérieux pour arriver, si bien à point sur ses pas, de Grasse à Douai, elle ne le mettait point en doute.

Il était donc logique de lui en savoir quelque gré, et Jane n'y manquait pas. Ce serait demander à la femme un peu plus que sa nature ne peut donner que d'exiger son indifférence absolue en face d'un sentiment vrai.

Elle peut en être follement heureuse ou profondément irritée : elle ne saurait passer sans le voir.

Jane avait vu, deviné, senti, cette tendresse muette, et si ses yeux se tournaient rarement

vers l'ombre du pilier dans la grande église, bien plus rarement qu'ils ne s'ouvraient à Grasse sur la place publique, son cœur n'était pas moins vaguement troublé à chacune de ces rencontres prévues.

Son cœur!... quoi! pour un regard?

Hélas! les femmes, dont l'imagination romanesque emporte la destinée vers des rêves décevants, font une étrange confusion entre les mots et les choses.

Pour mettre entre elle et lui une préoccupation étrangère, Jane s'était faite mondaine. Elle savait bien que dans les salons aristocratiques, où Just Evenin n'avait pas ses entrées, sa pensée envahissante n'avait plus le droit de la poursuivre.

Elle l'avait cru, du moins. La désillusion vint bien vite.

Ce soir-là, où les hommages venaient à elle empressés et flatteurs, un seul lui manquait, un seul l'eût émue.

Il se fit un peu de mouvement parmi les invités qui entouraient madame de Sobrière. Son fauteuil, où elle trônait en reine indulgente et spirituelle, était le centre d'une petite cour.

Le capitaine Odret s'avançait vers elle, suivi d'un nouvel arrivé que l'on regardait avec quelque étonnement.

— Madame la comtesse, d'après le désir que vous avez bien voulu m'exprimer, j'ai l'honneur de vous présenter mon ami, M. Just Evenin, dit le capitaine.

Jane portait un bouquet de camélias. Elle y cacha son visage, dont la rougeur ardente se confondit avec celle des fleurs.

— Ma foi, monsieur, répondit la voix engageante de la comtesse, vous me faites faire les suppositions les moins aimables sur le Midi, d'où vous venez. Si j'en juge par votre persistance à vivre inconnu, on y doit être quelque peu sauvage.

— Oh ! que non pas, madame, dit vivement le nouveau présenté mis à l'aise par cette agression souriante ; on prétend même que les Méridionaux ont une certaine dose de suffisance.

— Hum !... il faut pourtant vous allez chercher, si l'on veut vous connaître, jusque dans les profondeurs de votre retraite, ni plus ni moins que la fiancée de l'empereur de la Chine.

— Cela prouve, madame la comtesse, qu'on

peut être né à Toulouse sans être le moins du monde Méridional pour cela.

— Fort heureusement que la lumière, que vous mettez si modestement sous le boisseau, a rencontré quelque fente indiscrète. On vous sait poëte, monsieur Just Evenin ; et, sur ce joli titre, ma sympathique curiosité de vieille femme s'est émue comme à vingt ans.

— Que ma bonne étoile me protége alors, madame ! Une curiosité féminine, si indulgente qu'elle soit, est toujours un creuset redoutable.

— Pas pour votre talent, monsieur. J'en ai lu quelque part des échantillons fort réussis.

— Et dire que la trahison prend la forme de l'amitié ! fit-il en souriant.

— Le capitaine Odret a montré de l'esprit une fois de plus en nous donnant l'occasion d'apprécier mutuellement celui que nous pouvons avoir. Remarquez, monsieur, que pour ménager votre modestie je n'hésite pas à me qualifier de femme supérieure.

La comtesse eut un rire communicatif, en écoutant les protestations chaleureuses de sa petite cour, qui servit de lien à cette entrée dans le

monde, au moins assez inattendue, d'un simple professeur de rhétorique.

Deux ou trois conversations, auxquelles on le mêla, séance tenante, s'engagèrent autour de lui. « Le Nord n'était point propice à la poésie ; pouvait-il ne pas regretter sous le ciel gris de Douai un autre ciel plus souriant ? N'était-il pas, d'aventure, l'auteur de certains vers fort remarqués dans le *Courrier Douaisien ?*... On espérait bien, vraiment, que madame de Sobrière n'aurait pas le monopole exclusif des découvertes intéressantes en ce genre. »

Just Evenin, étonné, charmé, écoutait avec ravissement et répondait avec effusion, sans trop approfondir cette subite bonne grâce si promptement réglée sur celle de la maîtresse de céans.

— Çà, dit la comtesse, puisque vous voilà du monde, il faut en subir les obligations. Dansez-vous ? Danse-t-on dans l'Université ?

Malgré le ton souriant de l'apostrophe, Just Evenin en ressentit comme une piqûre. « Puisque vous voilà du monde » signifiait un peu trop clairement qu'il n'en était point une heure avant sa présentation.

Ce brusque appel à l'utilité de ses jambes de danseur n'avait non plus rien de bien flatteur pour son amour-propre. Sous le miel poétique de l'invitation, se dissimulait mal le désir d'enrichir d'un cavalier de plus un salon rempli de jeunes femmes.

Just Evenin se dit sagement que, à poursuivre un but difficile, il faut s'attendre à rencontrer des épines, et son sourire ne perdit rien de sa sérénité.

Il aurait eu, du reste, grand tort d'en vouloir à la comtesse de sa façon d'interroger les gens. Elle venait de le traiter avec une distinction marquée pendant un quart d'heure; elle avait demandé qu'il lui fût présenté et l'imposait, par ce fait seul, à toute la société; c'étaient là des faveurs rares.

Le naturel avait ensuite repris le dessus. La grande dame, satisfaite de s'être fait servir son poëte, opinait que l'on est au bal pour y faire autre chose que de l'esprit, et le disait comme elle le pensait, voilà tout.

Ceux qui la connaissaient s'inclinaient devant ses boutades, et, comme elle donnait le ton, s'ef-

forçaient de devenir originaux parce qu'elle était originale.

Le petit cercle se rompit ; l'orchestre préluda à une valse ; tous les jeunes gens coururent à leurs promesses, avec d'autant plus d'empressement qu'on voyait les danseuses impatientes consulter leur inévitable petit calepin.

Avec un superbe sang-froid, en apparence du moins, Just Evenin jeta un regard circulaire sur le double rang de jeunes femmes, pour la plupart jolies, toutes élégantes, qui enguirlandait le grand salon blanc et or.

Sous la chaude lumière des lustres, les blanches épaules se moiraient de veines bleuâtres, et les grands yeux brûlaient derrière les éventails.

Les petits pieds nerveux faisaient ondoyer le bas des robes flottantes ; un désir contenu, un appel vague couraient dans les sourires, dont la banalité forcée n'éteignait point le langage.

Le regard du professeur de rhétorique effleura ces yeux vifs, ces sourires languissants, sans rien perdre de son assurance. Il rencontra la tête brune de Jane toujours enfouie dans les fleurs, et

l'éclair d'une joie triomphante le traversa pour s'éteindre aussitôt.

Le capitaine Odret, qui venait de jouer depuis quelques jours, et de couronner ce soir-là par le succès, le rôle d'introducteur, fit un pas pour venir en aide à son ami.

Mouvement bien inutile. M. Just Evenin, qui savait bien ce qu'il voulait et pourquoi il était venu, se dirigeait tout droit vers Jane.

En vérité, et quoi qu'il en eût dit, un Méridional de sa trempe était mal venu à faire de la fausse modestie.

Pourtant, malgré la fermeté de sa démarche et la correction du salut qui l'inclina vers la jeune femme, la parole qui vint à ses lèvres en sortit si troublée que l'oreille la plus alerte n'aurait pu y distinguer la formule d'une invitation.

Elle semblait ne voir que ses camélias; elle l'avait vu venir à elle, et avec quel battement de cœur!

L'émotion, dans le monde, n'est pas du tout chose admise; quand d'aventure on en éprouve quelque peu, il faut bien se garder de le laisser soupçonner.

La logique mondaine est ainsi faite qu'elle excuse des écarts de conduite et ne pardonne pas le plus involontaire oubli des convenances.

Jane s'en souvint à temps pour accepter comme une invitation les paroles confuses de Just Evenin.

Elle se leva, mit sa petite main sur le bras de son cavalier, — on ne sait lequel, du bras ou de la main, tremblait davantage, — et se laissa emporter dans le flot mouvant de la valse commencée.

Le capitaine Odret, voyant son ami si prompt à prendre part à la fête, eut un sourire de soulagement qui établissait sa parfaite innocence dans le petit complot mené à si bonne fin.

— Allons, pensa-t-il, Evenin, qui est ambitieux, n'est point sot non plus. Pour son début, il accapare la favorite de la maison et la plus jolie femme du bal. Il ira tout seul maintenant ; je vais faire un tour d'écarté.

Et l'officier qui, sur la demande du professeur, avait assez habilement manœuvré pour inspirer à la comtesse le désir de le recevoir, satisfait du

résultat de son amicale diplomatie, se dirigea paisiblement vers la salle de jeu.

Ce ne fut pas toutefois sans constater que, si son ami était brillant causeur, ce n'était pas à la valse.

Eh ! mon Dieu ! qu'aurait-il dit ? Les mots vides et froids que permettaient les convenances eussent glacé au passage l'enivrement de son âme.

Il l'emportait dans le tourbillon, ce cher rêve devenu la plus douce des réalités!... et cette première minute de réunion surpassait en suavité toutes les joies entrevues.

L'orchestre se tut. Just Evenin, lentement, lentement, ramena Jane près du fauteuil de la comtesse. La quitter déjà !... Le premier succès l'enhardit.

— Me sera-t-il permis, madame, de solliciter l'honneur d'un quadrille ? murmura-t-il en s'inclinant.

Elle releva vers lui ses grands yeux, où flottait une timide expression de bonheur.

— Monsieur, répondit-elle doucement, je ne danserai plus ce soir.

Ce n'était point là un refus, c'était une faveur.

Just Evenin la ressentit avec autant de délicatesse qu'elle était accordée, et son regard, qui enveloppa la jeune femme, lui en rendit mille grâces.

Puis il alla se perdre derrière deux colosses qui obstruaient un balcon ouvert, pour savourer la douceur de cette heure radieuse.

Assez longtemps après, le major Jouanny quitta la table de jeu où il s'était quelque peu oublié dans les hasards d'un whist capricieux; il s'approcha de sa femme pour se faire pardonner ce qu'elle appelait parfois, en riant, le *point noir* de son horizon conjugal.

Il la trouva souriante, un peu songeuse, trouvant la fête belle, et le disant avec une expansion que son indolente nature rendait charmante.

Le major pensait que le plaisir l'embellissait, que la toilette idéalisait encore cette exquise physionomie, et certes, en la voyant heureuse, il ne songeait plus aux importunes suggestions de sa raison morose.

Jane désira se retirer de bonne heure. Ce n'était point une manœuvre de coquetterie, c'était un raffinement naïf de son cœur. Elle ne voulait

point épuiser sa première joie jusqu'à la dernière goutte.

Tandis que, devant sa glace, elle dénouait ses cheveux en répandant autour d'elle le subtil parfum de leurs boucles déroulées, le major lui demanda gaiement :

— Vous n'étiez cependant point lasse, Jane. Avez-vous beaucoup dansé, cette nuit?

— Non, répondit-elle sans hésiter ; je n'ai dansé qu'une fois.

— Une fois !... Eh ! mon Dieu ! quel est l'heureux mortel favorisé de cette unique et précieuse faveur?

Ses lèvres frémirent imperceptiblement.

— M. Just Evenin, dit-elle.

Le major n'avait même pas aperçu le jeune homme. Il eut un tressaillement de surprise.

Jane l'avait regardé, en parlant, avec toute sa vaillance. Dans ce regard ouvert ne se lisaient ni dissimulation ni bravade. C'était le regard d'une femme exaltée peut-être, d'une femme honnête à coup sûr.

Le major en éprouva cette sensation poignante

qu'il avait à s'effrayer, et ne pouvait rien blâmer cependant.

La franchise même de madame Jouanny désarmait à l'avance toute velléité de reproche. Une femme ne va pas au bal pour n'y point danser, et il ne pouvait venir à la pensée d'aucun mari, si Othello qu'il fût, de reprocher à sa femme la valse accordée à un cavalier qu'elle avouait, sinon paisiblement, du moins hautement.

A l'époque de son arrivée à Douai, André Jouanny, qui ne soupçonnait point encore les goûts mondains de sa femme, avait cherché à lui créer un entourage agréable et distingué.

La maison même qu'il avait choisie pour y installer Jane lui offrit une ressource heureuse. La propriétaire de cette maison était une veuve d'une trentaine d'années, d'excellente famille et de chrétienne éducation.

Madame de Guimont, après cinq ans d'une union dont elle ne parlait qu'avec réserve, et que l'on disait avoir été malheureuse, vivait dans une retraite qui n'avait rien de trop austère.

Elle avait des relations quotidiennes avec ce que la ville possédait de femmes honorables et

d'hommes estimés. Mais elle sortait rarement, et ceux de ses amis assez privilégiés pour la venir voir le soir la trouvaient invariablement à son piano, qu'elle quittait avec un reconnaissant sourire en les voyant entrer.

Bonne musicienne, intelligente et réservée, elle offrait à Jane l'agrément et la solidité, si rarement réunis dans les amitiés rapides de la vie de garnison.

Jane, pourtant, ne manifesta pour sa voisine qu'une sympathie modérée dont le major cherchait vainement la cause. Il ne pouvait même la trouver dans un sentiment bien commun, le plus commun peut-être, la vanité féminine.

Madame Élise de Guimont n'était point jolie.

Malgré la froideur de Jane, qui trouvait tout simplement la jeune veuve trop grave et un peu imposante, une sorte d'intimité relative s'établit entre elle et le ménage Jouanny.

Le major prenait un réel plaisir à sa conversation sensée, et il en espérait vaguement un profit moral pour sa chère petite femme.

La chère petite femme opinait que sa voisine lui faisait toujours des sermons.

Il n'en était absolument rien. Élise de Guimont prêchait d'exemple et ne s'imposait, ni comme modèle, ni comme contraste, à la frivolité de la jeune femme.

Par une exception fort rare, elle avait assisté au premier bal de madame de Sobrière, grande amie de sa famille, et un peu froissée de la retraite où elle se confinait.

Assise, ce soir-là, près de la porte ouverte qui communiquait de la salle de jeu au salon de danse, madame de Guimont promenait ses yeux gris clair, doux et brillants, sur le spectacle varié que lui offrait ce double point de vue.

Là l'enivrement du plaisir, ici l'entraînement du jeu. Là une belle jeune femme, toute pâle de bonheur, tournoyant aux bras d'un inconnu qui l'entraîne comme une proie; ici un mari paisible qui se penche sur des cartes, veillant sur un coup douteux, au lieu de se pencher pour entendre deux cœurs battre au détriment de son repos.

En voyant cela, en devinant plus encore, un sourire d'une tristesse infinie avait glissé sur les lèvres d'Élise. On eût dit qu'elle eût voulu arracher le major à sa préoccupation maladroite et

lui montrer le péril, tant le regard qu'elle attachait sur lui avait d'intensité et d'expression.

Bien tard, on s'en souvient, quand André Jouanny rejoignit sa femme, madame de Guimont, qu'il n'avait fait que saluer au passage, se leva comme soulagée et quitta le bal.

Le lendemain, en tendant la main aux deux époux, elle leur demanda de sa voix grave :

— Vous êtes-vous bien amusés?

— Oui! oh! oui! dit vivement Jane avec un soupir gros de souvenirs contenus.

— Oui, dit simplement le major, comme on s'amuse au bal, à mon âge.

— Eh bien! si votre âge n'est plus celui de la danse, il est celui de l'observation, conclut la veuve d'un ton singulier.

Cette phrase frappa le major comme un reproche ou comme un avertissement; mais, comme elle semblait accuser Jane, il en voulut à Élise de l'avoir prononcée.

A partir de cette soirée, qui ouvrait un sillon vivace dans la calme existence de Jane, son goût très-vif pour le plaisir cessa d'être un dérivatif

désormais inutile, pour devenir un attrait passionné.

Une intuition clairvoyante l'avertissait que le jeune professeur n'avait point cherché à sortir de son obscurité pour se borner à une apparition isolée chez la comtesse de Sobrière.

Cette apparition était la première manifestation d'une règle de conduite toute nouvelle, habile et d'une réussite entière.

La société douaisienne, prompte à suivre les exemples, généralement spirituels, que lui donnait volontiers son aristocratique idole, s'éprit vite et bruyamment de ce poëte inconnu qu'on venait de lui révéler.

De sa valeur littéraire elle ne savait pas grand'-chose, le professeur tenant ses œuvres à l'ombre. On parlait cependant de quelques pièces de vers d'une facture élégante, d'un sentiment très-pur, qu'il avait offertes à la comtesse comme à sa gracieuse égide.

La comtesse en avait donné communication à ses intimes, en s'extasiant fort sur le talent qui s'y révélait. Ceux qui n'avaient point été favorisés de cette lecture n'en partageaient pas moins l'ad-

miration qui en devait naître, si bien qu'en moins d'une quinzaine, le professeur de rhétorique fut à la mode, invité partout et jalousé déjà.

Les bals et les soirées musicales se succédaient à Douai, cette année-là, avec un entrain inusité. Les carnets de danse se remplissaient d'une fête à l'autre, ce qui faisait redouter par-dessus tout aux danseuses de manquer une seule occasion de passer en revue leurs cavaliers ordinaires.

Le 206e, disons-le à sa louange, fournissait un respectable contingent de jarrets solides et prêts à tout. Les cotillons éternels, dont la province a le monopole, n'effrayaient pas certains lieutenants devenus la providence des maîtresses de maison, la joie des femmes intrépides, la suprême ressource des filles majeures.

Il y avait des capitaines résolus, s'autorisant d'une allure dégagée et d'une taille encore souple pour se lancer dans la mêlée le plus joyeusement du monde.

Quelques ménages militaires prenaient aussi leur part de ces plaisirs, montrant à une société un peu prévenue que les *nomades* méritent d'être accueillis et peuvent causer des regrets.

Mais la plupart des dames du 206e, que la nécessité des voyages rendait fatalement économes, ne jugèrent pas prudent de suivre le flot jusqu'au bout. On les vit parfois, ici ou là, toujours convenables, s'amusant de bon cœur et faisant de vrais prodiges d'ordre pour tirer un parti inattendu des plus simples toilettes.

Madame Jouanny, seule, se montra partout, toujours désirée, toujours entourée, chaque soir plus belle. Il semblait que le bonheur muet, dont elle goûtait la dangereuse ivresse, venait, de son âme, communiquer à ses traits expressifs un idéal reflet.

Elle semblait s'éveiller d'une longue léthargie et aspirer enfin le souffle vivifiant d'une existence nouvelle.

Chaque soir la trouvait prête pour la fête, active, prévoyante, ingénieuse à s'embellir encore. Plus n'était besoin de songer pour elle aux choses vulgaires, elle les envisageait nettement pour les écarter de sa route; l'intervention de son mari n'était plus nécessaire pour lui épargner une fatigue : la fatigue ne semblait pas l'atteindre.

Elle avait des ailes. Le major se demandait avec stupeur où l'enlèverait ce vol sans trêve.

Essayer de l'entraver?... il l'avait tenté : un flot de larmes avait fait tomber ses raisonnements les plus sages. Montrer une autorité absolue?... L'éclair de surprise et de colère, qui s'était allumé dans les yeux profonds de Jane, l'avait fait trembler dans son amour.

Il pensait tristement qu'il fallait, avec certaines natures, user de ménagements infinis, et que cette fièvre de plaisirs tomberait d'elle-même.

Mais, au bal, il jouait moins au whist et suivait d'un œil grave sa belle danseuse jetée et comme perdue dans ce tourbillon.

Ce qu'il voyait, pourtant, était bien fait pour le rassurer. Jane dansait beaucoup avec les camarades de son mari, avec les jeunes gens de la ville, avec les aristocratiques châtelains des environs.

A Just Evenin, elle donnait une valse toujours, rien qu'une valse.

Comment aurait-il pu deviner que, pour cette valse de dix minutes, Jane bravait résolûment cinq heures de chaleur, vingt danses indifférentes,

cent conversations oiseuses, une fatigue écrasante et des dépenses excessives?

Non, certes, et malgré son expérience, le major ne soupçonnait point cela.

Sans qu'un mot eût été échangé entre eux à ce sujet, Just Evenin s'était soumis à cette bizarre résolution. La troisième valse lui appartenait de droit : il n'avait même plus à la réclamer.

Cette troisième valse partageait toute soirée en une attente délicieuse, en un souvenir ému. Hors de ces quelques minutes, il n'y avait plus rien.

Le jeune homme trouvait sa part bien restreinte et se promettait de protester avec chaleur. L'occasion venue, et quand il sentait trembler dans ses bras cette frêle créature, il ne songeait plus qu'à ne pas gâter son bonheur en voulant l'élargir.

Il ne lui parlait pas de son amour, de peur d'effaroucher cette imagination tendre qui, d'elle-même, venait à lui. Il espérait du temps et d'un incident fortuit ce que le respect lui interdisait encore.

Et, trompée par cette réserve, s'étourdissant pour ne point entendre la plainte de sa con-

science, Jane marchait les yeux clos dans ce chemin de roses qui mène aux larmes, quand il ne mène pas à la faute.

Dans son intérieur, la paix régnait encore, la joie n'était plus qu'un souvenir. Elle avait permis, l'imprudente, qu'un rêve étranger y projetât son ombre, et, sous cette ombre malfaisante, les douces fleurs du foyer dépérissaient une à une.

Où donc étaient allées sa tendresse, un peu enfantine mais réelle, pour son mari? sa confiance dans ce cœur d'or?... sa câline soumission par instant, sa gracieuse autocratie dans d'autres?

Elle ne prenait plus la peine de se faire caressante ou capricieuse, de se montrer bonne et de se laisser aimer. Elle avait oublié ses chastes coquetteries, ses mignonnes colères, ses indolences d'enfant gâtée, de femme heureuse.

Son cœur et sa pensée s'envolaient à tire-d'aile loin de cet intérieur, où elle venait d'introduire la gêne.

Ceux qui connaissent un peu l'existence militaire, ses déplacements incessants, ses dépenses imprévues, ses achats devenus inutiles, ses locations coûteuses et multipliées comprendront

mieux qu'aucune définition ne pourrait le faire la situation du major Jouanny.

Sans fortune, ayant épousé une jeune fille qui ne lui apportait même pas la dot réglementaire, placé par la fatalité dans un régiment qui avait déjà subi de nombreux changements de résidence et devait en subir encore, ce n'était que par un ordre extrême que le major faisait face, avec sa solde d'officier supérieur, agrémentée de maigres « frais de bureau », aux exigences de son grade.

Longtemps Jane avait paresseusement laissé dans ses mains la responsabilité des échéances et les obscurs détails d'un ménage à soutenir.

Son indolence et sa délicate santé n'étaient-elles pas des motifs suffisants à cette dérogation aux usages? Jane s'en autorisait pour ne point jeter les yeux sur le livre de comptes, si « ennuyeux », disait-elle. C'est à peine si elle prêtait une oreille distraite aux conclusions du major : beaucoup de sagesse et d'économie obligatoires.

Nous savons comment ce beau plan, difficilement équilibré avec les hasards multiples des garnisons, se trouva subitement renversé.

La robe blanche du premier bal était bien loin. Les deux toilettes parisiennes l'avaient suivie. Jane était en correspondance avec un couturier qui, pour ne pas briller au premier rang, n'en était pas moins un astre de notable grandeur.

Les envois de Paris se succédaient à intervalles irréguliers, versant dans le petit appartement du major une avalanche de faille, de tulle et de rubans. Il y avait déjà toute une armoire encombrée de toilettes fanées et de guirlandes flétries ; mais le fleuriste savait si bien assortir la couronne, la traîne et le bouquet à la plus récente création de la mode !

Le gouffre se creusait pourtant, et, si Jane ne voulait point s'en rendre compte, André Jouanny ne pouvait plus fermer les yeux.

Déjà, pour satisfaire à des notes impérieuses, il avait relégué à des échéances éloignées les comptes des fournisseurs quotidiens. Il avait dû alléguer je ne sais quelle obligation inattendue pour réclamer du capitaine-trésorier une avance importante sur sa solde du mois.

Jane achetait toujours.

— Chère enfant, lui dit-il un soir, j'ai fait l'im-

possible pour satisfaire vos désirs; aujourd'hui, je ne le puis plus.

— Plaît-il? fit-elle en le considérant avec une surprise profonde.

— Toutes mes ressources sont à bout; je vous le demande en grâce, Jane, arrêtez-vous, arrêtez-vous dès maintenant.

— Mais, André, ce que vous dites est inimaginable!... Qu'appelez-vous m'arrêter?... Ne plus aller chez madame de Sobrière, chez le président, chez le recteur de l'Académie?

— Chère, c'est de songer une fois sérieusement à notre position pécuniaire.

— Voyons, dites-la-moi; je vois bien que cela vous brûle les lèvres.

— J'ai des dettes.

— Eh bien!... vous les payerez, mon ami... Faut-il vous rappeler que ma mère a quelque fortune?

— Oh!... Jane, ne parlez pas de cette ressource-là. C'est votre propriété, sourit amèrement le major, qui connaissait bien, hélas! la fortune des Nangeot.

— Et votre solde?

— Six cents francs par mois : nous en dépensons deux mille.

— Quoi! vraiment?... Croyez que j'en suis désolée, mais qu'y faire? auriez-vous souffert que votre femme, une femme d'officier supérieur, ne fît point honneur au régiment?

— Vous avez bien raison, ma chérie : j'étais fier de vous, j'ai oublié toute prudence. Soyez bonne maintenant, suivez mes conseils, et tout peut se réparer encore.

Jane tourna vers son mari son visage enflammé de dépit et de confusion.

— Vos conseils sont de ne plus sortir, n'est-ce pas?

— Ce serait indispensable.

— C'est tout simplement impossible!

Le major pâlit.

— Je vous jure, Jane, que je ne puis plus solder vos toilettes.

Elle eut un rire sec.

— N'est-ce que cela? Je remettrai mes robes fanées. Mais, après avoir été reçue avec distinction tout l'hiver par la société de cette ville, je

ne manquerai pas à toutes les convenances en n'y paraissant plus.

Elle fit un mouvement pour sortir sur ce raisonnement d'une logique peu contestable.

Madame de Guimont entra de son pas lent et silencieux.

— Qu'est-ce? dit-elle en voyant des larmes dans les yeux de Jane; qu'avez-vous, chère madame?

— Rien, ou peu de chose, répondit madame Jouanny en dissimulant son chagrin sous une gaieté nerveuse. Me voici vouée à « sainte Mousseline », par ordre de mon seigneur et maître.

— Vous serez toujours charmante, dit doucement Élise, mécontente d'être tombée en pleine scène de ménage.

— Et sa résignation me rendra bien heureux, acheva le major.

— Soyez donc heureux! dit brusquement Jane, je suis résignée et... même satisfaite.

Elle s'enfuit sur ce mot, qui stupéfia son mari.

— Ah! murmura-t-il, oubliant qu'il n'était pas seul, je comprends... Elle est satisfaite, parce que je viens de lui donner prise contre moi.

Élise était trop femme pour n'avoir pas com-

pris plus vite, et mieux encore, que la conscience de Jane s'autoriserait désormais d'un tort de son mari :

Le tort de mettre une digue à ses ruineuses exigences.

Il avait le cœur bien gonflé, le pauvre André Jouanny, si gonflé, qu'un impérieux besoin de confiance, de sympathie, le saisit tout à coup.

— Vous êtes intelligente et bonne! dit-il en tournant vers madame de Guimont ses yeux tristes, vous me comprendrez peut-être.

— Il y a longtemps que je vous ai deviné ! répondit la jeune veuve avec un accent profond.

Le major était plein de Jane, heureux de pouvoir en parler à une amie.

— Elle est encore bien jeune, dit-il avec vivacité ; et puis, je l'ai trop gâtée, trop aimée...

— On n'aime jamais trop, interrompit Élise.

— Comme vous avez raison !...

— Et puis, continua-t-elle doucement, votre tendresse même lui ouvrira les yeux.

— Le croyez-vous ? Vraiment, le croyez-vous ?...

Élise abaissa son regard et répondit après une courte hésitation :

— N'en désespérez jamais.

— Elle m'en veut d'entraver ses plaisirs.

— Faites-vous pardonner en la contraignant à réfléchir un peu.

— La contraindre !... vous ne connaissez pas cette nature... vous ne connaissez pas ma propre faiblesse.

— Dans la solitude, on observe involontairement. Je vous connais tous deux, et, sans l'avoir voulu, plus que vous ne le supposez.

— Alors, conseillez-moi.

— Le désirez-vous réellement ?

— Je vous l'affirme.

— Je n'ai aucun titre à cette confiance.

— Votre discrète amitié les a tous, au contraire.

Élise eut un frisson léger qui plissa son front calme.

— Emmenez votre femme, articula-t-elle lentement.

André Jouanny fit un haut-le-corps de surprise. Le conseil était trop radical pour ne pas viser un mal plus sérieux qu'une question de toilettes, et même de finances.

L'émotion qui altéra soudainement son visage éclaira la jeune veuve sur le soupçon qui venait de le mordre en plein cœur. Elle voulut en adoucir l'impression et reprit avec vivacité :

— Vous voyez... votre conseillère va trop loin : elle dépasse le but.

— Vous n'avez point parlé sans motif, madame.

— Le motif est simple. Mieux vaut rompre net une obligation mondaine, qui finit par devenir un devoir, que d'y traîner, quelques semaines encore, un amour-propre froissé et peut-être une rancune involontaire.

Malgré la sagesse de ce raisonnement, le major demeura persuadé que madame de Guimont avait obéi, en lui donnant un conseil aussi grave, à une pensée intime dont il n'obtiendrait point facilement l'aveu.

Il l'essaya ; mais elle resta impénétrable, montrant, au contraire, le désir de pallier ce que cette parole avait eu d'inquiétant pour un mari.

Elle ne réussit, du reste, ni à détruire cette inquiétude, ni à légitimer par des motifs indifférents le mot qui lui était échappé.

L'émotion qu'elle avait soulevée l'attristait. Son dévouement sincère au ménage Jouanny l'avertissait, d'ailleurs, de laisser, dût-il en souffrir, le mari trop faible ou trop tendre en face d'un danger mystérieux dont il était prévenu.

Elle ne croyait pas avoir frappé si juste, et surtout elle ne soupçonnait pas qu'elle s'était frappée elle-même. Conseiller un départ, n'était-ce pas briser une relation pleine de douceur?

Élise se leva pour se retirer.

— Eh bien! dit tout à coup le major en lui tendant la main, je partirai.

Elle devint toute pâle. Son cœur se serra. En constatant cette oppression inopportune, elle se jugea bien illogique d'éprouver autre chose qu'une satisfaction toute naturelle, puisque la sûreté de son jugement en était implicitement reconnue.

Il restait debout devant elle, la main toujours tendue, sans qu'elle parût le voir. Son visage grave avait perdu son habituelle sérénité, mais sa vaillance ne l'abandonnait pas.

— Ce sera un sacrifice pour tous, un bien pour tous!... dit-elle, en mettant ses doigts moites dans la main froide du major.

Il la reconduisit, sans échanger avec elle d'autres paroles.

Sur le seuil, et la porte déjà refermée entre elle et lui, madame de Guimont jeta en arrière un regard triste.

— Il faut donc avoir souffert comme j'ai souffert pour comprendre ce cœur-là? murmura-t-elle.

Jane, qui n'avait eu de la vie que sa floraison joyeuse, ne le comprenait pas, en effet.

Cette générosité imprudente lui paraissait un devoir tout simple; cette suprême bonté, un hommage à sa gracieuse personne; cette indulgence infinie, un culte agréable à recevoir, sans doute, mais amplement mérité.

Apprécier les sacrifices que s'imposait son mari pour lui plaire eût été difficile à son indolente imagination, tournée tout entière vers un autre but et surexcitée autant qu'il était possible.

Le sérieux entretien que madame Jouanny venait d'avoir avec le major lui laissa la désastreuse impression d'une tyrannie déguisée.

Les chiffres lui parurent exagérés, les reproches amers, les inquiétudes injustifiables. L'hiver

touchait à son terme, on ferait des économies pendant la belle saison. Il n'y avait pas dans tout cela matière à un tel orage.

Et d'ailleurs, y eût-il vraiment folie à continuer sa façon de vivre, Jane, lancée dans une voie funeste, n'entendait point y renoncer.

Le soir même, elle se para de son mieux d'une robe plusieurs fois portée, détacha de la jardinière de son petit salon une rose demi-ouverte, et parut, dans l'éclat voilé d'une beauté mélancolique, à un concert chez madame de Sobrière.

Tout le monde y remarqua le négligé voulu de sa toilette et l'abattement de son visage. Tout le monde commenta le front soucieux d'André Jouanny, dont les plis prématurés dissimulaient mal un intime chagrin.

Tout le monde ne manqua pas de voir l'air surpris et inquiet du jeune professeur de rhétorique, ce dont il fut tiré les conséquences les plus hasardeuses et les plus fantaisistes.

Just Évenin chercha vainement, du reste, à se rapprocher de celle qu'il appelait son « beau rêve » dans le secret de son âme et son « rêve adoré » dans ses effusions lyriques.

Jane n'avait pas de « troisième valse » à lui accorder dans cette soirée toute consacrée à la musique; une conversation banale lui eût été odieuse ; un peu d'épanchement lui était interdit par sa délicatesse.

Et puis, mêler des questions d'argent, des vulgarités mesquines à ces courts instants de silencieuse paix !... Jane ne donna qu'un regard à son poëte.

Elle remarqua avec quelque étonnement, au retour, que le major, au lieu de rentrer dans son appartement, s'enfermait dans son bureau, dont il venait d'allumer les bougies.

Une demi-heure après, enveloppée d'un peignoir, elle vint curieusement s'enquérir de ce travail bizarre qui, pour la première fois, retenait son mari dans ses fonctions administratives à trois heures du matin.

André Jouanny, assis devant une lettre commencée, feuilletait minutieusement l'*Annuaire,* mettant une croix ici, une note là, et si plongé dans cette occupation qu'il n'entendit même pas le frôlement léger des petits pieds de Jane sur le parquet.

Penché, tête nue et l'œil fixe, sur les feuilles toutes noires de noms, le major paraissait un bureaucrate affairé plutôt qu'un mari aimable.

Son uniforme dégrafé, sa cravate dénouée à demi, achevaient d'en faire toute autre chose qu'un idéal romanesque.

Jane pensa que ce réalisme était blessant et que cette vivante réalité n'était point flatteuse pour sa vanité féminine.

Elle haussa imperceptiblement les épaules et recula doucement. Peut-être fût-elle restée, si elle avait pu soupçonner ce que son mari cherchait dans l'*Annuaire* avant d'achever sa lettre commencée.

Les jours gras approchaient. La dernière semaine avait été plus calme : on se réservait pour l'époque traditionnelle où le plaisir redouble d'intensité, avant d'éteindre son joyeux murmure sous les austérités du Carême.

Le président de la cour de Douai avait annoncé depuis longtemps se réserver le dernier jour, et comme ses réceptions, belles et sérieuses, avaient un caractère tout spécial de solennité, on tenait à grand honneur d'en faire partie.

Le mardi gras de 1863 devait offrir dans ses salons une splendeur peu habituelle et un attrait que madame de Sobrière elle-même ne pouvait ajouter à ses fêtes.

M. le président Granondesse recevait ce soir-là le ministre de l'intérieur, son parent très-proche, et comptait lui présenter la société douaisienne.

Un grand dîner devait précéder une soirée sérieuse, dans laquelle on devait entendre une étoile belge, venue tout exprès du Grand-Théâtre de Bruxelles.

De par sa beauté et sa naissance, Jane avait droit à une invitation. Le major était, en outre, personnellement apprécié par le président. La table n'était que de trente couverts. On peut juger les jalousies enflammées qui se dressèrent autour des favorisés.

— Acceptez-vous? demanda le major à sa jeune femme.

— Si j'accepte?... répondit-elle avec un sourire triomphant.

Il n'interrogea plus. Dans son ménage refroidi, il n'y avait plus place pour la causerie ni l'aban-

don. Une grosse question se cachait pourtant derrière ce silence. Jane le sentait et ne voulait répondre ni à l'interrogation muette, ni à l'interrogation franche, si elle se fût formulée.

Si André Jouanny ne demanda rien, c'est que, dans sa loyauté, il se faisait un raisonnement naïf. Pour cette fête, la dernière, la plus belle de la saison, puisque la jeune femme ne demandait point la toilette nouvelle qu'elle savait ne pouvoir obtenir, c'est qu'elle était décidée à n'y point paraître.

— Ce sera bien dur pour la pauvre petite, pensait-il, mais je l'en aimerai tant!...

Comme si elle se fût rendu compte de l'inutilité de ses recherches dans un lot de toilettes défraîchies, Jane n'y jeta pas un seul regard et ne témoigna aucune préoccupation sur un sujet que sa frivolité rendait brûlant.

Le jour du dîner, elle reçut de sa mère une lettre fort brève dont le contenu fit monter le sang à ses joues.

— Vous paraissez peinée, Jane; que vous mande donc votre mère?

Jane hésita d'abord, puis, réfléchissant qu'il

fallait une solution à une position trop tendue, elle lui tendit la lettre et disparut.

La lettre de madame de Nangeot ne contenait que ces quatre lignes énigmatiques :

« Y pensez-vous?... n'y comptez pas. D'ailleurs vous avez, mon cher ange adoré, un banquier naturel qu'il faut mettre en demeure de s'exécuter. »

C'était tout.

André Jouanny tourna et retourna, dans ses mains d'abord, dans son esprit ensuite, cette étrange missive, qui répondait à une demande d'argent peut-être.

Il en rougit de confusion. De l'argent!... et à madame de Nangeot!... O Jane, qu'avez-vous essayé là?

Son premier mouvement fut de courir à elle et de lui reprocher son manque de confiance, plus encore que sa déraison.

L'entrée de son ordonnance l'en empêcha. On apportait le courrier du major. Les affaires du régiment avant les siennes. Il dépouilla la correspondance administrative, la classa, l'annota

avec autant de soin que si une vive souffrance intérieure ne faisait pas trembler sa main.

La dernière lettre qu'il ouvrit lui causa un éblouissement :

« Mon cher camarade, lui écrivait-on, votre
» proposition de permutation me botte fort. En
» la recevant, j'ai pris l'express pour Paris, j'ai
» vu le chef du personnel, j'ai enlevé l'affaire.
» Ci-joint la copie du consentement ministériel
» qui va vous arriver par la filière. Seulement,
» mon très-bon, je suis terriblement pressé d'é-
» changer le 198e contre le 206e, et j'ai manœuvré
» en conséquence. Il vous faut être à Toulouse, et
» moi à Douai, à la fin de la semaine. La besogne
» que je vous laisse là-bas ne souffre pas de re-
» tard : vous verrez ça. Du reste, l'ordre est précis.
» C'est égal, mon vieux Jouanny, pour des rai-
» sons... de sentiment,... qui me sont personnelles,
» je trouve que vous avez eu une fière idée de
» permuter avec votre dévoué

» Durajoux,

» major au 198e de ligne. »

Une permutation !... c'est-à-dire l'éloignement

immédiat, les habitudes brisées, le roman éteint. La Providence venait donc en aide au pauvre officier. Il allait pouvoir arracher sa femme à un milieu dissolvant, sans luttes, sans obsessions, sans la froisser dans sa dignité, sans donner au monde le droit de dire que ses soupçons, s'il en avait, étaient pleinement justifiés.

Il permutait!... C'était l'indépendance qu'il allait recouvrer, puisque la force lui avait manqué pour secouer, au prix d'un brisement brutal, la chaîne que lui imposait Jane.

Plus de fêtes enivrantes, d'hommages passionnés, de folie sans remèdes. Il allait l'emporter encore, sa femme si imprévoyante et si jolie, si frêle et si chère!

L'*emporter* devenait-il donc le dernier mot de sa sécurité? Il eut un frisson. Non, le bonheur était possible encore. Mais vite, vite, il fallait suivre le conseil d'une loyale amie.

Brave major Durajoux!... Et quelle chance d'avoir retrouvé son nom, son rang d'ancienneté, tout à point dans l'*Annuaire!*

Partir, oui certes, et dès demain il allait y songer... Une sueur froide lui mouilla le front.

Pour partir il fallait cette chose brutale, implacable et rayonnante : de l'argent.

André Jouanny venait de se souvenir que le gouffre mondain lui avait tout pris, tout, jusqu'à sa solde du mois dévorée d'avance.

Et dire que la délivrance était à sa portée !... Oh ! il ne reculerait pas, la perspective étant si belle, devant une dernière ressource, humiliante et triste, qui pouvait tout arranger : l'emprunt à un ami.

Décidément, et pour la première fois depuis longtemps, le ciel semblait s'intéresser à ses affaires : on annonça le capitaine Odret.

Le capitaine Odret, c'était mieux qu'un camarade, c'était presque un ami, quoique cet officier, froid et réservé, se montrât rarement dans le ménage Jouanny.

Sous l'impression des sentiments qui l'enfiévraient, le major renversa brusquement les petites conventions habituelles des salons.

— Mon cher Odret, dit-il vivement au visiteur, vous arrivez pour apprendre, le premier, que je quitte le régiment et que votre bonne amitié —

section des finances — m'est indispensable pour hâter cette conclusion.

— Vous nous quittez?... Ah! tant pis, mon cher Jouanny! mais je n'en suis pas moins tout à votre service.

Le major s'embarrassa subitement.

— Oui... voilà... je permute, mais il faut que j'aille tout de suite... tout de suite, à ma nouvelle garnison. Et, vous sentez... cette nouvelle me saisit inopinément... Je n'ai pas songé... je n'ai pas pris mes précautions pour ce long voyage.

Le capitaine Odret avait beaucoup d'esprit et beaucoup de cœur. Il avait pu soupçonner déjà les embarras d'argent de son camarade; il eut pitié de sa souffrance visible.

— Ma foi! dit-il en riant, je ne suis pas bien riche, mais je ne pars pas. Partageons. Cinq cents francs vous permettront-ils d'attendre le bon vouloir de votre notaire?

La délicatesse de cette proposition toucha le major au point sensible. Il mit la moitié de son cœur gonflé dans une longue poignée de main.

Le capitaine Odret ne prolongea guère sa visite. Jane s'était fait excuser : elle était souffrante.

— La santé de madame Jouanny ne vous donne cependant aucune inquiétude? demanda le visiteur.

— Elle est bien délicate, et je m'alarme de la voir tousser depuis le commencement de l'hiver.

— Le climat de Toulouse lui conviendra mieux.

— Certainement. C'est même pour cela que j'ai demandé à quitter le Nord, bégaya André Jouanny.

Le capitaine Odret n'en crut pas un mot, et s'éloigna plein d'une commisération respectueuse pour ce galant homme, qu'une tendresse trop exclusive amenait lentement à des compromis lamentables.

Un quart d'heure après, le major, à la fois rouge de honte et frissonnant de joie, recevait sous pli cacheté les cinq cents francs promis.

Ce petit billet bleu, c'était la liberté.

La cuisinière vint demander si monsieur voulait lui donner sa soirée, puisque madame dînait en ville avant la grande soirée.

« Dînait en ville !... la grande soirée !... » Ces mots n'eurent pas d'abord de signification bien

nette pour lui; machinalement il répondit affirmativement, et la mémoire lui revint.

On était au mardi gras. Le ministre de l'intérieur était descendu, le matin même, chez son beau-frère, le président Granondesse.

Au fait, que lui importait?... N'était-il pas impossible que Jane parût à cette fête?... et son silence ne prouvait-il pas qu'elle y avait, la première, renoncé ?

Une voix câline le fit tout à coup tressaillir, venant de la porte entre-bâillée :

— Songez-vous à vous habiller, cher ami?... Moi, je suis prête, disait la voix.

Le major se retourna juste à temps pour voir sortir de sa chambre la jeune femme transfigurée.

Jane s'avança, lente et souple, adorablement modelée dans une splendide robe de velours noir fourrée de renard bleu — une merveille de richesse — dont les plis majestueux drapaient avec une incomparable élégance son corps frêle.

Ses épaules nues se dégageaient hardiment du mignon corsage, et ses bras, dans leur aristocratique finesse, émergeaient d'une bande de renard bleu formant à la fois l'épaulette et la manche.

Sa radieuse beauté, qu'accentuait un parti pris d'assurance, n'avait jamais jeté un si pur éclat.

André Jouanny en ressentit une admiration foudroyante, comme s'il n'avait fait qu'entrevoir jusque-là la gracieuse apparition qui daignait enfin se laisser détailler avec complaisance.

Elle tourna coquettement vers la glace sa tête brune, aux tresses opulentes, dont une seule fleur de camélia rouge éclairait les sombres reflets.

C'était une fleur enlevée à cette guirlande, la première, dont le souvenir se liait à une des plus intimes émotions de sa vie.

— O Jane!... est-ce bien vous? murmura le major que la surprise écrasait.

— Et qui serait-ce? répondit-elle avec une grâce dont elle l'avait sevré depuis longtemps. C'est votre Jane d'autrefois... voyez, comme vous aimiez à la voir, parée, jolie et heureuse! Ce n'est plus la triste Jane d'hier encore que vous condamniez à la laideur... obligatoire.

Elle souriait. Rien n'était charmant comme ses petites dents perlées, illuminant le pourpre vif des lèvres. Un brin d'inquiétude tremblait pourtant au coin de la bouche rieuse.

André Jouanny venait de comprendre cette inquiétude en se rappelant la courte lettre de madame de Nangeot.

Les plis superbes de la robe de velours miroitaient devant ses yeux troublés... La malheureuse enfant!... qu'avait-elle fait malgré sa défense? Comment comptait-elle solder un costume princier?

L'heure n'était plus des faiblesses coupables. Cette nouvelle hardiesse faisait déborder le vase, si plein déjà. L'admiration s'éteignit dans le regard du major. La raison y alluma sa clarté froide.

— Ceci est votre dernière folie, Jane, prononça-t-il d'un ton ferme. Je vous prie de quitter au plus vite un vêtement sous lequel je ne reconnais plus la simple et honnête femme du major Jouanny.

Elle s'attendait à quelque chose, peut-être, mais pas à cela.

— Et le dîner? fit-elle en essayant de sourire quand même.

— Nous n'y assisterons pas.

— La dernière fête de la saison?

— Qui est aussi la dernière fête de... toujours.

— Vous dites ?

— Que nous quittons Douai.

— Quelle plaisanterie ! exclama-t-elle avec un rire faux.

— Voici la nouvelle de ma permutation.

Jane prit la lettre du major Durajoux, la parcourut d'un œil avide, la jeta sur un meuble et dit avec une rage sourde :

— Vous me trompiez.

Il dédaigna de se défendre, tant il lui parut impossible de se faire absoudre.

Elle hésita deux secondes à peine : sa respiration était brève, une flamme rapide brûlait sa joue.

— Écoutez-moi, dit-elle en relevant fièrement la tête, vous partez, je vous suivrai, c'est mon devoir. Ce soir, le vôtre est de me suivre dans une société où je vais dire adieu à tous ceux qui m'ont aimée.

Elle traversa le salon sans qu'il fît un geste. Sur le seuil, elle lui jeta ce seul mot :

— Venez-vous ?

Et comme il remuait négativement la tête :

— Je vous excuserai, conclut-elle en disparaissant.

Presque aussitôt, on entendit dans la rue le roulement d'une voiture. C'était Jane, la révoltée, qui se rendait seule chez le président.

Seule!... Cette audace était-elle possible?

Le major passa ses deux mains sur son front avant de sentir qu'il ne rêvait point, que sa compagne le traitait en ennemi, que sa femme secouait hautement le joug.

La torture qu'il souffrit en ce moment empruntait une douleur à chacun de ses sentiments trahis. L'honneur de son nom exigeait une résolution prompte. Entre la souffrance et la décision, il se retrouva lui-même.

Comme un automate, il se coula dans son uniforme, se constella de décorations, attacha son sabre, prit des gants et se mit d'un pas soutenu en demeure de rejoindre la fugitive qu'il devait, avant tout, protéger.

En traversant la rue, il aperçut madame de Guimont qui, le voyant seul, fit arrêter sa voiture pour lui demander avec inquiétude :

— Et madame Jouanny?

— Elle m'a précédé, répondit-il simplement.

— Voulez-vous une place?

— Je vous remercie. Je préfère marcher un peu.

Élise sourit et fit signe à son cocher. Elle ne se formalisait point de ce refus trop bref, parce qu'elle soupçonnait quelque secousse nouvelle dans ce ménage mal équilibré.

Dans l'escalier plein de fleurs du président, elle précipita sa marche, jeta sa mante au domestique et se fit annoncer avec une certaine hâte.

Ce qu'elle souhaitait se réalisa.

Jane, un peu longue à se débarrasser de son burnous, un peu embarrassée de se présenter seule, venait à peine d'entrer au salon. On l'entourait. « Et monsieur Jouanny? Et le major?... » demandaient avec ensemble le président, la maîtresse de la maison et les invités.

Avant que Jane pût répondre, madame de Guimont, tout en saluant autour d'elle, avait déclaré que le major la suivait, que sa voiture venait de le croiser à quelques pas.

Madame Jouanny, involontairement soulagée par cette annonce, — car son coup de tête ne lais-

sait pas que d'offrir des détails gênants, — lui jeta un regard étonné, satisfait même, et presque reconnaissant.

— Elle n'est pourtant pas mauvaise, cette enfant! pensa la jeune veuve en lui tendant la main.

L'entrée du major se fit avec celle de deux magistrats ; elle aurait passé inaperçue, ou à peu près, sans la remarque précédemment faite tout haut sur son absence.

Le président l'en plaisanta, avec ce mélange d'affabilité et de solennité qui est l'apanage de la magistrature.

— La nouvelle inattendue de mon prochain départ m'a contraint à un retard, dont je n'ai point voulu imposer les conséquences à madame Jouanny, répondit le major avec à-propos.

— Votre départ !

Ce fut un *tolle* dans tout le salon. « Ils arrivaient à peine !... Partir déjà !... Ah ! ces militaires !... » Le ministre de l'intérieur daigna déclarer que, s'il avait quelque influence sur son collègue de la guerre, il l'emploierait à enrayer le déplacement perpétuel des régiments.

André Jouanny expliqua que Douai ne perdait pas le 206e, et que sa personnalité seule était en jeu.

On ne se répandit pas moins en doléances polies, et vraies pour la plupart. Les belles danseuses, les aimables femmes laissent un vide après elles. Qui donc comblerait le vide qu'allait laisser Jane Jouanny ?

Elle répondait à ces démonstrations flatteuses avec une émotion contenue. La seule personne que ce départ devait toucher véritablement, sensiblement, n'était pas là et n'y viendrait que plus tard.

En l'attendant, une pensée haineuse gonflait son cœur, une tristesse amère l'envahissait. Son mari avait-il donc lu en elle, pour l'arracher si brutalement à un sentiment idéal dont elle ne voyait point le danger ? Et croyait-il qu'elle oublierait parce qu'il lui fallait obéir ?

Madame de Guimont, en entendant le major annoncer sa permutation, avait fixé sur lui ses yeux interrogateurs, tandis que l'étrange oppression qu'elle avait éprouvée déjà lui angoissait l'âme.

Élise s'en rapprocha sans affectation et lui dit à brûle-pourpoint :

— C'est votre volonté qui a fait cela ?

— Ma volonté... et votre conseil, répondit-il.

Elle voulut lui adresser un mot, une félicitation, quelque chose... elle n'y put parvenir. Elle sentait bien que sa voix trahirait une émotion inexplicable, même pour son propre cœur.

— Est-ce que j'ai le droit de me plaindre? pensa-t-elle. Et qu'avais-je besoin de m'inquiéter si fort d'un cœur qui souffre par le fait d'une autre femme ?

Le dîner fut splendide. Quoique Son Excellence fût flanquée de la présidente et de la femme d'un député — beautés mûres, — elle étendit le rayon de sa conversation ministérielle jusqu'à cette jolie personne que Douai semblait tant regretter.

Jane y répondit distraitement. Mélancolique et blanche, dans cette robe de velours noir fourrée de renard bleu, dont le choix était un chef-d'œuvre dans une telle maison, elle se sentit pour la dernière fois la reine de ce salon sévère, comme elle l'avait été de salons plus brillants.

La dernière fois !... Le mouchoir de dentelle

qu'elle portait fréquemment à ses lèvres, pour y étouffer une toux persistante, recueillit plus d'une larme discrète qu'elle sentait monter de son cœur.

A dix heures, les invités affluèrent.

Just Évenin, devenu le favori de ce monde capricieux, n'eut garde de manquer à une réunion qui devait clore l'ère de son fugitif bonheur.

Il arrivait avec des dispositions conquérantes. Il voulait faire sentir à Jane que rester tout un été sans entendre sa voix serait un supplice qu'il ne pourrait endurer.

Les salons fermés, il voulait la revoir quand même, et c'était avec elle qu'il espérait trouver le *comment* de ce nouveau souhait.

Pendant les quelques minutes de trouble qui suivent toujours le passage de la salle à manger à la salle de concert, le professeur, par un détour habile qui le porta tour à tour devant toutes les femmes de la société, pour les saluer, parvint enfin à la seule qu'il voulût rejoindre.

Elle le voyait s'approcher et s'était décidée à bénéficier de cette occasion, qui pouvait être la

dernière, pour lui dire vivement, froidement, son prochain départ.

Elle était debout, dans l'embrasure d'une fenêtre qu'un domestique venait d'ouvrir. Il l'aborda avec le salut respectueux et le sourire tendre dont elle acceptait le discret hommage.

Elle voulait lui dire froidement!... Elle voulait... La pauvre femme ne trouva qu'un mot :

— Je pars.

Il chancela sous le coup. Rien ne l'avait préparé ; il arrivait si heureux!

— Est-ce vrai? balbutia-t-il sans en avoir conscience.

— Trop vrai.

— Bientôt?

— Peut-être demain.

— Ainsi, le régiment tout entier...

— Non, moi seule.

— On vous enlève?

— On m'emmène.

— C'est indigne !

— C'est bien triste, du moins.

— Merci de souffrir. Moi, je deviendrai fou!

— Taisez-vous... Vous me faites bien du mal...

— Eh! croyez-vous, madame, qu'il soit possible de se taire toujours?

— Il le faut. Ceci est un adieu.

— C'est impossible! Je veux vous voir... Je veux vous dire... Vous voyez bien qu'après un an de silence, il me faut crier ma douleur.

— Est-ce que je crie? murmura-t-elle en lui laissant voir son beau visage bouleversé, sans une larme.

Il eût voulu la bénir de ce mot; il n'osa pas, de peur de lui montrer qu'elle s'était trahie.

— Si vous me défendez de parler, reprit-il d'une voix contenue, mais ardente, permettez-moi de vous demander de lire cet adieu dont vous privez mes lèvres.

Comprit-elle? Derrière son éventail, sa tête pâle se pencha; il y vit un acquiescement.

Une voisine les regardait.

— Je ne vous oublierai jamais, madame! dit-il en s'inclinant.

— Jamais! répondit-elle comme un écho.

On s'étonnait de les voir encore debout. Le concert allait commencer. Just Évenin se perdit dans un groupe. Jane glissa dans un fauteuil,

mettant son front triste à l'ombre des tentures.

A l'autre bout du salon, André Jouanny la contemplait. Il avait vu la scène courte et brûlante ; il avait deviné ce qu'il n'avait point entendu, mais il ne pouvait avoir tout deviné.

Tant que le concert déroula les surprises variées de son programme, deux hommes n'entendirent rien et ne virent qu'une chose : l'embrasure de la fenêtre où Jane dissimulait sa douloureuse préoccupation.

Lorsque la cantatrice bruxelloise eut lancé coquettement les fusées mélodiques de son gosier de rossignol, deux hommes s'étonnèrent d'entendre éclater des applaudissements enthousiastes. On pouvait donc admirer quelque chose qui n'était pas le but de leurs regards fiévreux?

Quand vint l'heure de se retirer, le major offrit son bras à Jane ; elle le prit machinalement et traversa les salons en distribuant autour d'elle des sourires distraits.

A la porte du dernier salon, elle se retourna à demi comme pour relever légèrement sa traîne de velours. Ce fut pour envoyer vers la cheminée,

sur laquelle s'appuyait le jeune professeur, un mystérieux adieu dans un regard humide.

En montant en voiture, elle eut un bon mouvement.

— Je vous remercie d'être venu... quand même, dit-elle à son mari.

— Je vous ai préservée de vous-même et du jugement du monde, lui répondit-il brièvement.

Elle retomba dans un mutisme attristé dont il ne fit aucun effort pour l'aider à sortir. Ne savait-il pas que, arrivé à ce point extrême, son rôle était celui de sauveteur et non celui de consolateur?

Just Évenin sortit peu après.

Un grand découragement courbait son front, une vraie désolation brisait son âme.

— Je ne rentrerai plus dans ce monde, qu'elle abandonne, pensait-il; qu'irais-je désormais lui demander? Il n'a pas même su me la garder, elle.

Elle, c'était en effet le seul nom qu'il pût lui donner. Ce prénom de *Jane,* il l'ignorait. Il aurait pu le demander peut-être à un indifférent, mais c'eût été trahir un intérêt peu explicable.

— Je veux savoir, au moins, quel nom lui

donner en la pleurant, pensait-il encore, et je le saurai d'elle-même.

Au bas de l'escalier, un domestique affairé le dépassa en s'excusant.

— La voiture de M. Jouanny est-elle encore là ? demanda cet homme à celui de ses camarades qui faisait avancer, à tour de rôle, les voitures de louage et les équipages de maître.

— Non, sa voiture vient de partir.

— Trop tard, alors. Madame la présidente envoyait à madame Jouanny son éventail oublié sur son fauteuil.

— On le lui portera demain, conclut l'autre avec insouciance.

En entendant ce court dialogue, une idée venait de surgir dans l'esprit surexcité du jeune professeur.

— Si vous voulez me donner cet éventail, dit-il au laquais, je le remettrai ce matin même chez madame Jouanny, où je dois aller.

Le domestique ne vit là qu'une course évitée et livra l'éventail sans objection.

Just Évenin l'emporta avec une joie folle.

D'assez bonne heure, au moment où le major

allait se rendre chez son colonel pour lui rendre compte de sa permutation d'une façon moins sommaire qu'il ne l'avait fait la veille chez le président Granondesse, on introduisit dans son bureau un personnage qui demandait à parler à madame. Madame dormait encore.

C'était un homme encore jeune et d'allure prétentieuse, fort correctement vêtu à la mode la plus récente, l'air important, la main vulgaire sous un irréprochable gant de daim.

— Monsieur, dit-il en saluant à un degré d'inclinaison fort modéré, c'est bien à monsieur le major Jouanny que j'ai l'avantage de parler?

— Oui, monsieur.

— Je suis porteur d'une petite créance concernant madame Jouanny.

— Montrez, dit le major qui ne s'étonnait plus de rien.

Le personnage déploya une longue pancarte couverte de chiffres avec des explications écrites en regard.

— Voici, dit-il en posant son doigt sur une des lignes.

Le major y put lire : « *Fourniture et confec-*

tion d'une robe à traîne, velours noir, fourrée de renard bleu, 2,000 francs. »

— Très-bien! dit-il en relevant son visage impassible, sur lequel venait de s'étendre une blancheur de suaire. Cette robe a été fournie hier; il est impossible qu'on en demande le payement aujourd'hui.

— Je vais vous expliquer, monsieur, ce qui peut vous paraître illogique dans cette réclamation, au premier abord, car, après examen des faits, rien n'est plus simple au contraire.

— Dites.

— Voici. Depuis six mois, la maison « Hortmann et Cie, confections pour dames, boulevard Malesherbes, 10 », n'offrait plus de solidité. Il y a huit jours, elle eût été contrainte de déposer son bilan sans l'intervention d'une maison rivale qui lui achète son lieu et place, ou plutôt, pour être franc, qui paye ses dettes et recueille ses créances afin de lui épargner la faillite.

— A merveille! C'est donc le représentant de la maison...?

— Ochetter et fils.

— De la maison Ochetter et fils qui se montre

si empressé d'encaisser le montant d'une livraison à peine faite?

— Monsieur, je suis en effet chargé par mon patron de réunir le plus possible de factures acquittées, afin de le mettre promptement au fait de l'état réel des affaires dont il reprend la suite. Il ne peut cependant marcher en aveugle.

— Soit. Je vais vous faire un billet. Quelle échéance indiquez-vous?

Ici, la figure plate du représentant de la maison Ochetter et fils esquissa une grimace doucereuse.

— Ceci, monsieur, souffre une petite difficulté. La maison voudrait un remboursement immédiat.

— Étrange façon de conserver ses clientes!

— Oh!... la maison compte se borner désormais à l'exploitation de Paris et de l'étranger.

— Je ne suis pas en mesure aujourd'hui, mais je vous offre...

— Monsieur, permettez-moi de vous arrêter là. Lorsque je suis arrivé à Douai, j'aurais pu, à la rigueur, accepter une remise. Ce matin, le garçon de mon hôtel, auquel je demandais votre adresse,

m'a appris que madame allait quitter cette ville. Cela change la situation.

Une faible rougeur colora les joues blanches du major, qui n'en resta pas moins maître de lui.

— Je permute, en effet, dit-il froidement; la maison Ochetter et fils me fera représenter mon billet à Toulouse.

— La maison Ochetter et fils, monsieur, n'entend pas rechercher ses débiteurs de ville en ville. Elle sait que les militaires sont essentiellement voyageurs, et une clientèle aussi... flottante... ne saurait la satisfaire.

Le major se leva par un mouvement si brusque que son bureau en trembla. Aussi bien, était-ce plus que son calme d'emprunt n'en pouvait supporter. La folie de Jane venait de soumettre sa dignité d'officier à la plus irritante épreuve.

— Attendez-moi, dit-il d'un ton bref en jetant à son insolent interlocuteur un regard qui le cloua au plancher.

Il sortit d'un pas pressé, sans répondre à son ordonnance qui lui présentait son sabre, et gagna la rue Jean-de-Bologne sans ralentir son allure.

Dans une des jolies petites maisons qui bordent

cette paisible rue logeait le capitaine-trésorier du 206e, un père de famille modèle qui confinait sa laborieuse existence entre son bureau et les cinq bébés dont madame Rimbaut, sa simple et méritante compagne, n'était pas médiocrement orgueilleuse.

— Mon cher Rimbaut, dit le major en entrant chez son subordonné, vous voyez un homme profondément contrarié.

— Monsieur le major, aurais-je commis quelque oubli, quelque... infraction dans le service? interrogea le pauvre homme tout troublé.

Le major l'était bien davantage.

— Il ne s'agit point du service.

— Ah! tant mieux!... Mais, pardon, est-ce une question personnelle... et pourrais-je vous être le moins du monde utile?

— Très-utile. Une affaire inattendue... une complication bien regrettable me rend indispensable, in-dis-pen-sable, la somme de deux mille francs.

— Deux mille francs! répéta le capitaine-trésorier au comble de la surprise.

— Et tout de suite, encore. C'est une de ces

fatalités contre lesquelles il n'y a pas de récriminations possibles.

— Deux mille francs ! Est-ce grave ?

— C'est grave.

M. Rimbaut aurait bien interrogé, mais la hiérarchie...

— Voyons, pouvez-vous me les confier? reprit impatiemment le malheureux.

— Monsieur le major, vous connaissez les règlements.

— Oui. Votre responsabilité ne pourra être inquiétée un instant ; je vais écrire sur l'heure au notaire de ma famille.

— Monsieur le major, vous avez une clef de ma caisse, déclara froidement le trésorier.

Le major Jouanny, suivant le règlement, possédait une clef de la caisse, le colonel l'autre, et le capitaine-trésorier la troisième. Cette précaution, inutile dans une honnête gestion administrative, ne lui donnait, du reste, aucune espèce de droit sur les fonds régimentaires.

— Je n'ai pas cette clef sur moi, dit-il sèchement, car une souffrance atroce le brûlait au cœur.

Ayant ainsi respectueusement protesté et sans éprouver, en somme, d'autre sentiment qu'une extrême surprise, le capitaine-trésorier se dirigea vers sa caisse, qu'il ouvrit.

— Nous sommes riches, dit-il en souriant, vous ne pouvez mieux tomber.

D'une liasse de billets de banque, il retira avec lenteur quatre billets de deux cents francs et douze de cent francs qu'il tendit au major, avec cette question suprême que lui dictait son devoir :

— Affaire d'honneur, n'est-ce pas, monsieur le major?

— Affaire d'honneur... d'honneur militaire! répondit énergiquement André Jouanny, dont les insolentes insinuations qu'il venait d'entendre torturaient l'orgueil chatouilleux.

Sur le coin du bureau il griffonna un : «Bon pour deux mille francs », qui devait calmer les derniers scrupules du trésorier, et il sortit avec une chaude poignée de main pour tout remercîment.

Resté seul, le capitaine Rimbaut s'approcha de la fenêtre, d'où il put suivre la marche accélérée du major dans la rue Jean-de-Bologne. Sa surprise se nuança d'un peu de pitié.

— Ce pauvre major! murmura-t-il, je ne le savais pas joueur.

En ce moment, madame Rimbaut revenait de la messe des Cendres avec trois de ses enfants. Elle entra quelques minutes chez son mari pour lui raconter la nouvelle : « Le major Jouanny permutait. Madame Jouanny, qu'elle venait de rencontrer à la sortie de l'église, avait les yeux très-rouges. »

— Ce n'est point étonnant, dit sentencieusement le capitaine-trésorier, elle n'est point heureuse, la gentille petite dame, avec un mari joueur.

— Joueur!... ô Dieu!... préservez-moi d'une calamité pareille! s'écria madame Rimbaut en faisant un signe de croix. Joueur!...

La permutation du major achevait d'expliquer au capitaine-trésorier le mystère des deux mille francs. Un départ et une dette de jeu, c'était plus qu'il n'en fallait pour légitimer une démarche fort rare dans les annales militaires.

Plein de confiance dans la droiture exceptionnelle d'André Jouanny, M. Rimbaut plaça son bon dans sa caisse et reprit paisiblement ses chiffres interrompus.

Le major était rentré chez lui en peu de minutes. Il était pâle, quoique la sueur perlât sur son front en gouttelettes pressées.

Il jeta, plutôt qu'il ne donna, la somme apportée au représentant de la maison Ochetter et fils.

— Tenez, dit-il d'une voix vibrante, vous avez paru soupçonner un officier d'être insolvable ou tout au moins mauvais payeur. Voici la preuve du contraire.

— Mais, monsieur... balbutia l'homme d'affaires.

— Seulement, souvenez-vous bien de ceci : en offensant un officier, vous les avez offensés tous.

— Cette solidarité est exagérée, monsieur, voulut-il encore protester... Et d'ailleurs, permettez-moi de vous dire que le commerce ne fonde pas sur l'armée de bien lucratives espérances.

— Il a tort, répondit sèchement le major. Le commerce a besoin de l'armée, non pour en recevoir de l'argent, car l'armée est aussi pauvre qu'honnête, mais pour lui confier la garde de ses intérêts contre le socialisme qui monte.

Cette courte conversation s'échangeait pendant l'apposition de l'acquit sur la facture. Le représentant de la maison Ochetter et fils ne jugea pas bon d'y ajouter un seul mot.

Il salua plus bas qu'il ne l'avait fait en entrant et se retira, l'échine courbée sous le visible dédain du major.

Celui-ci ouvrit son buvard, et, d'une main qui tremblait, il écrivit sur la première page blanche que rencontra sa plume : « Ma chère, bien chère mère, vendez, je vous en supplie, l'autre moitié de votre verger. Il me le faut!... Ne maudissez pas, sans l'entendre, votre fils qui cache son cœur triste dans votre cœur. »

Jane rentrait de la messe. On était au mercredi des Cendres. Par conviction religieuse et par convenance, elle n'avait eu garde d'y manquer; cependant la toux opiniâtre qui déchirait sa poitrine avait donné plus d'une distraction aux belles assistantes de l'office.

— Cette jolie madame Jouanny, pensaient les plus indulgentes, a bien tort de tant danser, de tant se fatiguer, de tant découvrir ses épaules. On devient phthisique à ce jeu-là.

Les moins bonnes opinaient que Jane l'était déjà.

Un peu oppressée, elle remontait lentement chez elle, quand sa cuisinière lui remit un petit paquet, mince et long, finement enveloppé dans du papier soyeux.

C'était l'éventail de « Madame » qu'un jeune monsieur, le monsieur qui était déjà à Grasse, lui avait dit avoir recueilli la veille chez le président Granondesse, où « Madame » l'avait oublié.

« Le monsieur qui était déjà à Grasse! »

Jane prit l'éventail sans mot dire, tout heureuse du hasard qui lui rapportait, par une voie chère, un objet favori tout imprégné de souvenirs.

Renfermée dans sa chambre, elle déchira le papier de soie et contempla l'éventail retrouvé — avant même d'en avoir remarqué la perte — comme on regarde le témoin muet des joies mortes ou des sourires du passé.

Cet éventail lui parlait de salons en fleurs, de musique tendre, de valses entraînantes où se berçait son cœur attendri.

Cet éventail avait dissimulé son trouble, caché

sa rougeur, abrité les rares et douces paroles qu'on échange au bal quand on s'aime.

Hélas ! que cacherait-il maintenant que tout était fini ?... Des larmes.

Mon Dieu ! elle ne rêvait pas... L'éventail cachait quelque chose encore, un adieu peut-être.

Des lames entr'ouvertes, un petit papier venait de tomber sur ses genoux.

Un papier... une lettre !... Frissonnante, avec des yeux ravis, elle regardait ce message d'amour sans oser l'ouvrir.

Sa conscience, quoique bien maltraitée depuis quelques semaines, lui disait timidement que les femmes honnêtes ne reçoivent point de tels mystérieux envois.

Sa curiosité passionnée lui conseillait, au contraire, de lire ardemment ce qui ne lui avait jamais été dit.

Les doigts tremblants s'étendirent vers le petit billet, qu'ils déplièrent d'un mouvement vif : la conscience vaincue se taisait.

C'étaient des vers, cet adieu, des vers, non les premiers qu'elle eût reconnus pour l'œuvre de

Just Évenin, mais les seuls qui lui eussent jamais été adressés.

Radieuse, elle lut :

Une parole émue, interprète de l'âme,
Un sourire enivrant, un serrement de main,
Dans des yeux adorés de longs regards de flamme,
Et puis ces mots : « Adieu !... je partirai demain ! »
. . . .
Navrants souvenirs que j'effeuille,
Consolerez-vous ma douleur ?
Hélas ! avant que je la cueille,
Le vent vient d'emporter la fleur.
Il l'emporte au loin sur ses ailes,
Là-bas, au pied des monts.
Trouverai-je jamais des heures aussi belles ?
Toujours je reverrai vos deux grands yeux profonds ;
J'entendrai dans mon cœur vos paroles aimées.
Quoi ! d'une main tremblante effleurant vos bras nus,
Ne puis-je plus unir nos deux âmes charmées ?...
Chastes enivrements, qu'êtes-vous devenus ?
Du moins, des jours passés le souvenir s'élève ;
Quand on est malheureux, on le sent agrandi.
Adieu, chère Espérance !... Adieu, mon dernier Rêve !...
Je ne demande rien, hors un mot que voici :
Du nom qu'on vous donna daignerez-vous m'instruire ?
Afin que, vous aimant, — vous ne l'ignorez pas, —
Je grave dans mon cœur ce nom si doux à lire,
Comme on fixe une croix aux tombes ici-bas.

Jane ferma les yeux, d'où glissèrent deux larmes.

Jamais poésie tendre ne caressa plus doucement une sensibilité féminine. Ces vers, sinon les meilleurs, mais certainement les plus vrais qui coulaient de la plume du jeune professeur, étaient un aveu plein de charme et de résignation, un éblouissement et une prière.

Eh quoi! il ne savait point, pour le redire avec ivresse, ce joli nom de *Jane* qu'il suppliait de lui faire connaître?

Elle le ferait. On ne refuse point une consolation suprême à la veille d'un départ.

Mais, pour dire son nom, il fallait écrire aussi, elle. Jane recula, subitement effrayée de tout ce qu'elle entrevoyait de tentant et de dangereux dans cette solution.

Et de nouveau, deux larmes, plus amères cette fo is, glissèrent sur ses joues empourprées.

On entendit le pas du major qui s'approchait. La jeune femme n'eut que le temps d'enfouir l'éventail et le billet dans une corbeille à ouvrage.

M. Jouanny entra, et le regard dont il salua silencieusement Jane la glaça d'une terreur vague.

Comme il était pâle!... Savait-il donc?... Mais non, c'était un hasard sans doute. Les deux

époux n'avaient échangé que de rares paroles depuis la veille. Certes, la veille, Jane avait des torts. Depuis une heure, il lui sembla qu'elle s'en était donné de bien autrement graves.

— Jane, dit le major, les explications vous irritent et les reproches ne réussissent qu'à nous désunir davantage. Je vous épargnerai donc les unes, et les autres sont inutiles. Le passé restera entre nous comme une leçon destinée à vous rendre plus raisonnable, et moi plus ferme. Ce soir vous partirez pour Paris.

Jane tressaillit.

— Sans vous ?

— Je vous confie, pour quelques jours, aux soins de madame de Nangeot. J'espère, dans moins d'une semaine, pouvoir vous reprendre chez votre mère et vous conduire à Toulouse.

— Ma mère est-elle prévenue ?

— Je viens de lui adresser un télégramme.

— C'est fort bien. Puis-je vous demander, maintenant, le motif de cette résolution ?

— J'ai besoin d'une grande tranquillité d'esprit pour ma remise de service.

— Et je vous gêne ?

— Vous m'exposez à des émotions comme celle d'hier, à des actes blâmables comme celui que j'ai commis ce matin.

— Vous!... un acte blâmable?

— Savez-vous pourquoi le capitaine-trésorier a puisé dans la caisse du régiment?... Pour m'épargner la honte d'un refus de payement immédiat. Savez-vous quel objet a été soldé par les deux mille francs empruntés à la caisse régimentaire?

Jane ne répondit pas : elle tremblait de comprendre.

Le major fit, du regard, l'inspection de la chambre, dont le matinal désordre n'était point encore réparé. La robe de velours noir étendait sur la causeuse les plis de sa traîne de renard bleu.

Il la prit du bout des doigts, et, la laissant retomber avec un geste écrasant :

— Ce caprice! dit-il.

Jane, les yeux clos, relisait en pensée ce cri de détresse :

Adieu, chère Espérance!... adieu, mon dernier Rêve!

André Jouanny fit un pas pour sortir. Un mot humble, un regard affectueux l'eussent retenu.

Son cœur froissé ne demandait qu'à se dégonfler par la confiance et le pardon.

Jane n'eut pour lui ni un mot ni un regard. Et ce ne fut pas par dureté d'âme; elle était accablée de ces révélations successives et de ce prompt départ.

— Donc, à ce soir, sept heures; vous serez prête? reprit-il.

— Je serai prête.

Il sortit sans oser la regarder, tant il avait peur de faiblir, et la toux implacable de la jeune femme, avec ses éclats douloureux, le poursuivit jusque dans son bureau.

— Elle est malade, ma pauvre Jane, se disait-il. Là, peut-être, est l'excuse que je voudrais lui trouver.

Jane, une fois seule, reprit le poétique billet de Just Évenin, le relut lentement de façon à s'en souvenir toujours, et fit un mouvement pour le déchirer. Le papier cria sous l'effort, et le courage lui manqua.

— Eh bien! je le garderai comme le fantôme envolé de ma jeunesse, pensa-t-elle.

Un peu de sang mouilla le mouchoir qu'elle appuyait sur ses lèvres.

— Je ne le garderai pas longtemps... qui sait? murmura-t-elle encore.

Sur la cheminée, elle avait posé, en rentrant, la branche de camélia rouge dont elle s'était coiffée la veille. Par un hasard singulier, cette guirlande parait ses beaux cheveux le premier soir où elle avait rencontré le jeune professeur dans la société douaisienne, et la dernière fois où elle devait s'y trouver avec lui.

Ces fleurs semblaient avoir joué un rôle dans son éphémère roman. La veille, il avait paru les reconnaître. Elles allaient encore être un lien entre elle et lui.

Elle en détacha une feuille carminée, la plus fraîche.

— Petite messagère, dit-elle en la glissant dans son corsage, tu ne me trahiras pas.

Elle déploya dans la journée une certaine activité, prit une voiture, fit des visites d'adieu, expliqua, par un violent désir de sa mère de la posséder quelques jours avant le voyage de Toulouse, la grande hâte de ce départ, fit des pré-

paratifs sommaires, et, laissant à son mari le soin des emballages, se contenta d'une malle et d'un costume noir.

Elle n'avait oublié qu'une visite, celle d'une amie dans laquelle elle voulait voir un mentor. Madame de Guimont lui fit demander la permission d'aller lui serrer la main, sans paraître remarquer cet oubli.

Les deux jeunes femmes échangèrent mieux qu'une poignée de main, un baiser, contraint chez Jane, presque maternel chez Élise.

— Soignez-vous, lui dit cette dernière ; votre hiver vous a beaucoup fatiguée.

— Je le sais bien, répondit Jane d'un air étrange. Mais quelque chose me poussait à braver la fatigue. Maintenant, ce sera le repos.

— Prenez-le complet.

— Plus peut-être que vous ne le pensez.

— Que voulez-vous dire ?

— Ceci : J'étais délicate, hier ; aujourd'hui, je suis poitrinaire.

Élise étouffa dans un baiser ce mot lugubre, afin qu'il n'arrivât pas aux oreilles d'André Jouanny.

Il l'avait entendu pourtant, et, pour la première fois, le spectre sinistre de la phthisie lui apparut penché sur le visage altéré de Jane.

Si c'était vrai?... Il lui monta du cœur un cri de suprême tendresse : « Restez... ma chère malade, ma chère enfant! »

Le cri ne s'exhala pas en ces miséricordieuses paroles, car Jane venait d'ajouter :

— Je me sens bien lasse. Je vais avoir une grande paix chez ma mère.

Il se dit qu'elle avait raison, que l'absence, l'éloignement d'un cadre familier où s'étaient passées de pénibles scènes, la rupture instantanée d'habitudes dangereuses à l'âme et fatigantes au corps, vaudraient mieux à cette nature souffreteuse.

Il y avait eu trop de chocs entre eux. Dans une semaine de séparation, l'amertume s'épuise, l'attendrissement renaît.

Peut-être que, dans une semaine, il aurait l'immense joie de la retrouver apaisée, affectueuse, et pourrait oublier les mauvais jours.

Elle partit donc, sans trahir en rien le dépit ni les regrets. Elle partit, plutôt souffrante qu'at-

tristée. Quand un peu de faiblesse ralentissait sa marche vers la gare, elle serrait sa main contre sa poitrine comme pour en accélérer la respiration. Un léger froissement, sous la soyeuse étoffe, répondait à ce geste.

Elle emportait comme une consolation, comme un soutien, l'adieu de Just Évenin.

A la même heure, le facteur remettait une lettre au concierge du lycée pour le professeur de rhétorique.

Les études terminées, le jeune homme allait rentrer chez lui, quand le proviseur le retint pour lui soumettre certains plans dont il attendait merveille.

Cette menue circonstance lui permit de recevoir le soir même la petite enveloppe à l'écriture tremblée dont la vue le fit tressaillir.

Comme il devina bien que cela venait d'elle ! Elle lui répondait !... Il allait donc savoir !

Bien seul dans sa chambre et la porte verrouillée, il brisa l'enveloppe, d'où montait un subtil parfum féminin. Aucune lettre n'en sortit ; mais quelque chose s'en échappa qui vint échouer en tournoyant à ses pieds ; qu'était-ce ?... Un rien,

moins qu'une fleur,... une feuille, sur laquelle s'arrêtèrent ses yeux stupéfaits.

Il ramassa le petit objet brillant. C'était bien une feuille de soie, toute fraîche et colorée, une feuille de camélia. Oh! les camélias rouges de madame Jouanny!... il venait de les reconnaître une fois encore, même sous cette forme brisée!

Ce n'était point ce qu'il espérait, mais c'était un souvenir.

Pieusement, il approcha la petite feuille de ses lèvres et fit un cri de joie. Il venait d'y lire, finement tracé par une plume élégante sur l'étoffe soyeuse, un mot, un nom : Jane.

Ce soir-là, dans la solitaire petite chambre du professeur, il y eut une profonde joie et une grande reconnaissance.

. . . .

Quelques jours passèrent, pleins de préoccupations, de chiffres, de travaux administratifs pour André Jouanny. Sa permutation était parvenue au colonel du 206e. Le major Durajoux s'impatientait terriblement.

Mais il était une chose que le mari de Jane attendait avec de bien autres angoisses : c'était la

réponse de sa mère. Le verger ne se vendait donc pas ? Alors, pourquoi ne pas hypothéquer ce bout de terre ? Il devait bien valoir deux mille francs.

Madame Jouanny mère avait répondu qu'on s'en occupait, que l'affaire allait se terminer, qu'il ne lui resterait plus que des fleurs en pot sur ses fenêtres, mais qu'elle faisait ce dernier sacrifice à son André, sans même demander pourquoi son André l'exigeait d'elle.

En recevant ces touchantes plaintes, le pauvre officier se frappait la poitrine, s'accusait de faiblesse, maudissait sa tendresse aveugle pour une jeune femme à laquelle il sacrifiait ainsi sa vieille mère.

Mais l'impérieuse nécessité, plus implacable que le remords, se dressait devant lui. Il espérait recevoir l'argent demandé le samedi matin, et quitter, le soir même, Douai pour Paris et Toulouse.

Le vendredi, à cinq heures du soir, il donnait le dernier coup d'œil à ses emballages, avec le vague espoir de les retrouver sains et saufs après la traversée de France qu'ils allaient faire, lorsque entra le fourrier d'ordres.

Il était à la veille de rendre son service, les

ordres n'avaient plus pour lui qu'un médiocre intérêt. Celui-ci, pourtant, était terrible dans sa brièveté.

L'intendant annonçait pour le lendemain matin une revue administrative.

Cela signifiait la visite de cette caisse du 206e, allégée de deux mille francs avant qu'une désolante fatalité eût permis de les y replacer.

Le major rendit au fourrier le livre d'ordres, en faisant un effort prodigieux pour ne rien laisser paraître de ses impressions.

Les ouvriers emballeurs lui parlèrent sans en obtenir de réponse. Le préposé aux *Transports militaires*, qui survint, fut fort étonné de le trouver si distrait, si absorbé, quand il lui adressait, en somme, quelques observations tout à fait dans l'intérêt de ses bagages.

Le major agissait comme un automate et répondait par à peu près. La présence de ces étrangers semblait lui paraître lourde. Celle d'un nouvel arrivant le bouleversa.

Son ordonnance lui annonça le capitaine-trésorier.

La figure de M. Rimbaut, placide d'ordinaire,

reflétait une vive agitation. Dédaignant, pour la première fois de sa vie, les formules ordinaires de la politesse, il entra brusquement et sans coup férir :

— Monsieur le major, je viens de recevoir avis que l'intendant passera une revue administrative demain, à la première heure.

— Ah ! Rimbaut, que dites-vous là? murmura le major, qui blêmit plus encore.

— C'est un nouvel intendant qui affectionne ces façons de faire, méfiantes peut-être, mais légales après tout.

— Et... vous... n'êtes pas... en mesure...

— Monsieur le major, vous savez mieux que moi quel est le déficit de ma caisse.

Le malheureux officier vit en une seconde passer devant ses yeux troubles le déshonneur et le suicide pour lui, la destitution pour son infortuné camarade, la honte pour le régiment tout entier.

Et il était le supérieur de celui qui n'avait point osé refuser de lui ouvrir sa caisse ! Il l'avait entraîné à enfreindre le règlement, et il n'avait

même pas la possibilité de lui rendre instantanément sa sécurité perdue.

Le pourrait-il mieux le lendemain? Était-il certain de recevoir à heure fixe cette somme si désirée, si passionnément attendue?

D'ailleurs, l'intendant annonçait devoir être matinal. C'était à devenir fou, et le capitaine-trésorier en avait déjà la mine.

Tant de coups répétés accablaient le major depuis quelques semaines que celui-ci, malgré sa gravité exceptionnelle, ou peut-être à cause des résultats effrayants qu'il pouvait amener, lui permit de recouvrer son sang-froid.

Ce n'était point l'heure de s'abandonner soi-même; il n'hésita pas une minute de plus.

— Rimbaut, dit-il, rentrez chez vous et dormez tranquille. Vous aurez demain, à l'aube, les deux mille francs qu'il vous faut.

Le capitaine-trésorier lui prit les mains, et, dans sa joie, les eût volontiers embrassées. Il oubliait que le plus coupable n'était pas lui, pour ne voir que l'espérance renaissante.

— Je savais bien, monsieur le major, balbutia-

t-il, que vous n'auriez pas laissé dans l'embarras un camarade...

— Que j'ai eu le tort extrême d'amener sur un volcan, conclut le major en s'efforçant de montrer un visage calme.

Il congédia le capitaine-trésorier et se mit en mesure de réaliser le plan qu'il venait de concevoir. Pas un instant n'était à perdre.

Il fallait partir pour Paris par le premier train, y arriver vers onze heures, voir un banquier, un homme d'affaires, un usurier au besoin, subir toutes les conditions, obtenir de l'argent coûte que coûte, reprendre le chemin de fer et se trouver rue Jean-de-Bologne avant M. l'intendant.

Il ne se dissimulait pas que cette expédition, en pleine nuit, sans recommandation, sans garanties matérielles à offrir, pressé par les circonstances et par le temps, avait de grandes chances d'insuccès.

Pourvu qu'une seule chance de réussite lui restât, il se sentait plein d'énergie pour la tenter.

Un peu avant sept heures, il donna ses ordres

à son ordonnance, prit son caban, son revolver et sortit.

Sur le palier sombre, une forme élégante se dessinait debout, immobile, dans la pose résignée de l'attente.

Si invraisemblable que cela fût, le major crut distinguer madame de Guimont.

L'ombre mit un doigt sur ses lèvres.

— Chut! dit-elle, je guettais votre passage.

— Madame... est-ce bien vous, vraiment?

— C'est moi qui veux vous dire quelques mots : venez.

— Veuillez m'excuser, je ne le puis en ce moment... Mais demain matin, j'aurai l'honneur...

— Ah! laissez-moi espérer que votre grande hâte va cesser après m'avoir entendue.

— Non... Je pars.

— Vous ne partirez pas sans me permettre de vous dire qu'il n'est nul besoin d'aller bien loin pour trouver des amis : en voici une, et une amie vraie.

— Mon Dieu!... balbutia-t-il, que voulez-vous dire?

— Qu'il est imprudent... ou peut-être provi-

dentiel… de parler affaires les fenêtres ouvertes : les miennes sont au-dessus.

Elle avait entendu. Le major crispa, à les briser, ses mains fiévreuses.

Une petite main douce s'y glissa, et la voix consolante répéta bien bas :

— Venez.

Il céda à la pression amicale, à l'appel encourageant, et suivit son guide.

Élise le fit entrer dans une petite pièce simple et gaie, qui lui servait de cabinet de travail et que la flamme d'un feu clair remplissait de lueur joyeuse.

Elle lui indiqua un fauteuil, se pelotonna sur une chauffeuse, et, rapprochant un peu son aimable visage du visage bouleversé de l'officier, comme pour mieux lui laisser y lire toute sa sympathie :

— Vite, vite, dit-elle, passons aux confidences.

Il eut un gémissement douloureux.

— Hélas ! que vous dirai-je ?… je suis un être faible qui…

— Non, ce n'est point cela : combien vous faut-il ?

— O madame! exclama-t-il en se levant.

Doucement elle le retint, et doucement aussi lui expliqua que, lorsque le temps pressait si fort, les convenances ne souffraient point d'un peu de brusquerie dans les mots et dans les actes.

Sa voix était si persuasive que, sa logique ne l'eût-elle pas été, André Jouanny sentait se dilater son cœur et se rasséréner son trouble.

En quelques paroles suffisamment claires pour laisser entrevoir ses angoisses passées, sans toutefois les dévoiler, il raconta comment il avait puisé dans les fonds confiés au capitaine Rimbaut cette somme misérable et tyrannique qu'il fallait y replacer à tout prix.

Quand il eut tout dit, Élise eut un sourire.

— Comme mon fermier est un garçon d'esprit! fit elle, en allant vers un petit meuble qu'elle ouvrit vivement. Il m'a apporté son terme avant la date, par crainte des voleurs. Moi, qui en ai grand'peur aussi, m'en voici délivrée.

Elle montrait au major, en parlant ainsi, une petite liasse de billets de banque qu'elle se mit à compter avec la plus grande aisance.

— Là! dit-elle, vous me contraignez à vérifier

mon fermage, ce que j'ai eu le tort de ne pas faire ce matin. Je serais un pitoyable comptable, allez ; cependant, je ne crois pas faire d'erreur cette fois.

Il devinait bien que ce babillage n'avait d'autre but que de lui laisser le temps de se remettre ; il l'écoutait avec attendrissement. Une larme lui vint aux paupières qu'il n'eut point la mauvaise honte de cacher.

Simplement elle lui donna les billets; simplement il les prit.

Pour remercier, il ne trouva qu'un mot :

— Quelle amie vous êtes !

Elle rougit de joie, comme si cet éloge était vraiment bien le seul qu'elle ambitionnât.

— Allez bien vite, maintenant, fit-elle en le poussant vers la porte.

Il franchit au pas gymnastique la distance qui séparait la rue de la Madeleine de la rue Jean-de-Bologne. A la porte du ménage Rimbaut, il se composa une figure calme, ou du moins l'essaya-t-il.

Les cinq enfants entouraient encore la table où

la mère leur distribuait les amandes et les raisins secs du dessert.

Elle s'interrompit pour saluer le major d'une belle révérence cérémonieuse et allonger une bourrade à l'aîné des garçons, trop lent à se lever devant le supérieur de son père.

— Ne vous dérangez point, madame, je viens pour le service, un peu tard, il est vrai, et vous en fais mes excuses.

Le capitaine-trésorier s'empressa d'ouvrir la porte de son bureau; il n'osait pas espérer que ce fût encore la somme annoncée.

Quand il aperçut les billets bleus émerger de la tunique du major, il eut regret de ses soupçons et honte de ses inquiétudes.

— Voici les deux mille francs, dit gravement M. Jouanny : ils nous donnent une leçon salutaire. J'ai eu tort de vous les demander.

— Oh! monsieur le major, je savais bien à qui je les remettais.

— Quand vous aurez mon grade, mon cher Rimbaut, ne cédez jamais à la tentation de demander un service de ce genre à un inférieur, qui se compromet en l'accordant. On souffre trop

de si coupables irrégularités, quand on a eu la faiblesse inexcusable de les commettre.

Et comme le capitaine-trésorier le regardait, surpris de l'entendre ainsi s'accuser, le major ajouta avec noblesse :

— Après le mauvais exemple que je vous ai donné, ceci est mon amende honorable.

Ils se serrèrent la main sans rien ajouter. Le major reprit et déchira le bon tiré de la caisse, y vit réintégrer la somme, et s'éloigna plus heureux qu'il ne l'avait jamais été à Douai.

Madame Rimbaut ne manqua pas de lui adresser un nouveau salut, encore mieux dessiné que le premier; mais, quand elle l'eut vu disparaître, sa physionomie revêtit une expression dédaigneuse.

— Ces joueurs, murmura-t-elle, ils ont toujours des figures bouleversées!

Le major Durajoux arriva le samedi soir; et ce ne fut que le dimanche qu'arriva la lettre si attendue de madame Jouanny mère.

On avait hypothéqué le reste du verger pour 2,500 francs, qu'elle envoyait en une traite sur un banquier de Douai. Il lui resterait du moins

l'illusion de se croire propriétaire de ce cher petit coin fleuri.

André Jouanny baisa respectueusement l'écriture irrégulière de cette pauvre vieille femme, qu'il aimait et qu'il faisait souffrir. Il lui écrivit aussi pour la remercier avec tout son cœur ému, puis il monta chez madame de Guimont.

Celle-là, une étrangère, lui avait rendu l'honneur et le repos avec une hardiesse affectueuse dont il la bénissait passionnément dans le secret de ses pensées.

Il ne l'avait point revue.

— Bon! dit-elle en le voyant entrer, une enveloppe à la main; êtes-vous donc si pressé que cela de me rapporter ces jolis chiffons?

— Ceux-ci n'ont qu'une valeur monétaire; les autres s'appelaient la *Sécurité,* et, comme un égoïste, je ne les rapporte pas...

— C'est donc vrai, cela, fit-elle avec une nuance de tristesse, cet or aide au bonheur et donne la paix?

— La donner? Jamais. Il peut la rendre, quand on l'a perdue par une faute : la paix prend sa source plus haut.

— Si haut qu'on n'y peut atteindre, murmura la jeune femme.

— Qui peut la posséder mieux que vous, cependant, madame? Vous, si grande et si généreuse!

Élise ne répondit pas, mais elle tourna vers M. Jouanny des yeux si désolés qu'il se repentit d'avoir parlé d'un bien dont il la devinait tout à coup dépourvue.

Et pourtant un je ne sais quoi le poussait à solliciter, à son tour, un peu de confiance chez celle qui avait pris toute la sienne.

— Je voudrais tant vous laisser heureuse! dit-il doucement, vous croire heureuse!

— Et pourquoi ne le croiriez-vous pas? répondit madame de Guimont avec une étrange âpreté. J'ai vingt-neuf ans — l'âge des femmes qui n'en auront jamais trente —; je compte toutefois les avoir dans six mois et le dire tout haut. J'ai trois fois plus de fortune qu'il n'en faut pour vivre seule. J'ai ma liberté; on a dû vous dire que ce doit être un bonheur pour moi. Pourquoi donc ne serais-je pas heureuse?

— On ne m'a rien dit. Je ne sais rien de vous,

sinon que vous êtes bonne et que vous méritez toutes les joies.

— Je n'en ai aucune.

— Madame... est-ce possible?

— Je perds même celle d'une amitié toute récente... et très-sincère.

Elle lui tendit spontanément la main.

— Quand partez-vous?

— Tout à l'heure.

— Vous avez bien fait de me garder pour le dernier « au revoir ».

— Je voudrais bien que ce fût : « Au revoir », en effet. Qui sait où me portera le vent ministériel?

— S'il ne vous ramène jamais, vous serez, du moins, certain que j'en aurai regret. J'avais fondé sur vous, monsieur Jouanny, une bizarre espérance.

— Sur moi, madame?

— Sur votre amitié, oui. Il me semblait que, seule désintéressée, seule aussi je devais l'accueillir. C'est si bon l'absence d'arrière-pensée!

— Eh bien! conservez-moi cette faveur rare,

même de loin. Si vous avez jamais besoin d'aide, appelez-moi.

— Si jamais vous souffrez, dites-le-moi, répondit-elle avec abandon.

Il se leva, étouffa un grand soupir, et prit congé avec un baiser respectueux sur les doigts aristocratiques de madame de Guimont.

Il essaya de lui dire quelques mots de reconnaissance; elle l'interrompit d'une voix triste :

— Ah! ne troublez pas le plaisir que j'ai d'avoir pu être bonne à quelque chose, une fois, dans ma vie perdue.

Le major fut frappé du ton, du sens de ces paroles; mais quoi? il ne pouvait ni questionner ni comprendre.

Il prit et serra de nouveau la main qui ne le fuyait pas et descendit l'escalier en grandes enjambées.

Une heure après, il roulait à grande vitesse vers Paris.

Les poignantes réalités de ces derniers jours l'avaient brisé. Elles avaient, en revanche, détourné son esprit des préoccupations intimes et

personnelles à Jane. En quittant Douai, il y rentra à plein cœur.

Madame de Nangeot, qui était venue l'attendre à la gare du Nord — attention dont il s'inquiéta légitimement — ne prit aucun détour pour lui déclarer que la santé de sa fille lui donnait les plus vives appréhensions. Ses amis pensaient comme elle, et son médecin était d'avis de partir de suite pour les Eaux-Bonnes.

— Je ne sais pas, monsieur, ajouta-t-elle aigrement, quelles fatigues vous avez pu imposer à cette pauvre enfant, quelles imprudences vous avez pu lui laisser commettre ; mais tout autre que son mari est épouvanté des ravages que la maladie a faits en elle depuis quelques mois.

André Jouanny était atterré.

— Allons vite vers elle, fut sa seule réponse.

— Mais me direz-vous, au moins, comment il se peut faire que vous n'ayez rien vu, rien enrayé, rien empêché dans cette phthisie foudroyante ? reprit furieusement la mère.

Un sourire d'une amertume infinie fut sa seule défense.

Jane gardait la chambre depuis son arrivée à Paris, c'est-à-dire depuis une semaine. Elle avait usé ses dernières forces dans les fêtes du carnaval. Tout ce qui, chez elle, empruntait à son état d'exaltation un relief factice s'était écroulé avec son roman.

Malade, elle l'avait été tout l'hiver sans le savoir, sans le vouloir surtout. Maintenant que le chagrin l'avait effleurée, elle tombait tout à coup, brisée, flétrie, mourante.

Mourante !... André le sentit en l'apercevant.

Jane était étendue sur une chaise longue, la tête renversée sur des coussins, le corps amaigri, le teint diaphane avec d'inquiétantes lueurs d'un rose vif sur les pommettes. Ses mains d'enfant tombaient inertes et pâles sur ses vêtements noirs; ses yeux agrandis et brillants eurent un reflet joyeux.

— Bonjour, André, dit-elle en lui tendant son front; vous avez bien tardé!

— Le service, ma pauvre enfant, l'inexorable service m'a retenu deux jours de plus.

— Deux jours, vraiment? N'y a-t il que deux

jours que vous deviez arriver?... Je vous attends avec tant d'impatience.

— Que vous êtes gracieuse de parler ainsi, chère! dit-il avec effusion.

— Car il faut que vous m'emmeniez bien vite.

— Pour vous guérir là-bas, n'est-ce pas?

— Ou pour y mourir.

— Jane, ma bien-aimée!... ne dites pas semblable chose.

Il prit ses mains et les couvrit de baisers, pour lui cacher les larmes qui l'étranglaient et voilaient ses yeux.

Elle les sentit entre ses doigts et les essuya d'un geste tendre.

— Mon Dieu, que vous êtes bon, mon ami! dit-elle, et que je regrette le chagrin que je dois encore vous causer! Je vous ai déjà bien fait souffrir. Ne dites pas non, je le sens bien, allez!

Madame de Nangeot l'interrompit en entrant d'un pas solennel, précédant le médecin de la famille.

Celui-ci parut satisfait de trouver là le mari de sa malade, qu'il examina longuement, plus sans doute pour la rassurer elle-même que pour se

former une conviction, car, en se retirant, il dit au major, qui l'accompagnait :

— Le mal a fait des progrès inimaginables !... je ne dois pas vous cacher, monsieur, qu'il tourne à la phthisie galopante.

— Perdriez-vous espoir, docteur? interrogea le major épouvanté.

— Je ne le perds jamais, monsieur; je lutte toujours.

— Ainsi, les Eaux-Bonnes?...

— Elle ne peut plus supporter le voyage.

— Mais, c'est impossible, docteur : elle dansait il y a quinze jours!

— Trop.

— Elle était belle, ardente, infatigable.

— Le corps est usé.

— Elle n'a pas vingt-trois ans! gémit André Jouanny en cachant sa tête dans ses mains.

Quand il les écarta de son visage, où il s'efforçait de rappeler un calme menteur, le docteur n'était plus là.

La malade alla chaque jour s'affaiblissant. Elle n'avait ni crises violentes ni douleurs sensibles. Elle s'éteignait. Le voyage des Pyrénées, qui

avait semblé lui sourire, ne parut plus l'intéresser. Elle n'était pas triste, elle ne parlait pas de la mort.

Cependant, elle s'informa pourquoi le vieux prêtre qui lui avait fait faire sa première communion et l'avait mariée ne venait pas la voir. Et sur la réponse qui lui fut faite qu'il revenait à peine d'une grande retraite ecclésiastique, elle le fit prier de se souvenir d'elle.

L'abbé vint dès le lendemain.

— Ah! dit-elle en l'apercevant, nous avons de grands comptes à régler. Je suis devenue bien mondaine et bien mauvaise depuis que vous ne m'avez vue, mon père.

Et comme le major se retirait discrètement :

— Vous pourriez vraiment rester, André, ajouta-t-elle; je n'ai rien à dire que vous ne deviez entendre; mais j'aurai le mérite de vous faire, à vous aussi, ma confession.

Le soir, seule avec son mari, elle lui fit signe de s'approcher bien près, tout près d'elle.

— Je ne puis guère parler, souffla-t-elle, et j'ai besoin de vous dire tous mes torts.

— Vous n'en avez pas... Je ne veux rien entendre... Dormez plutôt, ma chérie.

— Alors, lisez ceci.

Elle tira d'un petit carnet, caché sous un coussin, le poétique billet du professeur de rhétorique.

Il le parcourut du regard, le cœur serré par une griffe de fer. Il venait de comprendre, il saignait en dedans.

— J'ai autorisé cette hardiesse, murmura-t-elle.

— O Jane! tais-toi, je t'en conjure.

— Je l'ai souhaitée. J'ai fait plus...

— Jane!

— J'ai répondu.

— Vous vous calomniez!

— J'ai écrit ce nom de *Jane*, que vous prononcez si tendrement,... je l'ai écrit sur une feuille de camélia... qui est arrivée à son adresse.

— Vous avez fait cela?

— Je ne puis vous demander à genoux mon pardon.

— Vous... vous l'aimez donc? fit-il d'une voix si changée qu'elle ne la reconnut pas.

Elle se souleva péniblement et le regardant, les mains jointes :

— Je l'ai cru. J'étais folle!... Le plaisir me grisait.

— Et la réalité était sombre, n'est-ce pas?

— Pardonnez-moi, André.

— Certes, je te pardonne, pauvre enfant exaltée que je n'ai point su rendre heureuse!... Au moins, bannis les fantômes qui te troublent; je t'aime assez, moi, pour oublier!

Elle avait repris l'adieu de Just Évenin, et, sans y jeter un regard, elle s'approcha de la veilleuse qui tremblait dans un globe de cristal dépoli.

Le papier s'enflamma avec un crépitement, brisa le globe et s'envola en débris impalpables.

Il sembla au major que son cœur éclatait avec le cristal.

— André, dit-elle, combien Dieu me punit de n'avoir pas compris mon bonheur!

Elle eut un accès de toux, essuya ses lèvres sanglantes et s'écria avec une énergie atroce :

— Je ne veux pas mourir, André!... je ne veux pas mourir!

Il l'entoura de ses bras pour la calmer, la remit

doucement sur les coussins en lui murmurant de tendres paroles.

Les yeux de Jane, ouverts et fixes, semblaient voir ce qu'elle seule pouvait envisager à cette heure poignante : le passé de sa vie, peut-être au delà de la vie.

Elle décroisa ses mains froides, les jeta, par un retour de ses adorables câlineries d'autrefois, au cou du major, en disant dans un souffle suprême :

— Ah! je vois clair maintenant : je n'ai jamais aimé que toi!...

Pendant quelques minutes, il la retint ainsi doucement serrée, écoutant les battements de ce cœur qui retournait à Dieu. Les pulsations diminuèrent, s'éteignirent... L'étreinte se détendit. Les petites mains le glacèrent.

Quand, à travers ses pleurs, il osa regarder Jane, il vit, avec une indicible émotion, un sourire d'infinie béatitude sur ce jeune visage rasséréné par la mort.

. . . .

. . . .

. . . .

II

Le major Jouanny à madame de Guimont.

Toulouse, 15 janvier 1864.

Vous souvient-il, madame, de m'avoir dit un jour : « Quand vous souffrirez, dites-le-moi »? Je souffre beaucoup. Voulez-vous me permettre de vous rappeler votre offre miséricordieuse?

Si oui, ce sera une grande joie, la première que, depuis bien longtemps, ait goûtée le plus respectueux de vos serviteurs.

ANDRÉ JOUANNY.

Madame de Guimont au major Jouanny.

Douai, 18 janvier.

Certes, je me souviens, monsieur, et de tout cœur j'autorise, avec le regret d'avoir à le faire. Un peu de bonheur, en effet, vous vaudrait mieux que la sympathie de celle qui n'a cessé de se croire pour vous, malgré le silence et l'éloignement, quelque chose comme une amie.

ÉLISE DE GUIMONT.

Le major Jouanny à madame de Guimont.

Toulouse, 29 janvier.

Vous êtes bonne, madame, et je sais, voici bien des mois déjà, que vous méritez toutes les reconnaissances, celle du cœur et celle du souvenir.

Votre lettre est le premier sourire de mon existence morne, depuis qu'un grand deuil l'a frappée. Devant la mort, les griefs tombent, les ressentiments s'envolent; il se fait un grand apaisement. On est surtout surpris de vivre malgré la secousse, et, plus encore, d'avoir si péniblement ressenti ces grandes misères d'autrefois, qui ne sont plus que des riens quand une vraie douleur a passé.

Et pourtant, combien peu de ces misères-là m'ont été épargnées! Les circonstances ont en quelque sorte encore assombri mon deuil. Sans respect pour la mémoire de ma chère morte, le passé s'est une fois encore dressé contre elle avec des réclamations et des duretés implacables. Les petites dettes sortaient de terre pour l'accuser.

La pauvre enfant! je ne l'ai point accusée, moi. Dans les organisations minées par un mal sans remède, il se produit ces lacunes de la prudence, ces défaillances de la raison.

Si je vous laisse entrevoir cette plaie, c'est qu'un industriel qui n'avait point mon adresse m'a dit s'être adressé à vous, madame, pour la découvrir, sans vous dissimuler les motifs de cette recherche.

A-t-il été le seul?

Je devrais en mourir de honte. Je n'en éprouve, devant vous, qu'un chagrin tempéré par la sainte indulgence que je sens planer de votre cœur sur *son* souvenir.

C'est étrange. Nous autres hommes, nous ne voyons pas cela.

Aviez-vous vu, vous, madame, des bijoux neufs récemment attachés à ce cou délicat, à ce bras frêle? Et des dentelles pour rehausser la simplicité des étoffes?

J'ai dû les regarder aussi, pourtant; mais je n'ai jamais vu que la femme.

Et tenez, telle était ma faiblesse, ma pitié pour cette enfant malade, si je les avais vus, ces bijoux

dont elle se parait en tremblant sans doute, je lui aurais pardonné cette suprême folie, je les aurais laissés servir encore à relever sa mignonne beauté.

J'ai pardonné bien plus encore!

Mais, grand Dieu! que le cœur reste vide après ces grands efforts!

Il se soulage, du moins, en se croyant écouté, compris, peut-être plaint.

C'est pourquoi ma lettre, férocement égoïste, ne vous parle que d'elle, la pauvre morte, et du triste vivant, qui vous bénit de ne point l'oublier.

André Jouanny.

Le capitaine Odret au major Jouanny.

Douai, 1er février.

Vous me savez peu discoureur par nature, mon cher camarade, ce qui vous empêchera de vous méprendre sur le but de cette lettre. Je n'ai aucun bavardage mal digéré à placer; j'ai seulement un extrême désir de renouer nos bonnes relations interrompues.

A vrai dire, je ne savais trop où vous prendre.

J'avais appris que vous étiez en congé, quelque part, dans les Alpes. Les mauvaises langues douaisiennes insinuaient que vous vous étiez fait trappiste.

Eh bien! et l'épaulette?

Moi, je savais bien que le régiment vous reverrait tôt ou tard.

Hier, chez madame de Sobrière, qui ne vous oublie nullement, on a parlé de vous, et madame de Guimont, avec cette simplicité charmante que vous lui connaissez, a déclaré avoir reçu de vos nouvelles.

Elle a eu un beau succès.

« Que faisiez-vous? Où étiez-vous? Saviez-vous, au moins, que Douai avait pris part à vos peines? avait souffert de votre deuil? »

Oui, vous deviez le savoir, car les lettres et les cartes ont plu chez vous. On vous aimait bien ici.

On ne vous y remplace pas. D'ailleurs, on n'a pas le cœur au plaisir comme de votre temps, ce temps où l'on était heureux. Vous ne m'en voudrez pas de le rappeler. Il est une place vide qui

fait la tristesse dans les salons... Voici un an bientôt que nous vous regrettons sans trêve.

Si vous voulez, mon cher major, revivre un peu de votre ancienne vie du 206e, griffonnez-le-moi de cette écriture si peu administrative dont vous êtes doué. Je n'ai jamais compris que votre secrétaire pût vous lire, mais je suis certain de vous deviner.

A vous comme devant.

G. ODRET.

Le major Jouanny à madame de Guimont.

Toulouse, 10 février.

S'il est une chose qui m'étonne, madame, c'est de pouvoir entendre parler d'une ville où j'ai souffert beaucoup, sans me révolter. Eh bien! Odret a fait ce miracle.

Il m'a écrit, il me cite des noms connus, et j'ai lu jusqu'au bout cette lettre, et j'y ai répondu, et j'ai montré une placidité absolue au sujet des nouvelles qui pourraient me parvenir par cette voie.

Tout cela n'est-il pas bien illogique?

J'imagine que cela doit tenir à une secrète

espérance, celle de recevoir de vos nouvelles mêlées à d'autres et les faisant supporter.

Odret va donc me dire ce que devient cette société, que je croyais avoir prise en haine et pour laquelle je n'ai peut-être qu'une suprême indifférence.

Elle m'a tué mon bonheur, me dit la rancune.

Je n'avais qu'à le mieux garder, et je ne l'ai pas su, me dit la raison.

Que ce soit oui ou non ma faute, je n'en suis pas moins plus seul, plus triste, plus découragé qu'un paria.

Madame de Guimont au major Jouanny.

Douai, 18 février.

Puisque vous êtes d'humeur si noire, je reconnais, monsieur, que l'amitié d'une pauvre petite femme n'y peut guère; et me voici presque aussi découragée que vous.

Voyons, regardez le malheur en face. Le vent a soufflé sur votre intérieur pour le briser et en disperser les débris; soit, résignez-vous, sachez vivre seul.

La désillusion vous a frappé, flétrissant une à une les joies chères ; soit, encore, sachez porter la tristesse.

Mais pourquoi le découragement ? Vous n'êtes pas un paria de la vie, vous n'en êtes qu'un blessé.

Il est des blessures qui guérissent.

Vous ne le croyez pas ?...

Elles se cicatrisent, tout au moins.

Non, encore ?...

Alors, monsieur, et en attendant qu'il arrive de vous ce qu'il plaira à Dieu, *sursum corda,* le cœur en haut !

Voilà un remède qui n'a rien d'humain et qui vous fera peut-être sourire de pitié.

« Ces femmes ! direz-vous, elles n'ont que des oraisons à vous offrir en panacée. »

Si vous pensez cela, ce sera une grande injustice de plus, voilà tout.

Je ne vous parle pas d'oraisons. Leur heure viendra peut-être, quand le cœur apaisé éprouvera le besoin de prier.

Le cœur en haut ! Ceci, monsieur, est plus viril qu'on ne pense.

Le cœur en haut! pour prendre en pitié nos misères, et, en désir, des espérances meilleures.

Le cœur en haut! pour qu'un deuil, si légitime qu'il soit, ne brise pas une carrière et n'annihile pas un homme.

ÉLISE DE GUIMONT.

Le capitaine Odret au major Jouanny.

Douai, 1er mars.

Ah! que vous êtes bien toujours le même excellent camarade! Le chagrin vous a laissé dans un coin du cœur le souvenir de vos amis et même un certain intérêt pour tous ceux qui vous ont connu.

Je dois dire que le leur est plus vif. Cela est bien à leur louange, allez. Les militaires sont si vite oubliés!

Vous ne l'êtes pas, mais pas du tout. Madame de Sobrière affirme que vous étiez, comme bonne grâce et conversation, la pierre angulaire de son salon.

La chère douairière a beaucoup vieilli. Ses oixante-huit ans, qui avaient mis jusqu'ici une

discrétion méritoire à ne pas trop se faire sentir, ont pris tout à coup leur revanche.

Elle a un catarrhe, des rhumatismes, et néglige d'éponger d'*eau des Fées* ses cheveux encore épais. Il en résulte un bel encadrement blanc à ses grands traits hautains, ce qui lui restitue la véritable beauté de son âge.

Sa maison se ressent des métamorphoses de sa personne. On y reçoit infiniment moins; on n'y danse plus du tout.

Vous souvenez-vous du receveur des finances? Il vient d'obtenir son changement et en exulte.

Le maire a marié sa fille : joie exubérante!... Et le juge de paix en est gratifié d'une cinquième : résignation méritoire.

L'événement le plus important de notre monde est la transformation instantanée d'un brillant professeur de rhétorique en sous-préfet d'avenir. Ces choses-là se voient sous tous les régimes.

Peut-être n'avez-vous pas oublié M. Just Évenin, un Méridional spirituel et brun avec des sourcils embroussaillés et le don de réussir en toutes choses.

Madame de Sobrière, qui en avait fait d'abord

son favori, a mis tout à coup dans sa tête d'en faire un fonctionnaire.

Ce n'était pas très-facile, le candidat étant dépouillé de titres spéciaux et riche seulement d'un mérite incontestable.

La douairière n'a pas reculé pour si peu. Elle avait, à tout hasard, présenté son protégé au ministre de l'intérieur, lors de la fameuse soirée du président Granondesse.

Cette présentation, qui avait alors passé assez inaperçue, servit de point de départ à des démarches habiles, persistantes, couronnées de succès.

Le poëte à la mode des salons douaisiens s'est éveillé, ces jours derniers, sous-préfet de Cambrai.

Un autre événement... Mais je m'aperçois que cette revue m'entraîne uu peu loin. Ce sera, si vous le voulez bien, pour la prochaine chronique locale.

Le major Jouanny à madame de Guimont.

Toulouse, 5 mars.

Vous avez, madame, des mots qui charment; vous en avez surtout qui fortifient.

Votre *sursum corda* a été entendu et compris.

Je m'efforce de l'appliquer par obéissance, par conviction plus encore.

Il m'avait manqué une voix autorisée pour me dire ces simples mots, qui sont un code de philosophie chrétienne.

Je vous remercie, madame, d'avoir été cette voix.

En attendant que votre *sursum corda* me porte vers les élévations sublimes où vous me voulez voir, il m'aide à porter le terre à terre de la vie.

Mon service est là, monotone, inexorable; je le fais.

Mes camarades m'entourent, bons, indifférents ou vulgaires; je partage leur existence aux heures où le veut la coutume.

Le soir, libre, seul, je ne puis reprendre cette vieille habitude de l'officier, ce café militaire,

bruyant, bondé de consommateurs, où l'ennui vous saisit tout vif, tandis que la fumée vous étrangle.

Beaucoup, beaucoup de ces messieurs trouvent cela charmant et ne peuvent s'en passer.

Moi, je fuis le supplice.

Alors, que faire? Les soirées fraîches ne permettent qu'une courte promenade. Au foyer sombre, le feu meurt. J'éteins ma lampe pour ne pas voir tout mon isolement.

Je me souviens, et je secoue ces fantômes.

Que puis-je voir dans l'avenir?

Timidement, j'ose penser à vous, madame; vous savez que chacune de ces pensées-là équivaut à une bénédiction.

Le major Jonanny au capitaine Odret.

Toulouse, 12 mars.

Il n'y a pas que votre aimable douairière de vieillie, mon cher Odret. Je sais de par le monde un certain major qui n'a pas quarante ans et en paraît bien cinquante.

Il est vrai qu'il a terriblement neigé sur sa tête et sur son cœur depuis deux années.

Plus que vous ne le supposez, je me souviens de Douai. Les êtres dont vous faites, d'un trait de plume, revivre la silhouette me sont encore familiers.

Tous mes compliments au receveur des finances ; mes compliments aussi au maire et au juge de paix, mais avec la nuance que nécessite la variété des bénédictions célestes à eux octroyées.

J'admire combien la comtesse de Sobrière a la main heureuse, et je ne saurais trop féliciter les heureux administrés de l'arrondissement de Cambrai.

Voir tomber, de l'Université à la sous-préfecture, un professeur qui a dû revêtir toutes les connaissances administratives en passant son habit brodé, c'est une faveur qu'ils ont dû s'attirer par quelque œuvre pie.

J'attends la suite du feuilleton, mon cher camarade.

Le major Jouanny à madame de Guimont.

Paris, 15 avril.

Il me semble, madame, n'avoir rien reçu de

vous depuis un temps si long, si long, que je ne sais plus l'évaluer. C'est par la souffrance que je le compte.

Vous me pardonnerez ce mot, qui a tout l'air d'une exagération ou d'une impertinence.

Je souffre de ne plus être consolé.

Quel misérable égoïste que l'homme! Avec une douceur sans pareille, j'ai livré mon cœur malade à vos savantes petites mains. Elles ont des appareils inédits et des cordiaux merveilleux.

Et j'ai laissé venir la consolation, en me disant que, pour savoir si bien la répandre, il fallait avoir connu le malheur.

Je me souviens qu'un jour, madame, vous m'avez dit être heureuse d'un ton qui démentait vos paroles. Me suis-je trompé ce jour-là?

Dans le tourbillon de mes chagrins, qui me secouait comme un arbrisseau, je sentais que vous pouviez mieux me comprendre que personne, parce qu'un vent d'orage avait dû vous courber aussi.

Et pourtant, qu'ai-je tenté pour adoucir une peine que je ne puis que soupçonner?

Mon impuissance me désole, mon ignorance m'humilie. Il y a des gens qui n'ont reçu de vous aucun bienfait et qui vous connaissent mieux que moi, ce qui leur permet de vous défendre.

Moi, je ne sais rien de vous, sinon que vous êtes un miracle de bonté.

Pourquoi ne me parlez-vous jamais que de moi?

Je suis à Paris pour affaires pénibles, toujours. Soutenez-moi donc, vous qui en avez le don. Je ne sais pas de fortifiant énergique qui vaille trois lignes de votre écriture.

Madame de Guimont au major Jouanny.

Douai, 16 avril.

Que voulez-vous dire, monsieur, et qui donc se charge de me défendre?

Cela signifie, n'est-ce pas, que je suis attaquée?

Ce sous-entendu m'a plus troublée, je l'avoue, qu'il est raisonnable de l'être en pareille occurrence.

Les jugements du monde... que m'importe? ou plutôt, que devrait m'importer?

J'ai cette faiblesse, après avoir reçu des coups de poignard, d'être encore sensible aux coups d'épingle.

Dites, je vous en prie, monsieur, de quelle piqûre ai-je été gratifiée devant vous?

L'amitié ne doit pas reculer devant ces franchises douloureuses. Je compte sur la vôtre.

Le major Jouanny à madame de Guimont.

Paris, 18 avril.

Pourquoi vous émouvoir ainsi, madame? Qu'ai-je donc dit? Sans doute quelque mot malencontreux échappé à ma préoccupation. N'en prenez nul souci, je vous en conjure. Personne ne vous attaque. Qui l'oserait? Et croyez-vous, d'ailleurs, que j'entendrais avec sang-froid une parole de cette nature?

Pour achever de vous tranquilliser, voici, en quelques mots, l'incident auquel j'ai eu tort de faire allusion.

Madame de Nangeot, dont les affaires sont terriblement embrouillées, m'a appelé à son aide, non pas qu'elle me doive un centime, vous savez qu'entré pauvre dans sa famille, j'en sors un peu

plus pauvre encore, mais parce que je suis, malgré tous ses griefs imaginaires, l'homme en qui elle croit pouvoir le mieux se confier.

Avec une imprudence rare, elle s'est laissé prendre aux boniments éblouissants d'un brasseur d'affaires, un peu courtier, un peu changeur, un peu légiste, qui s'est fait remettre, pour les faire fructifier, les débris de sa maigre fortune.

Les intérêts se payaient difficilement sans altérer la foi de madame de Nangeot. Quand elle réclama une portion du capital pour faire face à je ne sais quel imprévu, M. Vincent jeta des cris d'aigle, se déclara froissé de cette démarche et lui offrit une part dans une entreprise fantastique, au lieu d'argent monnayé.

Elle insista, il refusa; bref, elle prit peur et m'écrivit.

Vous voyez d'ici ma tâche. En congé d'un mois, j'ai dû voir ce monsieur Vincent et lui arracher, bribe par bribe, un millier de francs, quand madame de Nangeot en réclamait dix mille.

Quelle misère! avoir à lutter contre la mauvaise foi d'un homme taré, en conservant cer-

taines apparences pour ne pas s'exposer à tout perdre.

La pauvre femme, qui lui a donné à garder le peu qui lui reste, n'a pris aucune précaution, n'a pas même de reçu, car on ne peut appeler ainsi cette phrase élastique glissée dans une lettre banale : « Votre envoi est en bonnes mains, madame, les mains dévouées de votre obéissant serviteur. »

Avec d'aussi sérieuses garanties, je tremble pour la vieillesse de madame de Nangeot.

Enfin, refoulant mes répugnances, j'entretiens avec cet homme des relations suivies. Je le vois chaque soir au café de la Bourse, et j'essaye de lui inspirer, à la fois, assez d'estime de mon caractère et assez de crainte de ma droiture, pour l'amener à reconnaître au moins le versement basardé dont il n'existe aucune preuve.

Me voyez-vous, madame, attablé dans un café bruyant — le seul lieu où M. Vincent consente à se laisser approcher — buvant du bout de mes lèvres écœurées la bière qu'il me verse et lui offrant à mon tour une boisson plus alcoolique — de l'eau-de-vie — dont il fait une consommation effrayante?

La mère de Jane ne se doutera jamais de tout le dégoût que j'ai bravé pour elle.

Car il est vulgaire, ce M. Vincent, d'une vulgarité irritante. Ce n'est point par nature, c'est par volonté. Il lui plaît d'être ainsi perdu dans des vêtements trop larges, une énorme pipe éternellement allumée entre le buisson noir d'épaisses moustaches, lourdement chaussé, les ongles en rupture de lime et de brosse, et les yeux verdâtres, clignotant derrière des lunettes d'or.

On sent à merveille qu'il pourrait être tout autre, même au physique, et que ce manque de soin poussé à une telle limite lui sert de déguisement.

Il a une voix naturellement sifflante, qu'il essaye de rendre doucereuse, et qui n'arrive à l'oreille qu'après avoir difficilement franchi le rempart d'une barbe colossale, une barbe superbe, qui me semble toujours décrochée de toute pièce dans la vitrine d'un perruquier.

Eh bien! croiriez-vous cette chose monstrueuse?... Ce M. Vincent prétend avoir l'honneur de vous connaître... vous, madame, si en

dehors de ce monde douteux, si au-dessus de cette individualité malsaine !

Un lieutenant du 206e, qui vient parfois au café de la Bourse, pendant son séjour à Paris, me parlant un jour devant M. Vincent du président Granondesse, de madame de Sobrière, en arriva à prononcer votre nom.

La physionomie basse de M. Vincent s'éclaira d'une vive lueur de curiosité.

J'aurais voulu reprendre sur les lèvres du lieutenant Viard ce nom respecté, pour le soustraire à un sentiment, quel qu'il fût, le plus banal même, révélé par cette face hypocrite.

C'était trop tard. Le lieutenant, je ne sais vraiment par quelle aberration, s'oubliait à vanter vos vertus, madame, votre charme et la dignité de votre retraite.

Un mauvais sourire passa sur les traits de M. Vincent, un sourire où luttaient le doute et la satisfaction.

Ce sourire me blessa, non pas même comme une inconvenance, mais comme une injure. J'allais follement demander raison de ce jeu de phy-

sionomie, quand la réflexion me sauva d'un ridicule et d'une injustice tout à la fois.

Je pouvais m'être trompé, avoir mal lu dans ce rictus muet. Je pouvais surtout me heurter à cette réponse vraisemblable : « Où voyez-vous une offense, et de qui vous faites-vous le paladin ? »

M. Vincent, en effet, n'avait ni prononcé votre nom, ni même articulé une seule parole.

Je me calmai par un violent effort et lui demandai froidement :

— Auriez-vous l'honneur de connaître madame de Guimont ?

— J'ai habité Douai, me répondit-il du ton le plus paisible.

Vous le voyez, madame, tout s'expliquait de la façon la plus simple. Cet homme a habité la ville où vous êtes si aimée ; vous l'avez sans doute effleuré au passage de ce doux et souriant regard dont je connais l'influence consolatrice ; vous lui avez fait du bien peut-être, et il se souvenait, comme se souviennent les mauvaises natures, avec un mélange d'ironie et de fatuité.

Votre susceptibilité, que j'ai eu le tort d'alar-

mer, peut donc retrouver sa quiétude. J'ai tenu à préciser les faits pour vous ôter tout soupçon de dissimulation de ma part.

Gardez votre paix absolue, madame, et pardonnez-moi de l'avoir troublée quelques heures.

Madame de Guimont au major Jouanny.

Douai, 20 avril.

Est-il vraiment si nécessaire que cela de fréquenter le déclassé dont vous me tracez le portrait? Je vous sais patient et persévérant; mais dans cette affaire, monsieur, trop de patience serait interprétée comme trop de faiblesse.

Si j'ai bien compris ce M. Vincent, le grand jour doit lui causer quelque terreur, et votre uniforme peut faire le reste.

Déclarez-lui donc qu'il vous faut le capital de madame de Nangeot, ou une reconnaissance en bonne forme, dans les vingt-quatre heures.

Faute de quoi vous publierez à la Bourse sa déloyauté, avant que de l'en punir d'une façon plus dangereuse.

Il s'exécutera, vous dis-je.

Mais, au nom du ciel! ne vous compromettez

pas par une apparence de liaison avec un monsieur Vincent.

Madame de Guimont au major Jouanny.

Douai, 21 avril.

Que vous ai-je donc écrit hier? J'étais insensée. Ne tenez aucun compte de ma lettre. En vérité, je crois avoir assez perdu toute prudence pour vous conseiller quelque chose comme une menace. Pourvu que vous n'ayez pas compris quelque chose comme un duel!

Non, non, monsieur, on ne menace pas des gens véreux, de crainte d'en recevoir quelque offense qu'un coup d'épée puisse seul réparer.

Renoncez plutôt à des négociations si pénibles, où votre dignité pourrait avoir à souffrir. Et pour madame de Nangeot!...

Je souffre de vous savoir dans cet *in pace;* j'ai peur en vous sentant côte à côte, toute une longue soirée, près d'un être que vous méprisez. Du mépris à la colère, à la provocation, il y a bien peu d'intervalle. Et moi qui vous poussais à en finir brusquement! Rassurez par un mot votre mauvaise conseillère.

Le capitaine Odret au major Jouanny.

Douai, 23 avril.

Le lieutenant Viard m'écrit vous avoir vu à Paris. Est-ce bien possible? A Paris, et pas à Douai. Je persiste à croire qu'il n'a vu que votre ombre, que la précocité d'un chaud soleil d'avril projette de Toulouse sur le café de la Bourse

Çà, mon cher major, venez donc nous voir. Le 206e sera tout en joie de vous offrir un punch colossal. D'autant mieux qu'il goûte peu votre successeur. Un drôle d'homme que ce Durajoux! Vantard, bavard et sentimental en diable. Sentimental à sa manière, par exemple, et cette manière-là est peut-être la bonne.

Il a quitté Toulouse parce qu'il était ruiné et amoureux... sans espoir. Depuis lors, il a hérité d'un oncle et d'une nouvelle passion.

Je lui prédis que ce sentiment-là ne sera pas plus couronné que l'autre; mais il me rit au nez, et persiste.

Ceci est l'événement du jour. Je vous en avais promis le récit réjouissant. Rien n'est drôla-

tique, en effet, comme un major Durajoux, haut en couleur, quelque peu ventripotent, avec la plantureuse chevelure pommelée que vous savez, féru d'amour pour la plus charmante femme de la ville.

Vous n'auriez jamais soupçonné que madame de Guimont fût affligée d'un soupirant de cette encolure.

Aussi ne me croyez-vous pas. Eh bien, très-cher major, venez me surprendre demain, et je vous ferai voir, de vos propres yeux, le brave Durajoux en train de se consumer, sans renoncer à incendier le cœur résistant de l'aimable veuve.

Le major Jouanny à madame de Guimont.

Paris, 25 avril.

Que votre amitié s'alarme ou que votre énergie domine, vous êtes adorable, madame, de prouver si généreusement votre intérêt à qui vous aime.

Votre premier billet était un conseil viril.

Votre second billet est le cri de terreur d'une amie.

Tous deux me sont chers, mille fois plus que vous ne le supposez.

Avec M. Vincent, la menace est inutile. Il n'a rien à perdre, moins encore en considération qu'en argent.

Je perds tout espoir pour la somme imprévoyamment confiée à de telles mains. Mes réclamations fermes, mes reproches sérieux ont glissé sur ce caractère impénétrable.

— Mon cher monsieur, m'a-t-il dit, — et j'ai supporté ce « mon cher monsieur » par pitié pour ma belle-mere, — vous avez une foi dans madame de Nangeot qui me touche, parole d'honneur ! Il est impossible de mieux jouer de son gendre que cette bonne dame n'en joue. Non-seulement elle ne vous a jamais payé que la rente d'une faible dot, mais à présent qu'elle n'a même plus rien à vous donner du tout, elle vous attelle à un petit roman, assez bien combiné, du reste, dont je suis le triste héros. Elle est joueuse, votre belle-mère, mon cher monsieur, joueuse à la Bourse, s'entend. Elle tripote fort mal un capital maigriot et serait tout à fait sans ressources si je n'avais eu la charité de l'aider de mes lumières.

Elle m'a remis quelques misérables centaines de francs, que j'ai doublées, et que vous avez été chargé de lui rendre. Jusque-là, rien de mieux. Seulement, elle s'embrouille dans les chiffres, les voit doubles et s'imagine m'avoir confié une quarantaine de mille francs. Ceci, mon cher monsieur, est de l'hallucination. Elle me dépêche ensuite un officier français que j'estime fort, et dont elle suppose que le grand sabre va troubler mon sommeil. Ceci est de l'enfantillage. Il y a un mot plus... expressif, que je vous épargne, parce que vous croyez à elle, et qu'elle seule est coupable de vous mêler à ses billevesées boursicotières. Mon cher monsieur, votre belle-mère est ruinée, ce qui est fâcheux, et, de plus, monomane, ce qui est abominable. Je n'y puis rien et l'engage à ne plus utiliser votre loyauté militaire dans une réclamation inutile.

— Ainsi, monsieur, vous niez? dis-je en me levant.

— Absolument.

— Je regrette, monsieur, d'avoir supposé avoir affaire à un autre personnage qu'à un chevalier d'industrie.

Je crus qu'il allait bondir sous l'insulte. Quelque chose passa dans ses yeux fauves dont la couleur verdâtre brunit subitement.

Il éclata d'un rire nerveux, haussa les épaules et me tourna le dos.

La galerie nous regardait avec curiosité.

A mon tour je regardai la galerie.

— Vous êtes témoins, messieurs, dis-je brièvement, que je viens de donner à M. Vincent le qualificatif qui lui est propre, sans éveiller autrement sa susceptibilité.

Et je sortis le plus lentement possible.

Personne ne me répondit, personne ne me rejoignit.

Voilà donc fini, bien fini, ce que M. Vincent appelle le « roman » de madame de Nangeot. La malheureuse femme ne possède absolument plus rien que quelques bijoux sans grande valeur.

Elle n'a que des larmes pour remercier, des larmes pour toute défense et pour tout profit dans l'avenir.

Elle sent sa faute, elle se désespère, et c'est

tout. Demain, de quel pain vivra-t-elle? Il est des heures où je la vois si inconséquente, si abattue, si puérile, que je me demande avec effroi si réellement elle est aussi victime qu'elle le dit, et si M. Vincent n'a pas simplement exploité en elle la passion de l'agiotage poussée jusqu'à la frénésie.

Pour réparer le mal, j'ai ma solde. Une dérision de plus dans ma destinée.

Le major Jouanny au capitaine Odret.

Paris, 26 avril.

Non, mon cher camarade, je n'irai pas vous serrer la main, pour des motifs assez graves qui étouffent quelque peu mes regrets.

Je suis retenu à Paris jusqu'à la fin de mon congé, qui est proche, par une affaire de famille très-sérieuse, par un devoir.

Ensuite, la seule pensée de me retrouver à Douai me fait un mal atroce. Croyez-vous, sans cela, que j'aurais eu le courage de me priver de la seule joie qui demeure à certains déshérités du bonheur?

Je ne boirai donc pas à la santé du 206e dans

la vaste salle du *Café Européen,* je ne verrai donc pas M. Durajoux se ridiculiser par l'affichage grotesque de ses prétentions.

Tenez, mon cher Odret, je trouve pitoyable l'aveuglement humain, mais je trouve écœurante la manifestation qu'on ose en faire.

La carrure, les cheveux et l'abdomen de notre camarade ne le rendent, après tout, que risible. Son outrecuidance le rend odieux.

Vous ne me dites pas si la femme d'élite objet d'une si funambulesque passion a daigné en soupçonner l'existence.

Le capitaine Odret au major Jouanny.

Douai, 30 avril.

Hé! hé!... les femmes!... c'est si étrange, un cœur féminin!... Qui peut savoir?

Je vous déclare d'abord, puisque notre chronique régimentaire et douaisienne vous amuse, que personne ne sait exactement ce que pense la belle veuve.

Quand je dis « la belle veuve », c'est une amplification. Madame de Guimont n'a pas de beauté

proprement dite, mais un charme tout spécial qui lui en tient lieu.

Silencieuse et retirée, elle ne livre point légèrement le secret de ses sentiments. Si tant est qu'un major Durajoux puisse en faire naître, le vulgaire n'est pas dans la confidence.

Quant à le rencontrer sur sa route, à voir son visage extatique et à entendre ses soupirs, c'est une nécessité à laquelle elle ne peut se soustraire. Douai n'eût point été assez grand pour lui permettre de fuir son bizarre prétendant.

On affirme que la poste surmenée ne suffit plus à transporter à leur adresse les billets incandescents que commet l'infortuné Durajoux.

On a remarqué également, peu après le passage du facteur, une fumée bleue s'échappant, malgré la belle saison printanière, de la cheminée du grand salon de la veuve.

Tirez de cela les conséquences qui vous paraîtront les plus vraisemblables.

Moi, je sais ceci. Depuis quelque temps, madame de Guimont est préoccupée, absorbée, presque triste. Je la vois fréquemment chez la

comtesse de Sobrière, et je puis lire sur son visage expressif la trace d'un travail intime.

Serait-ce l'héritage de l'oncle?... Serait-ce le regard enflammé de Durajoux?... Serait-ce le désir de tenter une deuxième fois la fortune du mariage?

Je vous le laisse à deviner.

Le major Jouanny au capitaine Odret.

Paris, 3 mai.

Vous êtes fou, mon cher Odret! ou bien, ce qui est fort mal, votre amour de la plaisanterie vous entraîne un peu trop loin.

Imaginer qu'une femme comme madame de Guimont peut être le moins du monde préoccupée d'une recherche comme celle de M. Durajoux, c'est manquer de convenance envers elle.

Elle est assez riche pour n'avoir nul besoin de l'héritage de l'oncle, et assez indépendante pour ne pas souhaiter un autre mari.

Avec cela qu'elle a été si heureuse, au dire de la chronique!

Enfin, elle est assez belle, quoi que vous en

disiez, pour avoir le droit de rire de bon cœur de l'étrange figure de son soupirant.

Vraiment! vous ne la trouvez pas belle? Comment vous faut-il donc une femme, si celle dont la taille est majestueuse, le geste digne, le front royal, le sourire angélique et le regard ouvert ne vous paraît point digne de ce qualificatif?

Je m'explique à présent votre célibat endurci. La terre ne produit pas votre idéal et ne le produira jamais.

Madame de Guimont au major Jouanny.

Douai, 5 mai.

J'ai bien réfléchi : il le faut.

Écoutez-moi, monsieur, et suivez mon avis sans le discuter, si bizarre qu'il vous paraisse.

Un jour viendra peut-être où je pourrai l'expliquer.

J'ai pris des renseignements depuis votre dernière lettre. M. Vincent a des fonds en roulement incessant à la Bourse et une pension viagère de cinq mille francs.

M. Vincent a dû recevoir les quarante mille

francs de madame de Nangeot et les engloutir : il est coutumier du fait.

En admettant qu'il en ait rendu quelques fractions et qu'il en ait perdu une autre partie par le jeu régulier de la Bourse, sans se l'approprier, il doit, en toute justice, rendre à madame de Nangeot une somme de vingt-cinq mille francs : le pain assuré.

Pour ce faire, demandez un rendez-vous à M. Vincent. Oh ! je le sais, c'est difficile !... et dites-lui très-nettement, sans préparation aucune : « C'est madame Élise de Guimont qui l'exige. »

Rien de plus. Il verra ce qu'il doit faire et vous en fera part.

Vous ne saurez jamais ce que me coûte la démarche que je vous conseille, par pitié pour une vieille femme sans énergie, que vous auriez, je le pressens, la généreuse folie de prendre à votre charge.

Ne vous en étonnez pas, ne m'interrogez pas, ne me remerciez pas non plus. Je fais à la fois, et c'est ma récompense, l'office de la charité et de la justice.

Le major Jouanny à madame de Guimont.

Paris, 6 mai.

Malgré ma stupeur, madame, je veux protester. Je n'interroge pas, mais je ne puis souffrir une intervention telle que celle qui m'est offerte.

Puisque vous connaissez cet homme, madame, vous savez mieux que moi combien l'abîme est grand entre votre dignité immaculée et les tripots inavouables de ce faiseur d'affaires.

Si vous avez sur lui une influence, dont je pleure de rage sans la comprendre, je ne permettrai pas qu'elle s'exerce en ma faveur.

Ma belle-mère partagera mes ressources, et je vous bénirai toujours, madame, sans avoir le remords de vous entraîner à une démarche imprudente.

Madame de Guimont au major Jouanny.

Douai, 7 mai.

Eh! ce n'est point pour vous, c'est pour elle.

Croyez-vous qu'une femme de l'âge et des goûts de madame de Nangeot accepte sans révolte, et

trouve ensuite suffisants, les efforts, les privations qui la feront vivre ?

D'ailleurs, je ne serai ni compromise ni imprudente en rappelant à M. Vincent qu'il doit suivre un chemin moins tortueux.

C'est mon droit strict.

Je vous en supplie, mon ami, croyez-moi et agissez; agissez vite surtout.

Le major Jouanny à madame de Guimont.

Paris, 8 mai.

J'ai obéi. Êtes-vous satisfaite? Moi, madame, il me semble avoir rêvé.

Je lui avais écrit, il est venu. A cette heure matinale, le café de la Bourse était désert. De mon habit bourgeois j'avais enlevé le ruban rouge. Songez donc, on aurait pu m'entendre traiter cet homme de chevalier d'industrie.

Il se sentait coupable, puisqu'il venait. Mon air effaré le surprit pourtant.

— Que me voulez-vous encore, monsieur? me demanda-t-il.

— Régler définitivement nos comptes.

— Un duel? fit-il en reculant.

— Allons donc!... Des chiffres.

— Je vous ai répondu déjà et n'ai rien à ajouter.

— Pardon. Vous m'avez à peu près prouvé la gestion malheureuse et la restitution de quelques milliers de francs. J'accepte ce compte. Il reste vingt-cinq mille francs environ en votre possession, il me les faut.

M. Vincent m'avait écouté très-patiemment, en homme qui flaire un piége.

A l'énonciation de ce chiffre, il fut pris d'un accès de fou rire aigu, forcé, qui souffleta violemment mes nerfs.

Je me rapprochai de lui, vous l'aviez voulu, madame, et lui dis en le regardant droit dans les yeux :

« Madame Élise de Guimont l'exige. »

Il fit un haut-le-corps de surprise et blêmit subitement.

— Madame de Guimont! répéta-t-il... Madame de Guimont?

J'inclinai silencieusement la tête.

— Je savais bien que vous la connaissiez...

mais je ne supposais pas... Ainsi, elle sait donc?... C'est bien particulier, par exemple.

Je le laissai balbutier sans l'interrompre, moi qui ne sais rien.

Il passa plusieurs fois la main sur son front, une main fort belle aux ongles noirs.

— Madame de Guimont vous compte au nombre de ses amis? reprit-il vivement.

— Elle me fait cet honneur.

— Et elle vous autorise à me parler comme vous le faites?

Je tirai doucement mon portefeuille de ma poche, et, de ce portefeuille, votre lettre, madame, mais sans l'ouvrir.

Sous les lunettes, le regard avide dévora l'enveloppe.

— C'est son écriture. Ma foi! monsieur, vous êtes plus favorisé que moi. Madame de Guimont ne me fait point lire ses jolies pattes de mouche.

— Finissons, monsieur, dis-je avec colère; êtes-vous décidé à obtempérer à l'ordre de madame de Guimont?

— Les femmes, monsieur, pour mon malheur, me font toujours faire ce qu'elles veulent.

— Quand aurai-je l'argent? demandai-je brusquement pour dissimuler mon dégoût.

Il ouvrit la bouche pour protester ou réclamer un délai; je fis tourner le portefeuille entre mes doigts, non sans mettre un certain temps pour y réintégrer la lettre.

Sa face était crispée; il tiraillait sa superbe barbe noire d'une façon inquiétante pour sa solidité; puis tout à coup :

— Ce soir.

Je fis du haut de la tête une façon de salut.

— Ici?

— Ici.

Je sortis sans le regarder, persuadé de ne plus le revoir.

Le soir, je revins; il m'attendait déjà.

Votre nom, madame, fait des miracles. Je le savais par une expérience personnelle, par l'exemple de quelques autres malheureux; je ne l'avais jamais vu d'une si foudroyante manière.

Sur le coin d'une table écartée, tout au fond de la salle, M. Vincent, penché et soucieux, alignait des billets de banque.

— Voici! me dit-il en m'apercevant.

Il me poussa les billets bleus.

J'ai douté qu'ils fussent vrais, et jamais changeur n'examina des papiers incertains avec une plus scrupuleuse attention.

— Je vous remercie pour madame de Nangeot, dis-je en les empochant.

— Je vous prie de mettre mes hommages aux pieds de madame de Guimont, riposta-t-il avec audace.

Tant de hardiesse me déconcerta. La plus absurde rage me gonfla le cœur, et je sentis bouillonner sur mes lèvres un flot de paroles indignées.

Votre image sereine m'apparut pour me sauver de cette tentation indigne de moi, indigne de vous, surtout, qui ne me permettez ni les questions ni les colères.

Je sortis en chancelant, je vous le jure, madame, tant mon émotion intérieure dominait tout mon être. Je sortis sans avoir châtié cet homme qui osait mettre ses hommages à vos pieds!

Me trouvez-vous assez soumis?

Madame de Nangeot est à demi folle de joie. Moi, j'ai peur de devenir fou d'inquiétude, de

fureur, de reconnaissance et peut-être... et surtout, d'irrésistible curiosité.

Madame de Guimont au major Jouanny.

Douai, 12 mai.

Je vous dirai comme le poëte : « Tout est bien qui finit bien. »

Oubliez maintenant cet homme, ces émotions, ce désir qui vous pousse à savoir. Savoir! Eh! mon ami, il est parfois bien triste de connaître le dernier mot de toute chose.

Imaginez que j'ai joué à la *bonne fée,* comme dans les *Contes* de Perrault, et que j'ai comblé les souhaits que vous aviez formés, voilà tout.

Ce rôle me sied assez bien, n'est-ce pas? avec ma grande taille, mon air grave et mes cheveux crêpés que j'ai l'habitude invétérée de laisser vagabonder à leur aise.

Il ne me manque que la baguette magique. Et encore, vous voyez qu'aux grands jours je la retrouve dans quelque coin.

Maintenant que vous voilà rassuré et apaisé, qu'allez-vous faire? J'ai cru comprendre que votre congé touchait à sa fin. Le capitaine Odret,

que je vois de temps à autre, me disait vous avoir invité à venir à Douai et n'avoir reçu qu'un refus.

Si vous fussiez venu, monsieur, j'aurais eu le regret de ne pas vous voir. Je pars demain pour ma propriété de Guimont, bien négligée depuis quelques années, et pour laquelle je rêve des embellissements tout à fait inédits.

Quand vous serez là-bas, dans le pays du soleil, songez que je suis dans celui de la fraîcheur, et que, par l'été qui s'annonce chaudement précoce, je suis plus favorisée que vous.

Adieu, monsieur; je pense que l'administration des postes fonctionne avec la même perfection de Toulouse à Cambrai que de Paris à Douai.

Le major Jouanny à madame de Guimont.

Paris, 14 mai.

Eh! oui, madame, la poste fonctionne à ravir, dans quelque direction qu'on l'utilise. Puisque vous daignez me le permettre une fois de plus, elle vous portera à Cambrai les hommages de l'exilé de Toulouse.

Cela me dédommagera quelque peu de l'im-

mense regret que j'éprouve de n'aller point vous baiser la main.

Ah ! madame, vous n'aviez vraiment pas besoin de me le défendre — je sais lire entre les lignes — je ne voulais pas aller à Douai. Je ne le devais pas.

Ma visite vous eût paru une curiosité banale ou une indiscrétion féroce, ou le témoignage bruyant d'une gratitude que vous condamnez au silence.

Et vous êtes partie pour vos terres...

Rassurez-vous, madame; moins heureux qu'un capitaine Odret, qui vous voit fréquemment, qu'un major Durajoux, qui vous accable de son admiration, et que tant d'autres dont vous accueillez la présence, je reste au loin, moi, avec un monde de pensées troublantes et d'inquiétudes vagues.

Ce soir, après avoir subi les adieux exaltés de madame de Nangeot, je vais mettre deux cents lieues entre vous et la tentation que j'éprouverais peut-être demain.

Le capitaine Odret au major Jouanny.

Douai, 1er juin.

Si Douai est toujours brillant dans la saison froide, je vous jure, mon cher major, qu'il est fort maussade cet été. L'émigration est générale, l'aristocratie est au vert dans ses terres, la bourgeoisie se repose dans de coquettes maisons de campagne, et nous autres, pauvres diables d'officiers, nous en sommes réduits à compter les pavés déserts.

L'herbe pousse!. . l'herbe pousse en pleine rue!

Je ne sais qu'un point de la ville où je ne lui laisse pas le temps de prendre racine : c'est le côté gauche de la place Saint-Jacques, où est situé l'hôtel de Sobrière.

Par un vrai miracle, cette chère douairière passe l'été dans son hôtel. Elle est souffrante un peu, plus du tout ingambe, et s'est avisée de découvrir que son beau jardin de Douai est infiniment plus agréable, plus à sa portée, plus commode à ses rhumatismes que le parc de Sobrière.

Elle enrage, par exemple, de voir le vide se

faire autour d'elle. Elle gardait l'illusion suprême que, même à son âge, elle pouvait encore donner le ton et décider la société à n'émigrer qu'aux vendanges.

— Je suis trop vieille, mon cher capitaine, me dit-elle; on me traite en radoteuse, puisqu'on ne m'imite plus. J'ai eu un beau règne, mais il est passé !

Je crois qu'elle me sait un gré positif de la cour fidèle que je viens lui faire chaque soir. Vous savez, mon cher major, que je n'aime pas le café et n'ai pas eu l'esprit de me créer un chez-moi, faute de vocation.

Le salon de la douairière est donc ma ressource par excellence, et si décoloré qu'il soit aujourd'hui, j'y trouve toujours le plaisir d'une conversation souriante et distinguée.

Il a bien perdu, pourtant, en perdant madame de Guimont, à laquelle la comtesse pardonne mal son accès de tendresse champêtre. Vous savez qu'elle est dans sa terre de Guimont, près Cambrai.

A propos d'elle, j'ai été fort surpris d'apprendre par le lieutenant Viard qu'un certain

M. Vincent, qu'il prétend être de vos connaissances, l'avait dernièrement, à Paris, accablé de questions sur la jeune veuve.

« Que faisait-elle? Qui voyait-elle? La retraite qu'elle affectait était-elle aussi sérieuse en réalité qu'en apparence? Connaissait-on ses projets d'avenir? Se trouverait-il, par hasard, quelque désœuvré qui eût formé des plans de campagne à son sujet? etc., etc. »

Vous devez savoir mieux que Viard le genre d'intérêt que M. Vincent semble prendre à l'amie de madame de Sobrière.

Si c'est encore un soupirant déguisé, d'après la description que m'en a faite notre lieutenant, je plains la pauvre femme. N'a-t-elle pas assez de M. Durajoux?

Vous croyez peut-être que ce digne officier s'est trouvé déconcerté par le brusque départ de son idole?

Nullement. « Si elle fuit, c'est qu'elle me redoute! » s'est-il dit avec une conviction respectable à force d'épaisseur.

Et depuis lors, chaque semaine, il s'arrange pour obtenir une permission de quarante-huit

heures qu'il emploie à errer, comme un éléphant en peine, autour des murs de Guimont.

De Cambrai il nous vient parfois un visiteur, M. Just Évenin, qui paraît grandi depuis qu'il est sous-préfet, et qui, du reste, se tire fort à son honneur de ses fonctions administratives, auxquelles, sans aucun droit, l'a élevé une haute protection. Je commence à croire qu'il n'en était pas indigne.

Toujours reconnaissant à la douairière qui l'a porté où il est, il lui consacre galamment une soirée et lui dédie des vers comme autrefois.

Elle en raffole toujours.

Voici quelque temps qu'elle a imaginé de le marier.

Le sous-préfet a fait un visage étrange à cette brusque proposition. « Il n'y songeait pas, il n'en éprouvait nulle envie. »

J'ai même saisi l'expression d'une surprise douloureuse, irritée, sur sa physionomie.

Tempête de la douairière, qui ne veut pas laisser son œuvre inachevée et estime qu'un sous-préfet garçon ne peut être un excellent sous-préfet.

— Pourquoi cela?

— Et les réceptions de la sous-préfecture? Et l'influence de madame la sous-préfète? Vous n'y songez pas. Il vous faut une femme, et je l'ai trouvée.

Tableau.

Le sous-préfet se débat avec âpreté, la douairière insiste avec passion.

On annonce M. et mademoiselle Duradel.

M. Duradel est avocat général à la cour de Douai; c'est encore un protégé, par les Granondesse, du ministre de l'intérieur. Il est suffisamment riche, fort estimé, et n'a qu'une fille.

Mademoiselle Pauline Duradel, qui était encore en pension quand vous comptiez au 206e, est une jeune personne toute ronde, toute joufflue, toute riante.

Elle tient de son père une robuste santé et de sa mère une intelligence paresseuse. Sa conversation est incolore et son caractère excellent.

La douairière avait arrangé les choses de façon à transformer cette visite en entrevue matrimoniale. Me sachant l'ami de Just Évenin, elle se servait de ma présence pour dissimuler son petit plan.

Avec une vieille dame, la marquise d'Orgères, qui est à moitié paralysée, nous servions de cadre à cette petite scène de mœurs.

Le pauvre sous-préfet, pris entre la crainte de déplaire à sa protectrice et celle de plaire à la jeune fille, se débattait désespérément, faisant de l'esprit sans le vouloir, puis tombant dans un silence découragé qui lui donnait un air fatal et poétique.

Dieu! mon cher major, que je plains les jeunes gens que l'on veut marier malgré eux! Il me passait des sueurs froides en songeant que la douairière pourrait vouloir me marier aussi.

Le résultat de cette soirée fut que mademoiselle Duradel devint très-songeuse, et Just Évenin désespéré.

Quant à la comtesse, elle employa la dernière quinzaine de mai en tentatives de tout genre pour amener ces deux cœurs à battre simultanément.

Celui de mon ami Just s'y refusa avec tant de persistance qu'elle crut un moment tout perdu; mais mademoiselle Pauline Duradel étant tombée malade, cette diversion permit à l'instigatrice de tout ce plan conjugal d'attendrir le stoïque sous-préfet. Voudrait-il la voir mourir?...

— Mourir! a répété Just Évenin avec un effroi singulier, que rien ne justifiait.

Bref, sans rien savoir de précis, j'ai tout lieu de croire que la comtesse l'emportera.

Miséricorde! quelle longueur de lettre! Mon cher major, pardonnez-moi, c'est la canicule qui me rend prolixe.

Le major Jouanny au capitaine Odret.

Toulouse, 10 juin.

Mon cher Odret,

Vos lettres m'intéressent fort, et je suis reconnaissant à la chaleur de ce que vous appelez votre prolixité, mais vous me supposez plus instruit que je ne le suis au sujet de certains faits.

Ce M. Vincent, qui est un fort triste personnage, n'a point osé m'adresser la moindre question. Il a probablement vu dans ma physionomie que je ne suis pas de ceux qu'on interroge.

Rien n'est déplacé comme la curiosité inquisitoriale qu'il a montrée avec le lieutenant Viard. J'espère que cet officier, quoique de tact médiocre, lui aura vertement répondu.

Quelle misère, mon ami, de voir une femme estimable et aimable entre toutes l'objet d'obsessions ridicules ou de suspicions blessantes !

Tout cela parce qu'elle est seule, parce que les convenances ne permettent pas à un honnête homme de prendre ouvertement sa défense, et que son titre de veuve, loin de la faire respecter, la met en butte à toutes les hardiesses.

Si madame de Guimont a fui, faites-lui la grâce de croire que ce n'est point par crainte de Durajoux.

Il n'y a donc pas de piége à loup autour des murs de Guimont pour préserver sa châtelaine des maraudeurs de fruits et d'amour?

Amusez-vous beaucoup, mon ami, aux belles noces prochaines. Le portrait que vous me faites de mademoiselle Duradel est des plus réussis.

C'est bien la femme réaliste qu'il faut à votre poëte, la femme joyeuse qui convient à votre beau ténébreux, la femme aveugle qui devra se croire le premier et le dernier amour de ce grand mangeur de cœurs !...

Vraiment !... il hésite?... il se fait tirer l'oreille?... Mais ne faut-il pas qu'à son tour il

glisse son cou dans la chaîne? Ne faut-il pas qu'il connaisse les réalités du ménage et les désillusions de la vie commune? Ne faut-il pas surtout, s'il la trouve belle, par hasard, sa femme, qu'il apprenne à la laisser admirer au dehors, à l'en voir reconnaissante, et à ne recueillir, lui, que l'indifférence ou la lassitude?

Et pourquoi voudrait-il s'y soustraire? Il doit bien savoir que le monde implacable le veut ainsi.

Mariez-le donc bien vite, votre sous-préfet, mon cher Odret; je lui souhaite le bonheur qu'il mérite.

Madame de Guimont au major Jouanny.

Cambrai, 25 juin.

Votre lettre n'était point bonne. Voilà la seule raison de mon silence. Quand vous serez plus équitable, vous me trouverez encore votre *bonne fée*. Mais, quand vous me parlez des gens que j'accueille, quand vous me nommez le capitaine Odret, pour avoir le droit d'amener à sa suite le major Durajoux, je ne reconnais plus mon ami d'autrefois, si calme et si sensé. Est-ce le climat de Toulouse?

Vous avez bien fait de ne pas venir à Douai. A quoi bon? Vous le voyez, même par lettres, on peut se faire du mal.

De près, que m'auriez-vous dit? Des enfantillages ou des injustices. Je regrette de ne plus voir que rarement M. Odret, depuis que je suis à Cambrai : nous causions de vous.

Quant au major Durajoux, n'attendez de moi à son égard ni une raillerie, ni une dureté. Il se fait quelques illusions ; elles tomberont avec le temps. Une femme honnête et bonne ne se moque jamais de ceux qui se trompent en la croyant accessible à leurs vœux : cela est fait pour la coquetterie. Elle démontre par sa gravité froide l'erreur commise, et tout est dit.

Le major Jouanny à madame de Guimont.

Toulouse, 29 juin.

Pardonnez-moi de vous rapporter une hideuse invraisemblance, qui est un fait positif.

J'ai besoin, madame, de vos ordres en ceci.

Hier, j'ai reçu de Paris une lettre signée Vincent, qui ne contenait que quelques lignes :

« Puisque vous êtes l'intermédiaire de ma-

dame de Guimont quand elle veut me faire passer un avis, veuillez être le mien pour la prévenir qu'il m'est désagréable d'entendre raconter les prouesses du major Durajoux entre Guimont et Cambrai. »

N'est-il pas vrai, madame, que M. Vincent a deviné l'intérêt que je vous porte, le dévouement entier que je vous ai voué, et qu'il n'y a, sous ces lignes brutales, qu'une mystification à mon adresse?

Dites-moi que cette insolence ne saurait vous atteindre, parce que, si vous avez quelque autorité sur cet homme, il n'en peut avoir sur vous.

Madame de Guimont au major Jouanny.

Cambrai, 3 juillet.

Il n'y a rien à répondre à la missive à double tranchant dont vous me donnez communication, mon ami. J'estime qu'on a voulu vous blesser plus encore que moi-même.

Depuis longtemps je ne réponds aux agressions de ce genre que par un mépris qui touche à l'indifférence.

Peut-être serai-je contrainte, un jour, à parler.

N'appelez pas ce jour-là par un souhait imprudent, car ce serait entre nous celui de l'adieu sans retour.

Je vous dois, à vous, et à vous seul, un court récit. Après avoir achevé la lecture de votre dernière lettre, je me dirigeai vers le parc.

Il y a, vers le milieu d'une immense allée de platanes, un saut de loup devant lequel j'évite de passer dans mes promenades solitaires, de peur d'y apercevoir la face empourprée de votre successeur du 206e.

C'était un samedi soir, et, naturellement, ce visage attendu se montrait entre les grilles.

Cette fois, au lieu d'un pas en arrière, je marchait droit au major Durajoux qui n'en pouvait croire ses yeux et me saluait avec autant de joie que de gaucherie.

— Monsieur le major, lui dis-je d'une voix très-nette, je tiens à m'expliquer catégoriquement avec vous. Vos assiduités vous ridiculisent et me compromettent. Si c'est une aventure que vous tentez, je ne veux m'y prêter en rien ; si c'est un mariage que vous avez en vue, j'entends ne pas me remarier.

Et lui faisant un salut très-sec, je repris l'allée de platanes en le laissant pétrifié contre les grilles.

Cela s'appelle une exécution. La trouvez-vous assez magistrale?

Le major Jouanny à madame de Guimont.

Toulouse, 7 juillet.

Les femmes peuvent avoir ces philosophies sereines, ces chrétiennes résignations qui nous stupéfient. Les hommes en sont incapables.

Veuillez m'excuser, madame, après avoir demandé vos ordres, de n'avoir pu les attendre : la torture dépassait le courage.

J'ai répondu à M. Vincent que j'avais le caractère mal fait et que les donneurs d'avis, directs ou indirects, recevaient ordinairement de moi un coup d'épée ou un coup de canne, suivant le cas; que, dans l'espèce, je comptais juger sur les lieux du genre de réponse que j'avais à lui faire et partirais le lendemain.

Hier soir donc, j'ai vu le colonel du 198e de ligne, un homme du meilleur monde, qui a compris à mon agitation que la permission de quatre

jours que je demandais devait m'être accordée sans explication aucune.

Seulement, et avec son fin sourire, le colonel m'a fait observer que, pour un major, j'avais l'humeur bien voyageuse.

Il a raison. Je suis étrangement changé, moi qui rêvais le repos !

Ce matin, j'ai reçu ma permission en règle, et je pars pour Paris. Je pars en ne prenant que le temps d'implorer votre pardon. Je reçois à l'instant une lettre d'Odret. Peut-être me parlera-t-il de vous. Je n'ai plus le temps que de la lire en wagon.

Le capitaine Odret au major Jouanny.

Douai, 5 juillet.

Les douairières proposent... et les sous-préfets disposent. Mon cher major, cette traduction fantaisiste du vieux proverbe vous apprend que mademoiselle Duradel a beaucoup de chances de rester fille si elle s'obstine à vouloir devenir madame Just Évenin.

Sa maladie, sa convalescence, sa pâleur, ses regards noyés, n'ont décidément point entamé le marbre dont est fait le sous-préfet de Cambrai.

— Il y a quelque sentiment sous roche! s'est écrié la douairière; j'en aurai le cœur net.

Là-dessus, elle a bravement offert à son protégé la main et la dot de toutes les jeunes filles de Douai, les unes après les autres, afin de bien constater que ce sentiment-là n'y habitait pas.

Il a tout refusé.

La douairière était fort mécontente.

Le lendemain de ce petit coup d'État s'est passée une aventure dont je vous dois le récit, car vous y êtes mêlé.

N'ouvrez donc pas les yeux si grands que cela en lisant cette phrase, mon cher major. Vous n'avez pas encore atteint, que diable! l'âge où les aventures n'arrivent plus jamais, jamais.

Donc, madame de Sobrière, dont les rhumatismes étaient plus cléments et qui s'ennuie pas mal, avait décidé de faire un extra. Elle m'enlevait dans sa voiture, et nous devions aller surprendre madame de Guimont.

Sans s'inquiéter de la longueur de la route, munie d'un *en-cas* de gâteaux et de fruits, d'un journal et de la compagnie de votre ami Odret, la comtesse s'embarqua le cœur en joie.

Nous n'avions pas fait dix kilomètres hors de la ville que nous recevions le salut du lieutenant Viard, perché sur un cheval d'artillerie emprunté à un camarade.

— Où allez-vous ainsi, monsieur? lui crie-t-elle en lui faisant signe d'approcher. Ah! je vous y prends. On affirme que cette route a des charmes invincibles pour vous depuis que la convalescence de mademoiselle Duradel a transporté dans cette jolie maison là-bas son alanguissement.

— On a grand tort, protesta le lieutenant, tout abasourdi de l'apostrophe.

Et de fait le pauvre garçon, qui n'est pas riche, n'a aucune prétention sur la fille bien rentée de notre avocat général.

— Ta! ta! ta! fit la comtesse, je n'en suis point convaincue. Ces jeunes gens ne doutent de rien; mais je vous le défends bien, par exemple. Figurez-vous que je voulais marier cette enfant-là, et que c'est peut-être votre assiduité dans ces parages qui a donné de l'ombrage à mon futur.

— Calomnie pure, répondit Viard en reprenant son aplomb. Je me promène tous les jours sur cette route, parce qu'elle est droite, aplanie,

et que je suis un pitoyable cavalier. Vous m'apprenez que M. Duradel a loué une maison de campagne de ce côté; j'irai lui présenter mes hommages avant mon départ.

— Vous partez, Viard? lui dis-je alors.

— Congé de six mois à passer à Paris, mon capitaine : je nage dans le bleu.

On causa quelques minutes. Viard était fort gai. Madame de Sobrière eut la fantaisie de l'emmener.

— Venez avec nous, nous allons chez madame de Guimont.

Viard déclina cet honneur. Il allait serrer la main au sous-préfet de Cambrai.

— A merveille. Nous ferons le voyage de conserve. Allons, monsieur, un temps de galop pour réparer le temps perdu.

Nous repartîmes avec entrain. De temps à autre, on modérait l'allure des chevaux, et la conversation se rétablissait entre le cavalier et la calèche. Il y eut même un lunch en règle dans une auberge du pays.

Nous aperçûmes enfin le clocher de Cambrai. On tourna à gauche, Viard se croyant tenu à escor-

ter la douairière jusqu'au bout, et la voiture s'engagea dans une grande allée encaissée, ombragée de beaux arbres, qui conduit à Guimont.

Le château se profilait en face de nous avec sa vieille architecture sans grâce et sa cour grandiose, où l'herbe croît épaisse et que ferme une splendide grille moyen âge, une merveille de serrurerie artistique.

Cette grille venait de s'ouvrir, et nous en avions vu sortir une femme que, malgré la distance, à sa démarche élégante, à sa taille élevée, nous reconnaissions tous pour madame de Guimont.

Elle marchait très-lentement; un lévrier tournait en courant autour d'elle. Un facteur rural, qui passait, lui remit une lettre, qu'elle ouvrit sans cesser sa promenade.

Tout à coup nous la vîmes chanceler et tomber de sa hauteur sur le revers de l'allée.

Le facteur, qui avait le dos tourné, ne s'en aperçut même pas.

— Bon Dieu! elle a fait une chute! s'écria madame de Sobrière.

— J'y cours! répondit le lieutenant Viard, en enlevant son cheval d'emprunt.

Mais, dans son zèle, il avait mal calculé son élan. Le cheval, surpris du coup de cravache intempestif qui lui était administré, se déroba brusquement et jeta bas son infortuné cavalier.

La calèche, qui partait au galop, s'arrêta net. Le valet de pied descendit. Le cocher vint à son aide pour relever ce pauvre Viard, qui faisait triste mine, le nez dans la mousse.

J'avoue que, voyant tout le monde occupé de lui, je fis très-vivement la centaine de pas qui me séparait encore de madame de Guimont évanouie, afin de lui porter secours.

Un promeneur qui arrivait à travers champs, tout essoufflé, la rejoignit pourtant avant moi.

Nous étions si empressés tous deux à être utiles à la jeune femme que nous ne prîmes même pas le temps de nous envisager.

Il la releva ; mais moi, je la soutins d'une main, en dénouant de l'autre les rubans de son chapeau de paille.

Nous l'assîmes contre un arbre, et, en nous penchant, nos deux têtes se touchèrent.

— Évenin !

— Odret !... Ah! quel hasard !

— Nous venions visiter madame de Guimont, dis-je.

— Je me promenais, je l'ai vue tomber, expliqua-t-il.

Elle était toute pâle, la tête renversée sur ma main.

— Il faut des sels.

— Si nous la portions chez elle?

— Voici la voiture : ce sera mieux.

La douairière, rassurée sur Viard, qui, son étourdissement dissipé, s'était relevé et marchait clopin-clopant, venait en toute hâte, un flacon de vinaigre anglais à la main.

Elle descendit aussi vite que le permettait son âge et fut plus habile, en trois minutes, pour faire reprendre connaissance à madame de Guimont, que nous ne l'étions depuis un grand moment.

Celle-ci ouvrit les yeux, nous vit, et son front se colora d'une nuance rose, surprise et pudeur...

Tandis que la comtesse la desserrait, Just Évenin, retiré discrètement en arrière, avait ramassé une lettre ouverte tombée sur le bord de la route.

— La lettre qu'elle lisait.

— Et que j'ai vu le facteur lui remettre.

— Serait-ce cette lecture?...

Just Évenin me la tendit. Votre signature, mon cher major, s'étalait très-visible à la suite de quelques lignes seulement que, bien entendu, nous ne songeâmes à lire ni l'un ni l'autre.

Mais tous deux nous vîmes très-bien votre diablesse d'écriture avec un « A. Jouanny » très-tourmenté. Je dois même ajouter qu'Évenin regardait votre signature avec des yeux étranges, presque haineux.

La jeune femme reprenait tout à fait ses sens. Elle expliquait avoir rencontré un caillou, avoir glissé... Rien que son embarras nous prouva l'inanité de ce prétexte.

C'était la lettre, votre lettre, mon cher major, qui lui avait causé cet évanouissement. Comment en douter quand nous la vîmes chercher autour d'elle avec angoisse, redevenir pâle et balbutier :

— J'avais une lettre.., j'ai dû laisser tomber une lettre...

Just Évenin, qui l'avait reprise, s'avança aussitôt pour la lui rendre. Elle fit une exclamation

joyeuse, s'en saisit par un geste si brusque que je ne reconnus pas sa réserve habituelle, et, le fortuné papier glissé dans sa robe, elle retrouva son aisance gracieuse.

Viard nous avait rejoints. Le valet de pied courait après le cheval. Madame de Guimont nous offrit l'hospitalité en s'excusant de troubler ainsi une visite qui lui était si agréable.

Elle avait accepté le bras du sous-préfet. Je guidais la comtesse, et Viard s'efforcait de ne pas trop boiter pour entrer au château.

Le parc doit être fort beau ; je n'ai fait que l'entrevoir. Nos deux intéressantes victimes d'accidents si imprévus n'étant guère en état de se promener dans les ombreuses allées, nous restâmes tous au salon, où une collation fut apportée.

Madame de Guimont, quoique visiblement préoccupée, se montra l'aimable femme que vous savez. Just Évenin eut beaucoup d'esprit, et Viard déclara solennellement qu'il ne regrettait ni sa chute ni la visite qu'il projetait à la sous-préfecture de Cambrai.

Et maintenant, mon cher major, ne me trahis-

sez pas auprès de la charmante madame de Guimont. Si elle est assez sensible pour s'évanouir quand vous lui racontez votre existence toulousaine, que ne ferait-elle pas si vous lui répétiez tout ce que je viens de vous dire là !

Le major Jouanny à madame de Guimont.

Toulouse, 15 mai.

Je suis parti sans avoir reçu votre dernière lettre. Elle m'est parvenue à mon hôtel à Paris. Je l'attendais et la redoutais à la fois: ne savais-je pas que vous pardonniez toujours, tandis que je ne voulais pas laisser l'injure sans punition?

Ce que vous avez dit à ce malheureux Durajoux, madame, devait être adouci par votre angélique regard, puisqu'il n'en a pas été foudroyé.

Mais me le confier, à moi... ô madame ! que vous avez de miséricordieuse délicatesse !

J'arrivai à Paris le matin, je vis deux officiers de ligne et les priai de s'entendre avec M. Vincent ou ses témoins.

Vous voyez par ce détail que, votre nom ayant

été prononcé, je renonçais à la canne pour l'épée.

Ces messieurs me dirent devoir rencontrer les témoins de M. Vincent au café de la Bourse, à trois heures.

A quatre heures ils arrivaient à l'hôtel et me déclaraient que les témoins de M. Vincent regardaient une rencontre comme impossible, des explications ayant été fournies à M. Vincent qui lui faisaient regretter sa démarche.

Des explications!... par qui?... comment?... Je ne l'avais point vu. Osait-il laisser supposer qu'il lui en était arrivé de Douai même?

Les deux officiers n'en savaient pas un traître mot. Ils avaient bien voulu croire que cette réponse embrouillée était une façon d'excuses et n'auraient pas mieux demandé que de me faire partager cet avis.

C'était beaucoup espérer. Cependant la difficulté d'exprimer mes impressions à ce sujet, la crainte de vous compromettre, le soupçon de vous sentir mêlée à cette nouvelle phase de l'affaire, me déterminèrent à remercier ces messieurs, en les priant de se tenir encore à ma

disposition pour l'avenir, bien que je considérasse cette affaire comme éteinte pour l'heure présente.

Il n'en était rien. Je voulus voir M. Vincent.

Ah! madame, en ne m'accordant pas une confiance absolue, que j'ai conscience de n'avoir rien fait pour mériter, il est vrai, vous mettiez mes doutes et mon dévouement à une trop forte épreuve.

Je savais bien où trouver cet homme à l'heure de l'absinthe. Je courus au café de la Bourse. Sur la porte, je heurtai le lieutenant Viard, qui en sortait. Il boitait un peu, ce qui me fit souvenir, madame, qu'il avait eu la sottise de faire une chute à votre porte, et l'honneur de recevoir pendant quelques heures l'hospitalité de Guimont.

Nous n'échangeâmes que quelques mots, et il s'éloigna.

M. Vincent ne parut ni étonné ni mécontent de me voir. Mon air glacial le mettait même plus à l'aise que l'ancienne concession que je croyais autrefois devoir lui faire.

— Monsieur, me dit-il très-poliment en me

montrant un siége près d'une table écartée, je vous ai écrit une impertinence, votre réponse était un soufflet. Vous plaît-il que nous en restions là ?

— Il ne me plairait point ainsi, répondis je, puisque vos témoins ont reçu les miens. J'ai accepté la reconnaissance de vos torts, mais j'ai besoin de connaître les « explications » qui ont pu motiver votre changement de résolution.

— D'abord, monsieur, je tiens à vous dire que si je refuse de me battre, c'est par excès de délicatesse.

Je fis un mouvement.

— Croyez-le, je vous prie. J'ai quelques raisons pour vivre ignoré, inconnu ; et, si je me battais, je ne voudrais le faire que la tête haute en portant ouvertement le nom de mes ancêtres.

Chose étrange, madame. En parlant ainsi, l'œil de cet homme brillait sous ses lunettes repoussées, le geste reprenait de la noblesse, et la taille fléchie se redressait fièrement dans ses habits trop amples.

— Rien ne vous empêche de me le dire à moi seul, monsieur, ce nom de vos ancêtres ; il serait

grand temps que cette confidence vint modifier mon jugement à votre égard.

— Pour laver une petite infamie, ce serait en commettre une grande, me dit-il avec une telle conviction que je sentis qu'il disait vrai.

— Enfin, ces explications? insistai-je.

Il sourit dans cette barbe noire dont la solidité me paraît de plus en plus discutable.

— Voici : Une conversation, bourrée de renseignements précieux et que le hasard m'a permis d'avoir aujourd'hui même avec un témoin oculaire, m'a prouvé que je faisais fausse route et que la personne dont l'existence m'intéresse à un haut point est plutôt exposée à un danger sérieux qu'à une poursuite ridicule.

Et se levant très-vivement, comme pour me montrer que la conversation était close, il attendit que je prisse congé.

Je n'y songeais guère. Un flot de sang me battait les tempes. Un danger!... un danger sérieux vous menaçait! Je fis un grand effort pour rester maître de moi : il s'agissait, par ruse ou par violence, d'arracher à cet homme son secret.

Quand je tournai vers lui mon visage boule-

versé par la contrainte que je m'imposais, il était déjà au bout de la salle.

Je fis quelques pas hâtifs pour le rejoindre : ce n'était pas adroit peut-être, mais je voulais savoir de quel droit cet être qui cache son nom portait un intérêt très-haut à votre existence.

Il ne m'en laissa pas le temps, gagna la porte, me salua sur le seuil et disparut.

Je cherchai partout le lieutenant Viard, langue insouciante et immodérée, dangereuse, qui répond à toutes questions et se pourlèche à toutes flatteries. De lui naissait cette complication inattendue. Certains détails d'une lettre d'Odret me le prouvaient surabondamment.

Je ne pus le rencontrer nulle part, et ma permission expirait!... et je suis revenu à Toulouse, madame, d'où je vous écris le cœur mécontent, n'ayant pu vous venger et ne sachant comment vous défendre.

Ne m'y autoriserez-vous donc jamais? Ne reconnaîtrez-vous donc jamais que ce n'est point le hasard seul qui mêle mon dévouement inutile aux incidents de votre vie? Ne direz-vous donc jamais à cette amitié sainte qui s'agite dans le vide,

faute de comprendre : « Délivrez-moi de cet ennui ou de cette tendresse. »

Car c'est le dilemme où se perd ma raison. M. Vincent !... Quels sentiments cet homme a-t-il l'audace d'éprouver?

Madame de Guimont au major Jouanny.

Cambrai, 13 juillet.

Il est trop tard pour gronder... et puis je n'en ai pas le courage. Vous avez agi comme un homme de cœur que la froide raison ne domine pas.

Heureux encore êtes-vous d'avoir, vivante en vous, cette source d'émotions, d'emportements, d'enthousiasme !

Mais pourquoi faut-il, mon ami, que ce soit pour Élise de Guimont que tant de nobles sensations, que vous disiez mortes, s'éveillent et palpitent?

Non, elle ne saurait vous autoriser à la défendre. Elle ne saurait faire appel à un dévouement qu'elle sent avec orgueil venir tout entier à elle.

C'est une fatalité qui me rend muette. C'est la volonté de Dieu qui me cloue, immobile, sur un

calvaire dont il ne m'est point permis de vous découvrir la croix.

Plaignez-moi, je le veux bien; gardez-moi la douceur de votre amitié; mais, au nom du ciel! laissez tomber dans l'oubli ces scènes regrettables où mon nom s'est trouvé mêlé à celui de M. Vincent.

Sachez bien que les injures de cet homme ne peuvent ni m'atteindre ni vous effleurer, mais qu'il serait dangereux pour mon repos de provoquer par une intervention, inefficace du reste, des rancunes ou des souvenirs.

Je vous demande le calme, l'oubli, tandis que vous me demandiez de vous donner des armes.

Avez-vous assez de foi dans ma sagesse pratique, dans mon réalisme prudent, pour ne pas m'en vouloir?

Bien sincèrement, je le souhaite, mon ami, ou mieux encore, j'y compte.

Le capitaine Odret au major Jouanny.

Douai, 30 juillet.

Ne vous avais-je pas écrit, mon cher major, que mon ami Évenin devait être un cœur de marbre

pour avoir résisté aux attendrissements expressifs de mademoiselle Duradel ?

Eh bien ! je me trompais du tout au tout.

Le voici prétendant avoué, patronné et plein de chances, de l'aimable veuve qu'il m'a si bien aidé à relever sur le bord de la route de Guimont, le jour où vous aviez eu la malheureuse inspiration de lui écrire des choses assez renversantes pour la faire s'évanouir tout net, le jour enfin où la vne de votre signature avait produit l'effet d'une morsure sur notre sous-préfet.

Comment cela s'est-il dessiné si vite ? allez-vous dire. Ah ! voilà ! Il y a dans tout ça la main de la comtesse, qui n'aura ni trêve ni repos que son sous-préfet-poëte ne soit bel et bien marié.

Déjà, dès ce jour accidenté dont je vous ai conté les aventures, je la surpris sondant avec adresse mon pauvre Évenin, qui paraissait terriblement préoccupé.

Le surlendemain, il vint à Douai. Trois jours après, il dînait chez madame de Sobrière, et, lorsque j'y arrivai le soir, je les trouvai tous deux si affairés à une conversation intime, que je fis mine de me retirer aussitôt.

— Non, restez, me dit la douairière. Il n'y a pas de secrets pour vous entre M. Évenin et moi. Je lui propose une femme qui vaut mieux dans un de ses cheveux que mademoiselle Duradel dans toute sa rotondité, et naturellement il accepte.

Je regardai Just Évenin. Un peu embarrassé, lui qui ne l'est jamais, il tournait son gant autour de sa main gauche avec un sourire perplexe.

— D'ailleurs, continua la vieille dame, je le soupçonne de m'avoir devancé dans ce triomphant projet. Cette façon de rôder autour de Guimont, en arpentant les terres labourées, me paraît signifier que notre sous-préfet n'était point si insensible qu'on eût pu le croire au charme de sa jeune administrée.

— Madame, répondit Just Évenin en relevant la tête, je n'y songeais point, je vous jure ; toutefois, il s'est produit, le jour auquel vous faites allusion, un petit fait qui aura certainement de l'influence sur ma décision.

— Et ce petit fait ?

— Une nuance... un rien... Permettez-moi de ne pas détruire ce tissu fragile de probabilités en y touchant.

— Soit. J'écris ce soir à madame de Guimont. Ce sera une sous-préfète adorable, si spirituelle, si gracieuse!... un peu sérieuse, mais le bonheur l'épanouira.

— Elle a mon âge? interrogea le nouveau prétendant. Je devrais en être effrayé et ne le suis nullement.

— Elle est toute jeune, toute jeune, malgré les trente années qui bourdonnent autour d'elle. Fi! les indiscrètes! Mariée à un homme qui ne la valait ni comme esprit ni comme cœur, veuve après cinq ans d'une union morose, pour ne pas dire plus, elle a retrouvé sa liberté pendant un voyage qu'elle fit à Londres et revint l'ensevelir ici avec l'austérité que vous savez.

Oh! oui, elle est jeune, aimante, attristée, avec des illusions maltraitées, non détruites, qu'il sera facile à qui l'aimera de faire refleurir. Essayez-le, heureux poëte!

Pendant ce petit discours explicatif, je voyais s'animer le visage sombre de Just Évenin. Il s'en dégageait sans doute un attrait assez vif; puis il déclara souscrire en tout et d'avance à ce qu'allait tenter la douairière.

Je ne sais rien de plus et je vous le raconte, sachant que vous conservez une respectueuse admiration pour la châtelaine de Guimont.

A propos, le major Durajoux est devenu aussi sage qu'il était extravagant, assidu à son bureau, paperassier plein de zèle ; j'entrevois parfois sa chevelure buissonneuse entre un verre d'absinthe et le *Moniteur de l'Armée.*

Il ne va plus à Guimont.

On attribue dans la ville cette conversion inexplicable à la miraculeuse intervention de Notre-Dame de Grâce, si justement vénérée dans le Nord.

Le major Jouanny à madame de Guimont.

Toulouse, 4 août.

J'ai un ami, madame, qui sait m'être agréable en me parlant de vous, et ne se doutera jamais du mal qu'il vient de me faire par le récit de ce qui vous intéresse.

Quitte à mériter votre ressentiment, j'entre hardiment dans votre vie, madame, et je vous crie : « N'épousez pas Just Évenin. »

Vous le voyez, je sais l'honneur qu'il convoite. Je sens surtout le bonheur qu'il entrevoit, et j'ai

la folie insigne, moi absent, moi sans mandat, sans droit, vous pourriez dire « sans motif », de vouloir réagir contre une telle ambition.

Tenez, je ne vous dirai pas qu'il est indigne de vous, ce jeune administrateur; je ne tenterai point d'abaisser un mérite qui est peut-être réel; je me garderai de placer à côté du mirage de votre distinction suprême, dont il rêve, celui de votre fortune qu'il ne doit pas repousser; je n'insinuerai pas que le cœur qu'il met à vos pieds est à peine vide d'une autre...

Hélas! je sais trop que l'on peut oublier et renaître.

Je vous dirai!... O madame! cette dissimulation m'étouffe, comme l'inquiétude me brise! Just Évenin m'a fait souffrir au delà des résignations humaines. La justice de Dieu ne saurait permettre qu'il eût le droit de me torturer encore.

Vous l'avez deviné : il m'avait pris le cœur de Jane!

Madame... pardonnez-moi d'avoir osé espérer qu'il ne prétendrait jamais au vôtre !

Madame de Guimont au major Jouanny.

Cambrai, 10 août.

Voilà beaucoup de trouble pour peu de chose, monsieur.

La comtesse de Sobrière m'a priée d'agréer la recherche de M. le sous-préfet de Cambrai.

J'ai répondu à la comtesse que, ne voulant point me marier, je lui demandais de vouloir bien transmettre cette décision à son protégé.

Je dois ajouter qu'elle ne s'est pas tenue pour battue et me bombarde de petits billets aigres-doux, spirituels et pressants, auxquels je réponds de la même invariable manière.

Je veux bien, monsieur, vous donner avis de cet incident, pour ramener votre imagination dans une route plus paisible. Il ne faut point lui laisser autant de liberté ; elle en abuse pour se livrer à des incartades dans le goût de votre dernière lettre.

Veillez sur elle. Nous sommes en ce triste monde pour la tenir muselée et nous éclairer des lueurs froides, mais sereines, d'une raison inflexible.

Le major Jouanny à madame de Guimont.

Toulouse, 17 août.

Qui croirait, madame, que vos petites mains sont si habiles à verser une douche glaciale sur un malade dont l'exaltation vous faisait peur ou vous froissait ?

Jouissez, au moins, du résultat de votre médication énergique. La flamme est enfouie, le cœur est étreint, l'imagination est étouffée. Je ne suis pas guéri, mais je ne crie plus.

Une plainte intempestive, ridicule peut-être, ne va plus vers vous, qu'elle pourrait désagréablement impressionner.

J'étais bien naïf de croire que la souffrance, par cela seul qu'elle existait, avait quelque droit à être écoutée.

J'étais bien sot de jeter, à travers la France, un sanglot que votre oreille ne pouvait entendre et que votre sympathie ne pouvait accueillir.

Et vous, madame, vous avez été mille fois trop bonne encore de daigner calmer cet enthousiaste et rassurer cet halluciné.

Il est vrai que ceux qui entendent vous rendre

heureuse à leur manière ne renoncent pas à réussir ; que demain il surgira une nouvelle prétention ; que les candidatures se presseront toujours plus nombreuses sur vos pas, et que, lasse à la fin de toujours répondre par une négation à ces empressements flatteurs, vous laisserez un jour tomber votre main dans celle du plus pressant ou du plus heureux.

Eh bien ! quand cela serait !...

Quand cela sera, madame, il vous viendra peut-être un souvenir. Celui d'un pauvre être triste qui ne sut, ni sauver son bonheur, ni s'en refaire un nouveau, plus profond, plus saint, parce qu'il eut d'abord de la faiblesse tendre, et plus tard de la tendresse timide.

Cela ne pouvait le rendre ni bien intéressant, ni bien dangereux, et, si l'on voulait bien n'en pas rire, au moins savait-on le reprendre quand il s'égarait et s'embrouillait dans le dédale des rêves d'or.

Je ne m'égarerai plus jamais, madame.

Le major Jouanny au capitaine Odret.

Toulouse, 1er septembre.

Je viens d'être assez souffrant pendant quelques jours, mon cher Odret, pour ne pouvoir vous répondre. J'espère que vous n'avez pu croire à une paresse qui n'est pas dans mes habitudes.

Vos petits romans douaisiens piquent assez ma curiosité pour que « la suite au prochain numéro » me fasse tout à fait défaut.

Vous avez laissé vos héros dans des positions délicates. Le prétendant sera-t-il repoussé? La protectrice se bornera-t-elle à une seule démarche? L'héroïne aura-t-elle jusqu'au bout la sereine indifférence que nous lui connaissons?

Car elle est indifférente, n'est-ce pas? Nul dans son entourage ne peut se vanter tout haut, ni s'applaudir tout bas, d'avoir troublé cette placidité superbe.

Vous avez raison de supposer que je lui conserve une admiration respectueuse et que j'apprends avec un intérêt positif tout ce qui la touche.

J'ai vu Durajoux. Il est venu passer quarante-

huit heures au 198e pour y régler des comptes arriérés et solder quelques vieilles dettes. Le voilà riche et rangé, mais pas heureux.

— Mon cher Jouanny, m'a-t-il dit le plus sérieusement du monde, je joue de malheur. Pour des questions de... sentiment, je voudrais quitter Douai. Vous ne consentiriez pas à *repermuter* avec moi, par hasard?

Je n'ai pu retenir un éclat de rire à cette proposition tintamarresque, ce qui l'a surpris vivement.

— Bah! a-t-il repris avec insistance, vous avez bien tort d'en rire. A Douai, vous reprendriez votre vie d'autrefois; ici, je retrouverais mon ancienne passion sans espoir. Et qui sait si ce nouveau changement n'amènerait pas des résultats agréables?

Je n'ai point goûté cet avis. Me voyez-vous, mon cher Odret, de retour au 206e! Outre que ces choses-là ne se font pas, je ne voudrais pas me retrouver une heure dans la ville où la douairière mitonne ses plans matrimoniaux.

Vous me tiendrez au courant de leur réussite.

Le capitaine Odret au major Jouanny.

Douai, 15 septembre.

Puisque vous m'instituez votre feuilletoniste ordinaire, me voici à ma plume, mon cher major.

D'abord le mariage Évenin — de Guimont, comme on l'appelle ici, n'est point encore fait et ne se fera peut-être pas de sitôt.

Les paris sont ouverts.

Hein? Est-ce assez ville de province, cela? Rien à faire, besoin de parler, nécessité de tout savoir, même ce qui n'existe pas encore.

De cette triple plaie naissent les cancans par centaines, et encore n'en faut-il pas dire de mal. On s'ennuierait beaucoup si l'on ne cancanait pas un peu. Cela finit par me gagner.

Il paraît que le veuvage a son prix. Madame de Guimont ne veut pas en démordre.

Cette persistance étonne fort la douairière, à laquelle la solitude ne plaît pas, et qui n'admet pas facilement qu'on refuse l'occasion de passer honnêtement le reste de sa vie avec un compagnon agréable.

— C'est bon pour moi, dit-elle, de ne pas m'être

remariée. J'ai eu deux raisons majeures pour ne pas le faire. D'abord, M. de Sobrière avait la détestable habitude, tout comte et chevalier de Saint-Louis qu'il était, de frapper son entourage à coups de canne, si bien que parfois je connus ce mode d'argumentation, et que je fus d'autant dégoûtée du mariage. Ensuite, il eut la délicatesse médiocre de me laisser veuve dix ou quinze ans trop tard. Sans ce concours de circonstances, je ne serais pas toute seule à terminer mon voyage.

M. Just Évenin s'est piqué au jeu. Repoussé, il ne se permet aucune démarche compromettante ; mais il redevient sombre, erre comme un poëte désillusionné entre Cambrai et Douai, et donne de menues pièces de vers au journal de la localité sous un pseudonyme trop transparent.

Ces symptômes sont très-graves. Dans une ville où le moindre petit fait prend les proportions d'un événement, la conversation générale s'alimente à ces sources incertaines pour en tirer des conséquences imprévues.

On appelle aussi cette petite histoire « le siége de Guimont », par allusion au siége de ce château historique pendant je ne sais quelle guerre avec

les Espagnols. C'est assez innocent, mais blessant quand même pour une femme irréprochable, qui ne demande que le silence, sans pouvoir l'obtenir.

Je ne puis, malgré toute mon amitié pour la douairière, ne pas lui en vouloir de la légèreté avec laquelle elle a entamé ces négociations.

Prise d'un beau zèle, elle veut unir des cœurs qui ne se cherchent pas, et voilà, d'un côté, mademoiselle Duradel languissante et attristée ; d'un autre, madame de Guimont froissée dans sa délicatesse.

Sans compter que le pauvre Évenin n'est pas beaucoup plus heureux pour cela. Sans avoir jamais reçu les confidences de ce garçon-là, je le crois en train de se venger d'un échec inconnu, ou de chercher à oublier en aimant une seconde fois.

Je ne sais trop si ces essais-là réussissent.

Le capitaine Odret au major Jouanny.

Douai, 25 septembre.

Un événement, un vrai, cette fois, mon cher major.

J'étais hier à Cambrai, avec Just Évenin, pour une chasse.

Le temps était atroce. Nous n'avions rien tué. En revanche, nous avions fort copieusement dîné chez l'un des chasseurs, M. du Tailleboy.

A onze heures, le sous-préfet demanda son cabriolet, où nous montâmes tous deux dans les meilleures conditions du monde.

— C'est égal, me dit Évenin en fouettant son excellent petit cheval, vous allez faire piteuse mine demain, Odret, quand la comtesse de Sobrière, au lieu d'un rôti tué de vos mains, n'apercevra que votre carnier vide.

— Que vouliez-vous faire contre l'eau?... Elle est implacable, votre pluie flamande, et pas chaude du tout. Brrr!

Je me rejetai sous la capote avec un petit frisson.

Nous passions en ce moment devant la route encaissée qui conduit à Guimont. En soupirant bien appris, Just Évenin y jeta un vif coup d'œil.

Ce qu'il vit n'était rien moins que gracieux.

Il vit un grand corps, massif et barbu, se

dresser subitement au coin de la route et sauter à la bride de son cheval.

— Gare à votre montre, Odret! me dit-il en allongeant un coup de fouet au grand corps, qui ne lâcha pas prise.

A mon grand étonnement, je distinguai des lunettes sur une face velue, — les voleurs portent rarement des lunettes.

— Monsieur le sous-préfet, dit une voix indécise où vibrait un petit rire menaçant, si vous tenez à votre peau, renoncez à votre siége de Guimont, il vous portera malheur.

Je ne sais pas ce que pensa Just; il me dit froidement :

— Passez-moi donc le revolver, Odret.

Ah bien oui! il n'y en avait pas l'ombre dans la voiture. Tandis que je m'agitais en remuant mon fusil, qui n'était pas chargé, j'entendis encore le même petit rire ironique.

— Gardez votre revolver pour les maraudeurs, monsieur le sous-préfet, et oubliez promptement la route de Cambrai à Guimont. Je vous préviens qu'il y a de par le monde quelqu'un à qui vos poses de troubadour déplaisent souverainement.

Le grand corps lâcha le cheval, lui donna une tape vigoureuse et se jeta de côté pour ne pas être écrasé ; car la bonne bête, en se sentant libre, partit à fond de train.

— Qu'est-ce que cela ? dis-je en me penchant hors du cabriolet pour revoir l'auteur de cette agression audacieuse.

La nuit pluvieuse étendait son voile humide entre la route encaissée et moi.

— C'est quelque amoureux de bas étage qui essaye de me faire reculer, répondit Évenin d'un ton sec.

— Je ne crois pas. La voix était contrefaite. C'est une voix d'homme du monde.

— Quelle folie ! Les hommes du monde attendent-ils donc les gens au coin des grands chemins ?

— Je ne me souviens pas d'avoir jamais rencontré dans la ville une barbe aussi opulente.

— Il peut ne pas habiter Douai ni même Cambrai. En tout cas, si ce personnage croit m'effrayer, il se trompe. Par délicatesse j'évitais de me promener autour de Guimont ; demain j'y viendrai en plein soleil.

— Voyons, réfléchissez un peu qu'il y a là peut-être, au contraire, quelque jalousie d'un ordre élevé, quelque rivalité qu'il est de meilleur goût de mépriser sans descendre à la bravade.

— Nous ne voyons pas la chose de la même façon ; je n'entends pas être mystifié.

Je ne pus rien obtenir d'Évenin, qui paraissait outré de la hardiesse de l'inconnu.

Il me déclara même, en me souhaitant une bonne nuit, que les obstacles le poussaient en avant d'une manière irrésistible, et qu'après avoir respecté l'intermédiaire de la comtesse, il allait se mettre en campagne, de sa personne, pour enlever la position.

— Vous allez sérieusement mériter l'épithète de troubadour, lui dis-je gaiement.

— Tout à fait. A partir de demain, je compte cesser d'être administrateur pour redevenir poëte.

Ce matin, comme j'allais prendre congé de mon hôte, je l'aperçus donnant des ordres à un domestique dans la cour de la sous-préfecture.

Ce domestique était porteur d'un admirable bouquet de fleurs exotiques, provenant d'une serre que le dernier titulaire avait fait élever à

grands frais, croyant terminer ici sa carrière administrative.

La mort en avait décidé tout autrement, et la serre, dont nul héritier ne songea à réclamer le contenu, demeura propriété de son successeur.

Une main intelligente avait assemblé ces fleurs, un œil épris en caressait les contours.

C'était une merveille de goût et un écrin splendide des plus chatoyantes couleurs.

Il n'était point impossible de deviner dans quelle direction le sélam galant allait être emporté.

— Déjà à l'œuvre? dis-je en désignant le bouquet.

Il sourit, avec une pointe de fatuité que je ne lui connaissais plus depuis quelque temps.

— Demain, un autre bouquet suivra celui-ci ; dans quelques jours, ce seront des vers. A la fin de la semaine, j'irai moi-même à Guimont.

A regret, je l'avoue, je lui souhaitai bonne chance et le quittai.

S'il suit son programme, l'homme aux lunettes en sera pour ses menaces vaines. Ce poëte-professeur-sous-préfet prend une allure de petit lion.

Le major Jouanny à madame de Guimont.

Toulouse, 27 septembre.

Je fais trêve à mes préoccupations douloureuses, à ma sensibilité maladive, madame, pour vous offrir de nouveau ce bras dont vous ne voulez pas.

Savez-vous que M. Vincent est à Douai? qu'il était, il y a deux nuits, dans le chemin qui mène à votre logis, guettant celui dont vous avez refusé l'hommage, — mais qui ne désespère pas de vaincre votre refus, — pour lui interdire de passer outre?

Je ne veux même plus me demander — c'est un intolérable supplice! — comment un monsieur Vincent peut impunément dresser autour de vous ses embûches et vous compromettre par sa présence nocturne.

Je veux vous représenter, madame, que ces choses n'arrivent que parce que vous êtes seule, et qu'en ce siècle démoralisé tout est possible vis-à-vis de l'isolement d'une veuve.

Faites-le cesser, cet isolement, je vous en conjure pour vous-même. Votre réputation sans tache ne doit pas être exposée à la bave d'un Vincent.

Il ne *veut* pas!... Il ne *veut* pas qu'on vous aime!... Il ne *veut* pas qu'on vous épouse! J'ai peur pour vous, madame, qui ne comprenez même pas ce qu'une telle interdiction, quelque mystérieuse qu'elle soit, a de terrifiant, qu'il ne se cache quelque monstrueuse iniquité sous cette manœuvre.

Défiez-la hautement. Il vous faut un défenseur. Voulez-vous que je le sois?

A ce défenseur, il faut un droit imprescriptible, un titre respecté : celui de votre mari.

Voulez-vous m'honorer de ce droit et de ce titre, madame?

Il n'y a là, veuillez le remarquer, ni imagination exaltée, ni enthousiasme imprudent, ni déclaration maladroite. Je ne retombe plus dans ces fautes dont j'ai connu l'entraînement et dont vous m'avez montré l'écueil.

Tel que je suis, avec mon fardeau d'années, de souffrances et de désillusions, je me donne à vous, madame, pour obtenir le droit de vous faire respecter de tous.

Madame de Guimont au major Jouanny.

Douai, 29 septembre.

Hélas! mon ami, comme on sent votre cœur sous le masque que vous lui imposez !

Trouvez votre récompense pour tant d'affection dans cet aveu que je ne crains pas de vous faire : je vous ai deviné depuis longtemps, et, depuis longtemps aussi, j'aurais mis ma main dans la vôtre si cette joie m'eût été permise.

Mon ami, votre correspondance, que j'ai eu le tort de permettre et l'imprudente douceur de partager, m'a éclairée sur des dangers que je ne soupçonnais pas, dangers pour le cœur, dangers pour ma position.

Je la croyais fixée, immuable, horrible, mais au moins libre à jamais.

Je me trompais. C'est vous qui me l'avez appris.

Je ne puis être défendue, puisqu'un mari seul peut le faire et que je ne suis pas veuve.

Vous avez bien lu : je ne suis pas veuve.

Vous allez vous récrier : « Ces choses ne se

voient pas en France!... Qui donc trompiez-vous?»

Je crois bien, maintenant, que je me trompais surtout moi-même. J'ai cru pouvoir sauver l'honneur d'un malheureux au détriment de mon propre bonheur. Voyez où cette illusion m'a conduite.

Tout le monde conspire contre une liberté qui ne m'appartient pas; vous m'aimez!... et je suis la femme de M. Vincent!

Ceci est une pitoyable histoire. Nul être, hors lui et moi, n'en sait les tristes détails. Il ne me semblait pas possible qu'une circonstance pût naître où je serais entraînée à rompre l'éternel silence que je m'étais promis.

Mais, en échange de tout votre dévouement inutile, de tout votre cœur désolé, quand je ne puis que vous donner ma confiance, dois-je encore hésiter?

On m'a mariée à vingt ans — mes oncles et ma mère — sans supposer une minute que je ne fusse pas charmée d'épouser le plus brillant cavalier de la société lilloise, un héros de romans réalistes mais flatteurs, qui daignait renoncer en ma faveur aux attraits de son existence bruyante.

J'avais d'instinct horreur de cette réputation tapageuse et peur de ne répondre non plus en rien à l'idéal que M. de Guimont se faisait peut-être.

En cela, j'avais bien tort, M. de Guimont ne se mettait point martel en tête pour si peu de chose. Une jeune femme sage, obéissante et douce lui allait assez bien pour qu'il n'en demandât pas davantage. Du cœur, de l'esprit, des goûts de cette femme, il ne songeait même pas à s'informer.

Peut-être n'avais-je pas d'illusions, peut-être étais-je faite pour le sacrifice comme d'autres pour le bonheur. Je ne sais, mais ce fut sans luttes et presque sans souffrances que je me résignai à une existence végétative.

Quelque chose de lourd pesait sur moi, que je ne songeais ni à secouer ni à maudire, un joug sévère que nulle tendresse n'adoucissait.

M. de Guimont était à la fois très-léger d'allures et très-jaloux de sentiments, très-sensible au point d'honneur et tout à fait capable d'y manquer si la passion l'emportait.

Cette passion, ardente et croissante, c'était le

jeu. Il y engloutissait follement des sommes considérables et revenait ensuite à Guimont, où je vivais fort solitaire, déplorer ses entraînements en attendant une prochaine rentrée de fonds.

L'argent une fois en sa possession, il se hâtait d'aller chercher une revanche fructueuse, qui se changeait fréquemment en déveine persistante.

Mes conseils ayant été fort mal reçus, je m'en abstins ; je ne me permis pas non plus de reproches. Il était libre de dévorer une fortune qui lui appartenait personnellement, et j'étais assez détachée des calculs ordinaires du monde pour ne pas même m'inquiéter de la mienne.

Ma mère me dit un soir, pendant la longue maladie qui devait me l'enlever : « Je me réjouis, Élise, maintenant que je connais mieux M. de Guimont, de vous avoir mariée sous le régime dotal. Votre fortune est, du moins, à l'abri de ses caprices. »

Je ne m'en étais jamais informée. Dans la retraite où se plaisait mon indifférence, les questions financières n'avaient qu'une mince valeur. N'aurais-je pas toujours assez pour vivre seule, sans amour, sans rêves, sans but?

M. de Guimont, à peu près ruiné et fort amoindri dans l'estime de ses amis, songeait alors à un voyage en Angleterre et en Amérique. Le pays des dollars l'attirait irrésistiblement.

Un Lillois, retour de San-Francisco, lui avait conté des aventures bizarres et attrayantes où l'or jouait un rôle capital.

Il y avait là-bas des hommes qui tiraient l'or de la terre, et, plus encore, d'autres hommes qui tiraient l'or des mains.

Il se dit qu'il tenterait un jour ou l'autre de jouer quelque lingot splendide en cinq points, et cette perspective lui rendit sa belle humeur.

Ce n'était pourtant là qu'un projet lointain. Plus réalisable était un voyage à New-York, dont il voulait bien m'entretenir, et où il espérait retrouver un joueur émérite, le plus beau joueur qu'il eût connu, lord Efty, dont il avait fait la connaissance au casino de Boulogne.

Lord Efty, qui faisait ce qu'il appelait « son tour de tapis verts », avait abandonné la France qu'il connaissait à fond pour courir la fortune en Amérique. Il y était débarqué depuis peu.

M. de Guimont apprit son arrivée, n'y tint

plus et se déclara prêt à partir. Pour expliquer cette grande hâte, il est bon d'avouer que les casinos de Boulogne, de Dunkerque, de Calais, les maisons de jeu de Lille et les salons de Douai en étaient arrivés à le redouter, les uns comme un lutteur dangereux, les autres comme un pernicieux exemple.

Mes oncles lui firent observer qu'il n'avait aucun motif pour m'abandonner à Guimont, que ma mère venait de mourir, que j'étais à la fois trop triste et trop jeune pour qu'un tel délaissement ne fût pas justement critiqué.

M. de Guimont n'avait aucun désir de m'associer à sa vie fantaisiste. Interrogée, je répondis être toute prète à partir ou à rester, sans témoigner la plus légère préférence pour l'une ou l'autre de ces deux solutions.

Il fallut que l'un de mes oncles lui fît entendre que les convenances s'opposaient à cet abandon pour que M. de Guimont se déclarât disposé à m'emmener.

Que m'importait ? La vie près de lui n'était ni plus pleine ni plus heureuse que dans la solitude du vieux château historique. Je le suivis, tout

étonnée de voir des pays nouveaux, sans même lui faire part de mes impressions, qu'il n'eût point comprises.

Nous visitâmes l'Angleterre, moins en touristes qu'en joueurs. Les stations thermales, les établissements élégants de plaisirs recevaient sa visite. Mes vêtements de deuil l'eussent gêné : je l'attendais à l'hôtel.

La veine tourna. Il fut très-heureux et gagna presque toujours. Pour ne point épuiser la chance, par une superstition de joueur, il quitta brusquement l'Angleterre pour l'Amérique.

Je devais y vivre de la même existence désenchantée. Voyageuse sans initiative et sans désirs, je voyais d'une ville sa gare, ses hôtels et ses églises, tandis que M. de Guimont n'en voyait que ses maisons de jeu.

Un soir, nous étions à Boston, j'attendais comme de coutume celui qui rentrait toujours si tard, si tard, parfois à l'aube.

Il se fit du bruit sous mon balcon. « Un homme s'est tué à Washington-Palace, disait-on avec effarement, après avoir perdu sa dernière obole. »

Ce mot me bouleversa. Perdre... se tuer...

hélas! c'étaient là des perspectives que j'avais parfois entrevues avec un indicible effroi.

Et M. de Guimont qui ne rentrait pas!

Si c'était lui?

Un second frisson me secoua tout entière. Je courus au meuble où il serrait en rentrant son portefeuille plus ou moins gonflé. Le portefeuille était ouvert et vide. On en avait évidemment fouillé les profondeurs pour en extraire le reste du contenu.

— Mon Dieu! pensai-je, c'est lui, c'est lui!

Je jetai un châle sur mes épaules et m'élançai en courant dans la direction de Washington-Palace. C'est un établissement fort élégant, admirablement tenu, où la musique, les frais ombrages et le salon de conversation dissimulent habilement les salons de jeu.

Les femmes y sont admises sans que leur présence soit mal interprétée, et les hommes du meilleur monde y viennent faire une partie sans déroger; les jeux de société y coudoient les jeux de hasard, et l'on peut tout aussi bien y risquer un louis à l'écarté qu'y gagner une fortune à la roulette.

Il y avait un attroupement devant Washington-Palace ; des groupes animés commentaient la mort du malheureux. On attendait la sortie du cadavre, sur lequel l'autorité locale procédait à une hâtive enquête.

Plus j'avançais, plus mon angoisse devenait poignante. Je n'osais demander aucun nom, aucun détail ; j'étais trop certaine de ce que j'allais voir.

Je gravis le perron en m'accrochant aux grilles et pénétrai, toute chancelante, dans les salles du rez-de-chaussée.

L'assistance y était bien moins nombreuse que je ne le supposais. La plupart des spectateurs, redoutant d'être mêlés à une affaire sanglante, s'étaient retirés ou gagnaient les jardins.

Les femmes s'étaient enfuies.

Au fond d'un salon, les groupes étaient plus nombreux. L'un d'eux, en s'écartant, me laissa voir un corps étendu sans vie sur le parquet au milieu d'un mélange horrible de sang répandu, de cheveux arrachés et de cervelle jaillissante.

Un nuage passa sur mes yeux. J'étendis les

deux bras pour ne pas tomber. Une main saisit la mienne.

— Que faites-vous donc ici? me dit la voix dure que je connaissais si bien.

M. de Guimont, ne recevant pas de réponse, me secoua fortement.

— Vous! c'est vous! m'écriai-je en rouvrant des yeux effarés.

— Eh!... qui donc veniez-vous chercher ici, si ce n'est moi?

— Ah! si vous saviez!... quelle pensée atroce! balbutiai-je.

Il haussa les épaules et m'entraîna vers la sortie sans me laisser achever. Mais nous fûmes arrêtés par un lugubre cortége : c'était le suicidé que l'on emportait sur une civière, l'enquête terminée.

Forcés d'attendre dans l'embrasure d'une fenêtre que le mort eût passé, nous contemplions tous deux les tristes restes, lui avec contrainte, moi avec stupeur.

— Ainsi, dis-je douloureusement, vous avez assisté à ce spectacle?

Il me regarda sans répondre, les sourcils contractés.

— Monsieur ne s'est pas contenté d'assister à la catastrophe, il l'a amenée! dit une voix grave derrière moi.

M. de Guimont sursauta.

Je vis un visage long, froid, très-noble, sur un buste élevé que portaient des jambes en échasses, se dresser à côté du visage bouleversé de M. de Guimont.

— Lord Efty, balbutia-t-il, vous prononcez là d'étranges paroles.

— Monsieur de Guimont, j'ai vu.

Ce « j'ai vu » me fit frissonner, tant il renfermait d'implacable conviction.

— Par grâce, milord, m'écriai-je, ne parlez pas ainsi! c'est odieux!

— Ce qui est odieux, madame, répondit-il avec le même sang-froid, c'est de tricher comme un valet et de dévaliser un malheureux à une table de jeu au point de le jeter désespéré a suicide, après lui avoir volé cent mille francs.

M. de Guimont, blanc et les dents grinçantes, se tourna lentement vers son accusateur.

— Vous me rendrez raison de cette insulte, lord Efty! prononça-t-il avec rage.

— Allons donc! fit l'Anglais en le toisant avec un mépris si souverain que je sentis le sang m'étouffer.

— Je suis gentilhomme!

— Vous êtes un grec!

La foule s'amassait. Il y eut quelques grognements de mauvais augure. Un grec dans une maison du genre de Washington-Palace est un ennemi public dont il faut faire promptement justice.

De l'accusation de lord Efty, il ressortait clairement que M. de Guimont avait falsifié les cartes, et cette accusation l'emportait de beaucoup en gravité dans l'esprit des Américains sur celle de la mort de l'infortuné qui en avait été la suite.

Cependant M. de Guimont, un instant désarçonné, faisait tête à son adversaire. Appuyé à la fenêtre, le dos aux vitres, les bras croisés, le front hautain, il regardait monter la colère publique.

Cette attitude courageuse allait lui rallier des défenseurs, ou tout au moins éloigner les malintentionnés, quand un autre joueur qui, je l'appris

ensuite, avait précédé le pauvre mort à la table de jeu, se coula jusqu'à M. de Guimont, toucha la poche gauche de son paletot, et, d'un habile revers de main, en fit sauter un paquet de cartes qui s'éparpilla à nos pieds.

— Voleur! détrousseur de dupes! s'écria-t-il avec colère.

Il s'éleva un cri formidable. Je vis se dresser des cannes menaçantes; on arma un revolver à ma droite. « A l'eau! » hurla-t-on à ma gauche.

— Paix! dit lord Efty, dont la grande taille dominait cette scène. A bas les cannes et les pistolets... Silence donc! on ne lynche pas un homme qui fait sauter la coupe, on le méprise, voilà tout.

La foule s'arrêta, surprise de cette intervention.

— Laissez passer ce Français, continua le gentleman en faisant mine de s'écarter dédaigneusement, il est marqué au front!

A mon tour, je poussai un cri rauque, je nouai mon bras autour du cou de M. de Guimont et, me faisant place de l'autre avec une énergie irré-

sistible, j'entraînai celui qu'on venait d'écraser publiquement.

Mon exaltation me donnait une force inattendue; je poussai M. de Guimont du perron dans une voiture qui stationnait au bas des degrés, et je m'y précipitai après lui en jetant au cocher l'adresse de notre hôtel.

Pendant le rapide trajet, pas un mot.

A peine seuls dans mon petit salon, je le regardai dans le cœur, si je puis ainsi dire, en demandant simplement :

— Est-ce vrai?

Malgré tout, j'espérais qu'il allait me répondre : « Non. »

Et je l'aurais cru.

— Qu'est-ce que cela peut vous faire? répondit-il avec brusquerie.

Sur mon visage décomposé il lut une horreur indicible.

— Est-ce que vous croyez aux criailleries de ces Yankees?

— Je crois à la honte qui brûle votre front.

— Les femmes n'entendent rien aux questions de jeu.

— Les femmes sentent les questions d'honneur.

— Où voulez-vous en venir, enfin ?

— Si lord Efty n'a pas menti, je ne veux plus porter votre nom déshonoré.

— Vous dites ?

— Que madame de Guimont est morte pour ses amis.

Il prit mes mains et les tordit avec frénésie. Dans le trouble de son cerveau, que la passion obscurcissait, une idée plus nette de la situation venait de jaillir tout à coup.

— Oh ! lord Efty ! murmura-t-il avec angoisse. Sans lui, tout pouvait être sauvé. Et par orgueil de joueur, par haine de race, il criera partout qu'un Guimont a dépouillé son adversaire comme on détrousse un voyageur au coin d'un bois.

— Il dira cela, oui, répétai-je désespérément, mais je ne l'entendrai pas !

Il se méprit sur le sens de cette parole.

— Ce n'est point à vous de mourir ! dit-il brusquement.

Un éclair avait passé dans ses yeux. Peut-être avait-il entrevu dans une vision désespérée l'infa-

mie qui le suivrait partout et le désignerait au mépris de ses compatriotes.

Il se leva et marcha d'un pas ferme vers un petit meuble où il déposait son revolver.

— Lord Efty a raison, dit-il encore, je suis marqué au front !

Il appuya l'arme sur sa tempe.

Je bondis, affolée, lui arrachai le revolver et le lançai à travers la vitre, qui vola en éclats dans le jardin de l'hôtel.

— Assez de sang ! criai-je en m'affaissant contre un meuble.

Mon mouvement avait été tout instinctif. Le cadavre de Washington-Palace, avec sa cervelle jaillissante, assaillait encore ma vue troublée.

— Maladroite ! fit-il avec un ricanement cruel, vous alliez être libre !

— Je ne voulais plus de sang.

— Alors vous acceptez ma honte? me dit M. de Guimont d'un ton farouche.

— Jamais ! Je vais fuir, me cacher dans quelque coin désert de cette grande Amérique, où se réfugient tant de misères.

— Oui, et tant de crimes.

Il fit deux ou trois fois le tour du salon, et revenant à moi :

— Vous m'avez tracé la voie. Retournez en France, Élise; moi, je suis mort à votre monde.

Et comme, effarée, je ne répondais pas, il m'expliqua que lorsqu'un gentilhomme, par une progression fatale d'entraînements et de chutes, tombait jusqu'à l'abîme où il venait de rouler, la mort était son seul refuge.

— Et le repentir? dis-je doucement.

Sans répondre à cette interruption, il développa, avec une lucidité étrange en une heure semblable, tout un plan dont la bizarrerie loyale devait séduire mon inexpérience.

Il ne rentrerait plus en France, où il ne supporterait pas les allégations atroces de lord Efty, l'habitué des casinos de Boulogne et de Dunkerque. Ses allégations elles-mêmes tomberaient devant sa mort. On n'insulte pas ceux qui ne peuvent plus se défendre. Il irait sous un nom d'emprunt tenter les aventures en Californie. On préparait une expédition dangereuse dans la Terre-de-Feu, il en ferait partie. On prétendait que l'Amérique allait avoir à combattre les

Indiens Modocks, il marcherait dans leurs rangs. Mort volontaire, il trouverait certainement la mort véritable dans une de ces tentatives désespérées. Le veuvage anticipé dont il décrétait l'heure ne pouvait manquer de se changer promptement en un veuvage réel. Il en serait heureux, la vie lui était à charge. Il reconnaissait la série de fautes qui l'avaient fait tomber si bas. Il ne voyait d'autre moyen de se relever quelque peu que par l'expiation peu commune qu'il rêvait. Je devais rentrer à Douai, y porter son deuil, y faire respecter son nom. Jamais il ne troublerait ma solitude, jamais il ne m'exposerait à voir un Français retrouver sur son front la tache que lord Efty y avait publiquement imprimée.

— Vous laisserez ici Eugène de Guimont, mort accidentellement aujourd'hui même, et vous ne connaîtrez même pas le pseudonyme de celui qui fut votre mari.

J'écoutais comme dans un rêve ce projet fantasmagorique..... dont une imagination ardente pouvait seule entreprendre la réalisation.

Son imprudence, son illogisme ne me frap-

paient guère. Tout au plus me semblait-il difficile. Il sauvait l'honneur des Guimont, c'était tout.

— Bien, lui dis-je, j'approuve votre pensée, et nous l'exécuterons ensemble.

— Comment cela?

— Mon devoir est de vous suivre. Nous disparaîtrons tous deux.

Il me regarda, stupéfait. Évidemment, cette façon d'entendre mon devoir de femme déconcertait son nouveau plan. Le faible attendrissement qui traversa ses yeux durs s'évapora en une seconde.

— Vous n'y pensez pas. Cela ne se peut pas. Outre que vous êtes innocente et ne devez en rien participer à ma vie d'aventures, vous servirez mille fois mieux l'honneur de notre nom en le portant haut dans votre pays qu'en l'ensevelissant près de moi. Partez donc.

Il dit ce dernier mot avec une nuance d'impatience, comme si le dévouement qu'il entrevoyait lui semblait déjà lourd.

Et, chose étrange, cette impatience le servit à m'éloigner mieux que tous les raisonnements.

Il me vint cette pensée que je lui étais à charge peut-être à son insu, et qu'il saisissait avec une certaine joie cette occasion, si douloureuse qu'elle fût dans sa cause, de recouvrer sa liberté.

Me voyant ébranlée, il accumula rapidement preuves sur preuves pour vaincre mes dernières hésitations. Puis, sans prendre d'autres objets que des gants et une casquette de voyage, il sortit en me serrant la main d'une étreinte cavalière.

Il ne rentra point ce soir-là. Je l'attendis toute la nuit, livrée aux plus effroyables combats. Le déshonneur, le mensonge, la liberté! menace et mirage!... Je flottais, fiévreuse, dans une mer de douleurs, dont chaque goutte m'était une angoisse nouvelle.

Le lendemain, rien encore. Avec les heures, la certitude prenait un corps. M. de Guimont n'avait point failli à sa promesse.

La seconde édition du journal de la ville m'apporta la solution redoutée : Trois voyageurs français, que le plaisir d'une promenade en canot avait réunis par hasard, venaient d'être les vic-

times d'un accident. La frêle embarcation avait chaviré. Deux des promeneurs, qui savaient nager, avaient regagné le bord. Le troisième avait disparu. Quoiqu'il ne fût pas autrement connu de ses compagnons que comme compatriote, on avait lieu de supposer, à quelques indices déjà recueillis, que ce malheureux n'était autre que M. Eugène de Guïmont.

Je ne pus voir qu'un seul de ces voyageurs, l'autre étant reparti tout aussitôt pour une direction ignorée. Celui que je fis supplier de passer à mon hôtel était un garçon de vingt-cinq à trente ans, vulgaire et cauteleux, dont je ne tirai rien de plus que ce que le journal m'avait appris.

C'était lui, du reste, qui avait fourni à la rédaction la note qui faisait en ce moment le tour de la presse américaine.

Je ne pouvais le supposer dupe de ce qu'il débitait avec tant d'assurance, quoique avec une extrême sobriété de détails; restait à l'en croire complice, et force me fut de m'arrêter à cette idée, si pénible qu'elle fût.

Cet homme me dit partir la nuit même pour la

Californie. Je n'osai ni lui dire un mot, ni lui offrir une aide pécuniaire, quoique son extérieur ne témoignât pas une aisance positive.

Je devinais qu'il savait, non point peut-être le motif, mais à coup sûr le projet de M. de Guimont. Mon rôle m'imposait le silence. Les questions brûlèrent mes lèvres et s'y éteignirent.

Il partit sans se trahir plus que moi. Je ne sais absolument pas, encore aujourd'hui, ce que ce jeune homme a été pour M. de Guimont, et quelles relations ils ont entretenues par la suite. Un complice payé, sans doute, et rien de plus.

J'envoyai ma carte à lord Efty, avec ce mot crayonné au bas : « Respectez la mort, milord, si vous vous êtes cru le droit de blâmer la vie. »

Après quelques jours consacrés à attendre le résultat de recherches vaines, je quittai l'Amérique, non sans avoir distribué aux pauvres les cent mille francs trouvés dans le portefeuille de M. de Guimont, et dont il n'avait pas emporté une obole.

Je pris cette résolution, que j'exécutai sans bruit, après avoir pris des renseignements mi-

nutieux et acquis la certitude que l'infortuné suicidé de Washington-Palace, absolument inconnu dans la ville, ne laissait aucune famille pour en recevoir la restitution.

J'avais écrit au seul oncle qui me restât. Il m'accueillit dans mes vêtements de veuve sans élever le plus petit soupçon contre la véracité de mon bref récit.

Les affaires d'intérêt ne furent point difficiles à régler. Sauf Guimont, celui que l'on croyait mort ne possédait absolument plus rien. On découvrit que le vieux château était grevé d'hypothèques, et que des capitalistes de Lille en pouvaient exiger la vente.

Je ne le permis pas. Sur ma fortune personnelle, Guimont fut racheté, les derniers créanciers désintéressés, et le nom garda son prestige.

On avait déjà oublié les fautes du parent, de l'ami; bientôt on oublia l'homme lui-même. Seule je restai avec mes souvenirs et mes doutes.

Ce que j'avais accepté était-il légal? Je l'ignorais. Ce que j'avais souffert pouvait-il m'absoudre

de mon acceptation? Une pauvre femme sans conseils, aux prises avec une position affreuse, était bien inhabile à en décider.

Vous m'avez connue alors, vivant retirée, à peu près paisible, sans bonheur, sans désirs, comme un être dont l'existence est dévoyée, mais qui tâche de la porter dignement.

Quelques années avaient passé. Peut-être cette liberté dont, seule, je savais bien ne posséder que l'ombre dérisoire, m'appartenait-elle réellement. Je ne le saurais vraisemblablement jamais, et d'avance mon cœur renonçait à ce qui pouvait rester de joies à goûter ici-bas.

Un jour, ce fut la foudre. Une lettre me parvint de Paris. *Il* n'avait pu supporter l'exil plus de cinq ans. Il avait eu la nostalgie de la France. Il allait travailler sans éclat, honnêtement, sous le nom de Vincent. Mais il lui fallait de l'argent, et il me priait de lui en envoyer.

Ce que j'ai versé de larmes!... Ma paix perdue... le danger m'environnant... Et s'il lui prenait la fantaisie sinistre de se déclarer vivant, retrouvé? de se faire un roman pour le besoin de sa cause, et, voyant le silence autour de son

nom, de reprendre hautement ce nom qu'il avait flétri ?

J'envoyai l'argent demandé et ces seuls mots, qui étaient vrais : « Lord Efty habite Boulogne-sur-Mer. »

Ceci me servit mieux que les promesses, mieux que la conscience. A part quelques demandes de fonds, il m'épargna sa correspondance, quelque temps au moins.

Pour l'éviter plus sûrement encore, je pris le parti de lui constituer, sous son nom de Vincent, une rente viagère inaliénable, suffisante à une existence modeste.

Peu après, vos lettres, mon ami, m'apprirent à la fois que M. Vincent, tombé au plus profond des misères morales, brassait des affaires véreuses, et que, par une inconcevable anomalie, il prenait à ma personne un intérêt irritant et effrayant.

Depuis ce jour j'ai peur. Dans les âmes dépravées, les sentiments subissent d'inavouables transformations. Délaissée, blessée, abandonnée par lui, dois-je donc subir aujourd'hui la mortelle injure de sa jalousie ? Et dans sa fureur de n'avoir

plus ni nom, ni demeure, ni famille, qu'osera-t-il tenter?

Mon ami, je souffre beaucoup. Dieu m'aidera, je le sens; il ne voudra pas me laisser glisser dans une honte plus irrémédiable que celle dont il m'a laissé échapper saine et sauve.

Mais je souffre!

Le major Jouanny à madame de Guimont.

Toulouse, 2 octobre.

Madame, vous êtes une sainte que ses sublimes imprudences mènent à une sorte de martyre oublié par l'Église!

Vous avez cru au point d'honneur, à la sainte conscience, à l'expiation, au serment. Vous ignoriez donc que certaines natures jonglent avec ces grandes choses, qu'elles regardent seulement comme de grands mots?

Votre confiance, dont je vous bénis avec une gratitude profonde, me grandit assez pour me rapprocher des sphères pures où vous planez.

Vous n'entendrez pas une plainte sur ma propre douleur, pas une critique sur la loyale illusion que vous avez conçue. Je vénère en vous, madame,

la victime d'une loi sociale et d'un rêve décevant.

Cet homme a tardé cinq ans à revendiquer sa part au soleil de la patrie. C'est beaucoup, c'est énorme! Il n'a écorné que sur la question d'argent le pacte irréalisable qu'en un jour de terreur il vous proposait et que, prise de la suprême folie de l'honneur, vous avez cru pouvoir accepter.

Et déjà vous entrevoyez l'heure où il réclamera son droit strict, son nom, sa femme!... Ah! madame, avais-je donc deviné l'intolérable supplice qui m'est destiné quand je voulais tuer M. Vincent?

Le capitaine Odret au major Jouanny.

Douai, 5 octobre.

Je ne m'explique pas trop clairement le sentiment complexe qui pousse mon ami Évenin à poursuivre « le siége de Guimont ».

Il m'arrive parfois de supposer que ce jeune homme éprouve le besoin de supplanter ses pareils, pour le seul plaisir de constater sa supériorité à certains égards.

Croyez-vous aussi cela, mon cher major?

Depuis que les insanités de Durajoux et les pro-

pos de la douairière de Sobrière ont mis en grande mode la jeune veuve, Just Évenin, qui ne semblait point y songer, a pris la tentative à cœur. Votre correspondance avec madame de Guimont, dont vous vous souvenez que le hasard d'un évanouissement et d'une rencontre lui a livré le gracieux secret, paraît avoir influé grandement sur ses projets.

Vous redoute-t-il ? Votre nom seul l'exaspère. Je ne sais. Il se démène plus activement que ne le fit jamais troubadour amoureux autour de la dame de ses pensées.

Les menaces sans fard d'un aventurier, dont je vous ai conté les prétentions, ont exaspéré son orgueil. Sans leur faire l'honneur de les prendre au sérieux, comme j'avais eu la sottise de le faire moi-même, il entend amener madame de Guimont à se laisser efficacement protéger par un fiancé en titre.

La serre de la sous-préfecture a donné toutes ses fleurs. L'imagination de notre héros a mis au vent toute sa poésie. Voilà une semaine que dure le tendre manége. Ce soir, Just Évenin compte se présenter loyalement à Guimont et traduire en

prose parlée ce qu'il a soupiré jusqu'ici en idylle et en élégie.

Aime-t-il réellement madame de Guimont?... En tout cas, il veut l'épouser, et son énergie, pour revêtir une forme élégante, n'en est pas moins tenace.

Le capitaine Odret au major Jouanny.

Douai, 7 octobre.

Après l'idylle, le drame.

Que s'est-il passé à Guimont? Voici, mon cher major, tout ce que j'ai pu apprendre afin de devancer près de vous les chroniques judiciaires.

Hier, à neuf heures, par une soirée claire, le cabriolet du sous-préfet de Cambrai attendait son maître à l'entrée de l'avenue de Guimont, sous la garde d'un petit garçon de la ferme.

A travers les grilles, il voyait distinctement les ombres de madame de Guimont et de deux messieurs qui se promenaient avec elle, poindre, grandir et disparaître alternativement devant l'espace éclairé par les fenêtres du salon sur le gazon du parc.

Les trois interlocuteurs mettaient dans leur en-

tretien une certaine animation souriante. Toujours causant, ils gagnèrent une allée où les clartés du salon ne découpèrent plus leurs silhouettes.

Cette allée conduisait à une des portes qui, du parc, ouvrent directement sur l'avenue. Le petit garçon vit ouvrir cette porte et Just Évenin en sortir seul.

Le petit garçon remarqua qu'en se trouvant sur un point qui lui était moins familier, le sous-préfet, entré par la grande grille, ne parut pas se reconnaître tout d'abord.

Il s'orienta pour rejoindre sa voiture ; mais à peine avait-il fait quelques pas, et comme l'enfant allait le héler avec plus de bon vouloir que de respect, une grande ombre se dressa entre une haie vive et le mur du parc.

Il entendit un coup de revolver, presque aussitôt suivi d'un autre, un cri entre les deux explosions, et puis rien.

Épouvanté, l'enfant dégringola de son siége et s'enfuit en poussant des hurlements.

Du château, de la ferme, on accourut aussitôt. Les recherches ne furent pas longues. A une

égale distance du parc et de sa voiture, Just Évenin gisait, blessé à la poitrine, étendu sur le dos, la main crispée tenant un revolver, dont un seul coup était déchargé.

Il était sans connaissance. On le releva. M. de Tainsonne, l'oncle de madame de Guimont, qui était au château, organisait déjà son transport, quand un domestique fit une découverte encore plus lugubre.

Proche le mur, la face contre terre, était tombé un homme dont il fut impossible de reconnaître le visage, horriblement ravagé par un coup de pistolet tiré d'assez près.

La blessure, d'un aspect repoussant, avait emporté le bas dela tête du menton aux oreilles, en sillonnant d'une trace sanglante les yeux et le front.

Cet homme était mort.

On transporta les deux corps inertes, celui du sous-préfet dans le grand salon de Guimont, celui de l'inconnu dans l'orangerie.

Un médecin, que l'on allait chercher à Cambrai, fut rencontré arrivant en toute hâte, car il avait appris, du petit garçon fou de terreur, qu'on

s'était fusillé, suivant son expression, près du château.

La blessure de Just Évenin, quoique fort grave, ne paraît pas mortelle au docteur; mais il est intransportable, et si la justice, ce qui est fort à supposer, juge bon de se mêler promptement de cette mystérieuse affaire, elle aura bien des précautions à prendre pour lui faire subir un interrogatoire.

Madame de Guimont a vu le blessé, contemplé le mort, et l'impression qu'elle en a ressentie a été si saisissante qu'elle a été prise d'une crise de nerfs d'une violence inouïe, à l'issue de laquelle le médecin l'a condamnée au silence et à l'immobilité les plus absolus.

Au matin, la nouvelle de l'événement nous est arrivée à Douai. Je me suis hâté vers Guimont, où M. de Tainsonne, avec une complaisance et une prolixité infatigables, m'a promené sur le lieu du crime en me bombardant des commentaires les plus fantaisistes.

L'enfant, ramené de la ville et calmé par la vue d'une pièce d'or, s'est mis à nous raconter ce qu'il n'avait point encore voulu dire, et ce que je

vous ai dit, moi, au début de cette lettre : ce qu'il avait vu, près du mur du parc.

Ce récit, que le garçonnet répétera, si besoin est, à qui de droit, établit la préméditation de l'inconnu qui guettait mon pauvre Évenin autour du parc, tandis que la fatalité le lui amenait tout à point au bout de son revolver.

C'était, en effet, M. de Tainsonne qui, la visite du sous-préfet terminée, lui avait offert de passer par cette porte pour lui épargner un détour jusqu'à la grande entrée.

En outre, il devenait clair que le jeune homme blessé avait jeté un cri, saisi rapidement l'arme qui ne le quittait plus depuis l'agression nocturne dont il avait été l'objet, et avait fait feu sur son assassin avant de tomber lui-même.

Et ce coup-là, presque tiré au hasard, avait été mortel.

— « Maintenant, continuait M. de Tainsonne, quel peut bien être l'assassin ? Un voleur ? Mais un voleur menace avant d'agir et ne se sert pas d'une arme aussi bruyante dans le voisinage immédiat d'une maison habitée. Un ennemi?... On n'en connaît aucun à M. Évenin, qui

est, au contraire, fort sympathique à ses administrés. Un rival?... Mais la conduite exemplaire de ma nièce éloigne toute idée d'intrigue mystérieuse, et s'il s'agit d'un prétendant à sa main, pourquoi cet homme ne s'est-il pas présenté ouvertement, comme M. Évenin venait de le faire lui-même? Car, remarquez-le, monsieur, ce pauvre sous-préfet, après une petite cour accentuée, quoique à distance, venait, le soir même, de brûler ses vaisseaux. Prévenu par ma nièce, que ce petit manége amoureux n'attendrissait pas, je suis venu passer la fin de la semaine chez elle et me suis trouvé là tout à point pour recevoir la demande de notre blessé. Franchement je la trouvais très-acceptable, cette demande, et si madame de Guimont m'avait voulu croire... Point. Avec beaucoup de grâce et beaucoup de fermeté, elle a déclaré vouloir rester veuve, — ce qui me stupéfie, quand je me souviens du mari qu'elle entend pleurer éternellement ; — puis elle a promené gentiment le soupirant dans son parc, entre elle et moi, pour ne pas se donner l'odieux de l'éconduire, et s'est éclipsée en me laissant le soin de le ramener à sa voiture. J'ai eu la malencon-

treuse idée d'ouvrir la petite porte du parc, ce qui a probablement précipité la catastrophe, laquelle, sans cette circonstance, aurait eu peut-être pour théâtre la route encaissée de Guimont. »

La police avait fait une première descente au château. L'identité du cadavre ne peut être établie. La procession de curieux qui envahit l'orangerie ne sait donner aucun renseignement sur l'assassin que je reconnais parfaitement pour le grand corps menaçant de l'autre nuit. Un cabaretier des environs se souvient aussi de lui avoir servi un repas, et une fermière avoue lui avoir vendu du lait chaque matin pendant trois jours.

Seulement, ces gens n'en savent ou n'en veulent pas dire davantage. Je crois réellement qu'ils n'en savent rien. On vient de photographier le corps ; c'est horrible. Ce soir on le transporte à Cambrai.

Un officier, venu en curieux, prétend que ces vêtements ne lui sont pas tout à fait étrangers, et qu'il a bien pu les rencontrer, à Lille ou à Paris, sur le dos de quelque aventurier.

Ce bruit prend une certaine consistance.

Le juge d'instruction a renoncé à interroger

Just Évenin, trop faible. Pour la forme, il a fait quelques questions à la pauvre madame de Guimont, dont l'ignorance absolue ne fait pas un doute. M. de Tainsonne et l'enfant ont raconté le peu qu'ils savent, et je crois que cette nuit le calme va rentrer au château.

Ces formalités indispensables et pénibles ont si cruellement éprouvé la jeune femme que son oncle manifeste le désir de l'emmener à Tainsonne, et tout le monde l'approuve.

L'état du sous-préfet présente un peu moins de gravité qu'on ne l'avait redouté d'abord. La balle, reçue pendant qu'il s'orientait, n'a pas entamé le poumon, tout en labourant la poitrine.

Dès qu'il sera transportable, on le réintégrera à Cambrai, d'où ses domestiques sont venus joindre leurs soins à ceux qu'il reçoit au château.

Mon cher major, quand les journaux vont, demain, vous inonder de leurs commentaires, vous aurez le droit de n'en pas croire un mot. Voici l'histoire sanglante, telle qu'elle s'est passée avec son mystère, que la justice découvrira peut-être.

Moi, je sais que beaucoup de mystères n'ont jamais été découverts par elle, surtout ceux qui

se rattachent à un certain ordre d'idées ou de sentiments plus élevés.

A mon sens, l'assassin a agi par jalousie. Jalousie peu commune, puisque la femme dont il gardait la demeure d'une si menaçante façon ne le connaissait même pas.

Vous pouvez être certain, mon cher major, que cet homme que l'on enterre demain, sans pouvoir mettre un nom sur sa tombe, n'est point le premier venu.

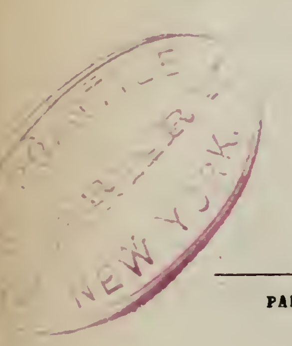
Le major Jouanny à madame de Guimont.

Toulouse, 10 octobre.

Madame, j'ai tout appris !...

Élise, dans un an, voulez-vous être ma femme?

FIN DES DEUX FEMMES DU MAJOR.



PARIS. TYPOGRAPHIE DE H. PLON ET Cie, RUE GARANCIÈRE, 8.

